



# John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

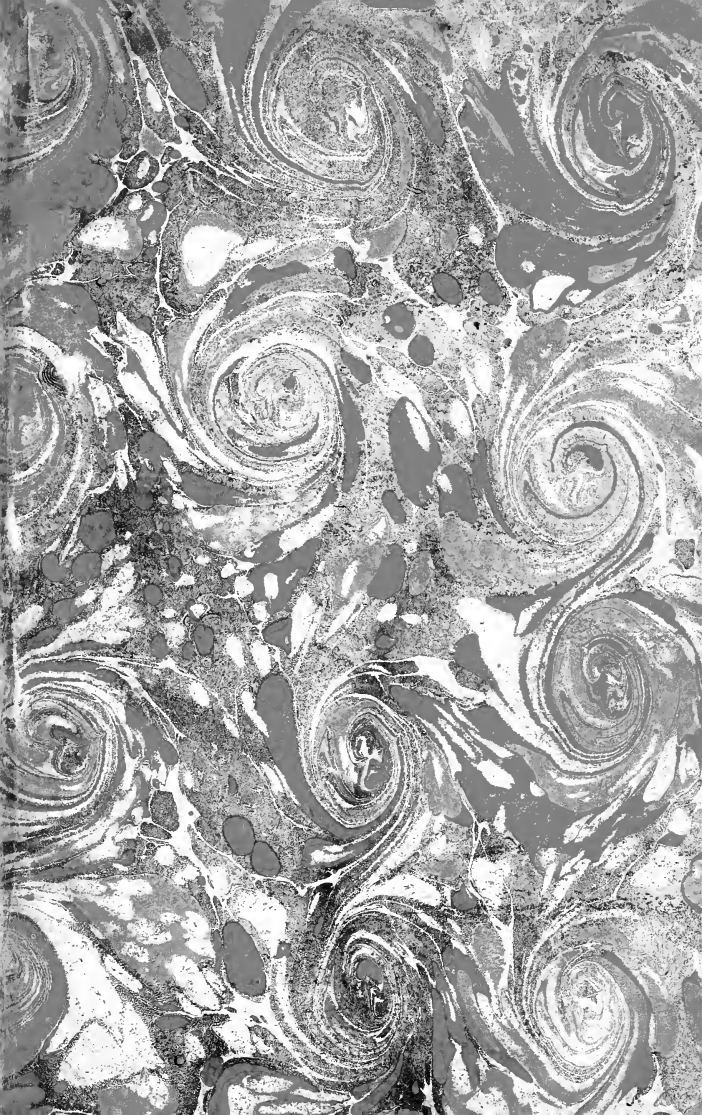


SHELF N<sup>o</sup>:

★ ADAMS ★

203.8

v. 1







Digitized by the Internet Archive  
in 2009



**HISTOIRE**

**D U**

**STADHOUDERAT.**

**TOME I.**

THE HISTORY OF

THE UNITED STATES

OF AMERICA

# HISTOIRE

D U

STADHOUDERAT

DEPUIS SON ORIGINE

JUSQU'A PRÉSENT.

*Par M. l'Abbé RAYNAL,*

SIXIÈME ÉDITION.

TOME I.



---

M. DCC. L.

ADAMS 203.8

N. 1

---

A MONSIEUR  
LE MARQUIS  
DE B\*\*\*

MONSIEUR,

*Je vous ai vû balancer les intérêts des Nations avec tant d'impartialité, suivre le fil des affaires publiques avec tant de pénétration, développer le génie des peuples avec tant de finesse, que je me suis cru autorisé à vous adresser un Ecrit qui a quelque rapport à ces connoissances. Les*

*événemens singuliers , mais sans principes ; les faits curieux , mais sans liaison ; les révolutions étonnantes , mais sans but , peuvent amuser , & amusent souvent la multitude. Les Philosophes comme vous , MONSIEUR , exigent quelque chose de plus. L'Histoire ne les intéresse que par de grandes scènes , occasionnées par de grandes passions , traversées par de grands obstacles , soutenues par de grands intérêts , compliquées par de grands ressorts , conduites par de grands génies. L'Histoire du Stadhoudérat m'a paru réunir ces avantages. Vous y verrez une Maison puissante & fertile en*



*grands hommes , se former un système d'élévation , & ne le jamais perdre de vûe. Guerres étrangères , guerres civiles , guerres de religion , émotions populaires , alliances ; les Princes d'Orange ont tout rapporté au projet qu'ils avoient formé d'usurper la Souveraineté des Provinces-Unies. Tous les Stadhouders n'ont pas marché d'un même pas vers ce but : le premier y tendoit par l'insinuation , le second par la hauteur , le troisiéme par la modération , le quatrieme par l'emportement , le cinquiéme par l'intrigue ; la voix publique nous apprendra ce que nous devons pen-*

*ser du sixième. Je me suis proposé de marquer la marche de ces différens caractères. Si c'étoient des vertus que j'eusse eû à peindre , la chose auroit été plus aisée ; j'en aurois trouvé le modèle dans vous.*

*J'ai l'honneur d'être avec un très-respectueux attachement.*

**MONSIEUR,**

*Votre très-humble & très-obéissant serviteur*

\*\*\*

---

---

## *AVERTISSEMENT.*

UN Ecrivain célèbre par les Ouvrages qu'il a donnés sur le droit public & les intérêts des Princes, a fait réimprimer à Amsterdam mon Histoire du Stadhouderat ; & c'est d'après lui qu'a été faite la traduction Hollandoise. Son édition est remarquable par des augmentations, des retranchemens, des notes critiques, & des pièces justificatives. Les augmentations sont tout-à-fait étrangères au su-

jet ; les retranchemens peuvent paroître sages en Hollande ; les notes sont d'un ton qui ne plaira pas aux honnêtes gens : pour les pièces justificatives , elles m'ont paru utiles & bien choisies ; on les trouvera à la fin de mon édition. Elle a encore sur les autres éditions plusieurs avantages considérables : les dates y sont plus exactes , les faits mieux circonstanciés , les événemens liés avec plus de soin , les raisonnemens plus lumineux , les portraits enfin mieux placés & plus ap-

profondis. J'ai tâché de diminuer le nombre des défauts , & d'augmenter celui des choses qui avoient paru ne pas deplaire.



---

# T A B L E

*Des TITRES qui sont en tête  
de l'Histoire de chacun des  
Stadhouderats.*

## TOME PREMIER.

**H** *istoire du STADHOUDÉRAT,  
depuis son origine jusqu'à pré-  
sent.* page 1

**GUILLAUME I.** Prince d'Orange,  
premier Stadhouder, Capitaine &  
Amiral Général, en 1579. 90

**MAURICE,** Prince d'Orange, second  
Stadhouder, Capitaine & Amiral  
Général, en 1587. 103

**FREDÉRIC-HENRI,** troisieme Stad-  
houder, Capitaine & Amiral Géné-  
ral, en 1625. 148

**GUILLAUME II.** quatrieme Stadhou-  
der, Capitaine & Amiral Général,  
en 1647. 179

**GUILLAUME III.** cinquième Stad-  
houder, Capitaine & Amiral Géné-  
ral, en 1672. 192

HISTOIRE



# HISTOIRE

D U

## STADHOUDERAT,

*Depuis son origine jusqu'à présent.*



ES contrées qui forment  
aujourd'hui la Républi-  
que des Provinces-Unies,  
ou du moins une partie  
de ces contrées, fut connue dans

*Tome I.*

A

les siècles les plus reculés sous le nom de Batavie. Les Cattes déchirés par les horreurs des guerres civiles, quitterent en foule la Hesse leur patrie, & porterent dans la Batavie qui étoit déserte, avec des mœurs qui leur étoient particulières, la Religion, la Langue, le Gouvernement des Germains.

En recueillant les traits épars dans l'antiquité sur ce Peuple, on s'en forme une idée avantageuse. Il avoit le corps robuste, les membres bien ramassés, l'air du visage menaçant. On lui trouvoit plus de pénétration dans les affaires, plus de solidité dans les alliances, plus de prévoyance dans les entreprises, plus de fermeté dans les périls, qu'aux autres Germains. Il choisif-



DU STADHOUDERAT. 3  
soit ses Chefs avec sagesse , & les  
écoutoit avec soumission. Les oc-  
casions de conquérir étoient atten-  
dus sans impatience , préparées  
avec dextérité , saisies avec bon-  
heur. La fortune étoit mise au  
nombre des choses douteuses : on  
ne comptoit sûrement que sur la  
vertu ; & , ce qui est rare , mais qui  
marque un Peuple discipliné , on  
faisoit plus de fond sur le Général  
que sur l'Armée. Les autres Ger-  
mains couroient au combat , les  
seuls Cattes faisoient la Guerre.  
Les partis n'étoient pas de leur  
goût , parce qu'ils ne décidoient  
rien : ils étoient pour les grands  
événemens qui font un Vainqueur.  
On n'avoit point vû des nageurs  
qui leur fussent comparables ; &

## 4 HISTOIRE

l'Histoire observe que des Escadrons entiers de cette Nation traversoient à la nage les fleuves les plus rapides sans perdre leurs rangs. Il étoit d'usage que leurs jeunes gens laissent croître leurs cheveux & leur barbe, jusqu'à ce que par la mort d'un ennemi de la Patrie ils eussent acquis le droit de dépouiller ces glorieuses marques d'un dévouement volontaire à la vertu. Teints de sang & chargés de dépouilles, ces Héros naissans coupoient enfin ces longues & épaisses tresses. Ce n'est qu'alors qu'ils croyoient avoir payé leur naissance, & qu'ils se jugeoient dignes de leurs Pays & de leurs ayeux. On peut croire que ce portrait n'est point flatté, puisqu'il vient des

## DU STADHOUDERAT. §

Historiens Romains , qui traitoient tous les peuples de Barbares , & que nous l'avons tracé principalement d'après Tacite , qui pour se tromper moins souvent , disoit le plus de mal qu'il pouvoit des hommes.

Les Cattes établirent dans leur nouvelle Patrie un Gouvernement qui étoit un mélange de Monarchie , d'Aristocratie , & de Démocratie. Ils avoient un Roi qui n'étoit proprement que le premier des Nobles & le Ministre de la Patrie. Il donnoit moins des ordres que des conseils à la Nation. Les Grands , sous les titres de Comtes , partageoient entre eux la Jurisdiction des quartiers de la Batavie. La paix & la guerre leur donnoit une égale au-

torité. Ils jugeoient des différends & commandoient les troupes. Ils étoient élus comme les Rois dans les Affemblées générales ; & le choix tomboit le plus souvent sur des hommes qui joignoient à une naissance distinguée un mérite extraordinaire. Le Peuple avoit part au Gouvernement. Cent personnes prises dans la multitude servoient comme de surveillans à chaque Comte, & de Chefs aux différens Hameaux. La Nation entière étoit en quelque sorte une armée toujours sur pié. Chaque famille y composoit un corps de milice qui servoit sous le Capitaine qu'elle se donnoit, & où les femmes mêmes compagnes des travaux & des dangers de leurs maris ou de leurs

amans , imitoient leur valeur , & la redoubloient par leur présence.

Telle étoit la situation de la Batavie lorsque César passa les Alpes. Tandis que les Gaulois opposoient à des armes toujours victorieuses une résistance qui auroit déconcerté un autre Général que César , & rebuté d'autres Soldats que les Vainqueurs du Monde ; le Batave offrit son amitié aux Romains , & en mérita l'estime par ses exploits. Il pouvoit peut-être arrêter le cours de leurs conquêtes ; il aima mieux en devenir l'instrument. Sa valeur acheva la défaite des Gaulois , & lui mérita la confiance du Conquérant des Gaulois. Les Bataves furent toujours depuis ses Soldats d'élite : ils le dégagerent sur les frontières des

Lingons , déterminèrent en sa faveur la fortune incertaine & chancelante à Pharfale , ramenerent la victoire sous ses drapeaux à Alexandrie. Pour prix de tant de services , le Tyran de Rome respecta la liberté de la Batavie. Ses successeurs continuerent à cultiver l'amitié d'un allié si généreux , & assurèrent de plus en plus son indépendance. L'Univers avoit subi le joug Romain , & les Bataves conservoient leurs Loix , étoient gouvernés par leurs Magistrats , ignoroient l'usage des Tributs , ne portoient aucune marque de servitude. Une distinction si flatteuse leur servit également de récompense & d'encouragement. C'étoient eux qui commençoient les victoires ou qui les achevoient ,

## DU STADHOUDERAT. 9

qui soutenoient la dignité de l'Empire & faisoient la sûreté des Empereurs, qui retenoient le Romain dans l'ordre, & le Barbare dans la soumission. Les Légions & les Historiens leur rendoient à l'envi cet honorable témoignage.

La liberté de la Batavie reçut, il est vrai, quelque atteinte sous ces Regnes odieux, qui firent tout gémir jusqu'à Rome même : des Généraux esclaves tout ensemble & Ministres des Tyrans leurs maîtres, violèrent l'alliance qu'ils avoient avec les Bataves, & poussèrent l'injustice aux plus grands excès. Mais les Romains ne tarderent pas à sentir quels hommes ils avoient offensés ; & ils se hâterent de racheter leur amitié par une paix honora-

ble & par la restitution de leurs privilèges.

Les destins de la Batavie parurent depuis attachés aux destins de Rome. Après avoir long-tems partagé sa fortune , elle eut part à ses disgraces. Les Francs soumirent les Bataves , avant que de chasser les Romains des Gaules ; & la Hollande fit partie du vaste & brillant Royaume , que ces Conquérans fonderent avec tant de gloire.

La décadence de la Maison de Charlemagne influa sur le sort de la Hollande , & la rendit feudataire de l'Empire d'Allemagne. Les Comtes , qui en gouvernoient les différens Quartiers , saisirent cette occasion pour étendre leurs privilèges. Ils augmentèrent leurs petits



## DU STADHOUDERAT. II

Etats par les armes, par les mariages, par les concessions de Empereurs, & parvinrent insensiblement à se rendre Souverains héréditaires. Cependant ils étoient gênés dans l'exercice de leur autorité par les Nobles, qui prétendoient être indépendans de leurs fiefs. Ils se faisoient la guerre sans l'aveu du Comte, & osoient la lui faire assez souvent à lui-même. Il n'obtenoit guère de ses fiers Vassaux que de vains respects, qu'il étoit forcé d'acheter par de pénibles complaisances, & quelques secours de troupes, dont le plus ordinairement on ne lui laissoit pas la disposition entière. Plusieurs étoient tout à la fois les oppresseurs du Peuple & les ennemis du Prince. Les Comtes

s'occupoient avec succès du soir d'abattre ces petits tyrans , en leur opposant les Villes dont ils étendirent les privilèges : mais ils travailloient , sans le savoir & sans le vouloir , pour la Maison de Bourgogne qui engloutit la Hollande avec le reste des Pays-Bas. Le mariage de Marië , dernière Princesse & héritière de cette Maison , avec l'Empereur Maximilien I. annexa la Bourgogne à l'Autriche. Philippe I. Roi d'Espagne leur fils , gouverna paisiblement après eux les Pays-Bas : mais Charles-Quint leur petit-fils en augmenta la gloire.

Ce Prince plus admiré que connu , seroit parvenu à la Monarchie Universelle , si ses talens avoient égalé son ambition. L'Europe se

trouvoit dans un cahos horrible , qui ne lui permettoit de faire que de foibles efforts pour sa liberté. La France étoit gouvernée par François I. Prince brave & généreux , mais dont la bravoure dégénéroit en imprudence dans les armées , & la générosité en simplicité dans les conseils. L'Angleterre , agréablement flatée par l'humiliation de la France , favorisoit plutôt qu'elle ne traversoit les projets de l'ennemi commun. Les Couronnes du Nord n'étoient encore connues que par leur pauvreté , leurs divisions , leur barbarie. L'Italie n'auroit pû opposer que des finesse , des intrigues , des trahisons ; talens de peu de ressource dans un siècle , où l'épée terminoit plus d'affaires que

les négociations. Le Portugal moins puissant qu'il n'est aujourd'hui , & enclavé dans les terres d'Espagne , n'osoit faire que des vœux secrets pour la liberté. Les Turcs voyoient diminuer tous les jours la terreur de leur nom & le poids de leur puissance ; ils n'avoient jamais été des politiques fort déliés , & ils cessoient d'être des guerriers redoutables. Chaque Puissance prise séparément pouvoit peu de chose ; & il ne se trouva point de puissant génie , qui imaginât ou qui proposât un système pour les réunir.

La foiblesse de l'Europe étoit augmentée par la puissance de Charles - Quint. Ce Prince voyoit dans les anciens sujets de la Maison

DU STADHOUDERAT. 15

d'Autriche , des Peuples formés aux combats , endurcis à la faim , accoutumés à l'obéissance ; dans les Espagnols , des hommes qui aimoient la gloire , & qui trouvoient dans les trésors d'un nouveau monde , des facilités pour en acquérir ; dans les Flamands de quoi menacer & peut-être envahir l'Empire & la France ; dans les Allemans , des fanatiques , qui affoiblis par des fureurs religieuses alloient au-devant du joug.

En lisant avec attention l'Histoire de Charles-Quint , on entrevoit au moins les raisons qui firent échoüer ses vastes projets dans des circonstances si favorables. Ce Prince n'entendoit que médiocrement la guerre ; & il ne la faisoit que pour

préparer le succès des traités où il excelloit. Sa passion étoit de conduire à la fois un grand nombre d'affaires importantes , moins par besoin que par vanité ; & parce qu'il avoit plus d'étendue que de précision dans l'esprit , elles se nuisoient le plus ordinairement l'une à l'autre. L'inquiétude qui lui fit passer sa vie en voyages , l'empêcha de suivre son plan avec constance , & , si j'ose le dire , avec tout l'acharnement qui étoit nécessaire ; content trop souvent d'un demi-succès , il laissoit aux vaincus le tems & la facilité de se rétablir. Il ne sentit pas assez que l'abbaissement de la France , qu'il lui étoit aisé de procurer , auroit entraîné la soumission des autres Puissances ;

&

& il perdit un tems précieux à affer-  
vir l'Empire , qui seroit assez tom-  
bé de lui-même.

S'il manquoit quelque chose à  
ce Prince pour en faire un Con-  
quérant du premier ordre , il avoit ,  
ce qui est plus précieux , tout ce  
qu'il faut pour faire un grand Roi.  
Les Historiens ne lui ont pas fait  
assez d'honneur, ce me semble, de  
la diversité des caractères qu'il sa-  
voit prendre selon le différent gé-  
nie de ses sujets. Il ne paroissoit  
pas le même homme en Espagne &  
en Flandre , en Italie & en Allema-  
gne ; il n'avoit dans ces divers pays  
ni les mêmes manieres d'agir , ni les  
mêmes principes de gouvernement ;  
c'est par-là qu'il étoit devenu l'ido-  
le de tous ses peuples. Il étoit sur-

tout adoré des Flamands qu'il distinguoit lui-même. Bruxelles étoit le lieu de tous ses Etats où la Cour étoit plus belle , plus libre , plus nombreuse ; & c'étoit le centre de sa puissance , où les Allemans , les Italiens , & les Espagnols se trouvoient en égale considération & sans aucune prééminence. Charles avoit senti de bonne heure , que les Flamands étoient incapables de s'accommoder au génie de leurs maîtres , & il avoit trouvé l'art de s'accommoder au leur.

Philippe second dédaigna de se plier à cette condescendance. Il ne montra en Flandre que des talens , un caractère , des vertus même , si l'on veut , qui n'étoient pas de ce pays-là. Révêtu de la meilleure par-



Page 19  
30



tie des dépouilles de Charles-Quint, plutôt qu'il ne l'espéroit, & plus tard qu'il ne le souhaitoit , ce Prince voulut régner en Europe , comme il eût régné en Asie. Il confondit l'orgueil du Diadème avec sa grandeur , ses droits avec ses usurpations. Dans ses manieres comme dans ses projets , il poussa trop loin le génie de sa Nation qui est porté au grand , & il ne fit ni n'imagina presque rien que d'outré. Il avoit le visage toujours tranquille , & l'esprit toujours agité ; tant de sérénité ne cacha jamais tant de trouble. Il ne se permettoit en apparence ni joie ni douleur , en apprenant les succès ou les désastres ; la gloire lui tenoit lieu de récompense , & les affaires de consolation. On ne peut

guères aimer davantage le travail, ni plus haïr l'action qu'il le faisoit. Il parut peu à la tête de ses armées, & ne s'absenta pas une seule fois de son Conseil. Ses Ministres lui préparoient tout au plus les affaires, mais ils ne les régloient pas; il se réservoit même à lui seul le secret & le détail des grandes opérations. Ses trésors lui servirent à corrompre les confidens de tous les Princes, & à faire des rebelles dans tous les Etats : mais il se montra plus habile à former des factions & à allumer des incendies, qu'à en profiter. L'ordre qu'il avoit établi dans ses Conseils étoit admirable, & il forçoit ses Ministres au devoir : mais il les assujettissoit presque nécessairement à une lenteur d'opé-

ration souvent plus dangereuse que l'imprudence. Les annales des siècles n'offrent point de Monarque qui ait été plus ambitieux que lui. D'une probité scrupuleuse dans les affaires indifférentes, il ne craignit jamais les crimes qui étendoient son autorité. Rien ne put jamais prévenir ou calmer ses défiances : il fut toujours le martyr des soupçons auxquels il se livroit ; & des sujets innocens & vertueux en furent souvent la victime. Il étoit extrêmement attaché aux devoirs extérieurs de la Religion : mais s'il l'honora comme particulier, il la dégradâ comme Souverain. Son abord étoit difficile, sa gravité glaçante, son silence profond, sa fierté austère, ses répon-

ses ambiguës, sa haine implacable.

Les Flamands eurent occasion d'approfondir ce caractère ; & le souvenir de ce qu'ils avoient vû, contribua à leur rendre ce qu'ils voyoient plus insupportable. Ils avoient admiré dans Charles-Quint un Héros fameux dans tout l'univers , par ses combats , par ses exploits ; ils méprisoient dans Philippe II. un Prince sans talent pour la guerre, sans estime pour les faits héroïques. L'Empereur les avoit charmés par une bonté majestueuse & accessible ; le Roi les révoltoit par un orgueil oriental qui le rendoit invisible à son peuple. Le premier parloit la langue du pays où il vivoit , & témoignoit de l'estime pour ses usages : le second parloit

Espagnol dans Bruxelles, & vivoit à Anvers comme il auroit vécu à Madrid. L'un avoit travaillé à s'attacher les cœurs : l'autre ne fongeoit, ce me semble, qu'à les aliéner.

Philippe entrevit ces sentimens, & il en fut offensé. Il alla trouver des sujets plus courtisans ou plus soumis en Espagne : mais avant que de quitter les Pays-Bas, il falloit pourvoir au gouvernement de ces Provinces, & remettre l'autorité en des mains sûres, habiles & heureuses, capables de la maintenir, & même de l'étendre.

Le Comte d'Egmont étoit celui que la voix publique proclamoit Gouverneur général. Il étoit brave, généreux & populaire. Il

étoit également devenu l'idole des Grands , de la multitude , & du soldat , par une certaine franchise noble & éclairée , qui dédaigne plutôt les artifices qu'elle ne les ignore. Il aimoit la gloire & l'éclat , & son pays plus que l'un & l'autre. Jamais l'espérance de la faveur ni les caresses de la Cour ne pûrent l'engager à dissimuler ses sentimens, ou à applaudir à des arrangemens qui lui paroissoient injustes ou funestes à la Flandre. Ses mains étoient ouvertes à tous les indigens , son cœur sensible pour tous les malheureux , son Palais le rendez-vous de tous les bons Citoyens. L'Espagne devoit à sa valeur & à sa conduite les fameuses victoires de Saint-Quentin & de Gravelines ; & elle



n'avoit pas encore payé des services si signalés , ni par les honneurs ni par la confiance.

Si quelqu'un eût paru aussi digne de l'honneur du Commandement , que le Comte d'Egmont , c'étoit le Prince d'Orange. Issu d'une Maison qui avoit figuré autrefois en Allemagne avec la Maison d'Autriche , & long-tems honoré de l'estime & de la tendresse de Charles-Quint , il ne voyoit rien au-dessus de lui. La Nature l'avoit préparé aux entreprises que la fortune lui destinoit. Il étoit souple & dissimulé , adroit & insinuant , éloquent & fin , d'une ambition extrême & d'une modération feinte , aussi propre à lever des armées qu'à former des ligues , hardi dans les conseils &

prompt dans l'exécution , estimé dans son pays & accredité chez les étrangers , trouvant aisément des expédiens dans les affaires difficiles & des ressources dans les désespérées , chaud dans la bonne fortune & constant dans la mauvaise , espérant beaucoup & ne craignant rien , regardant la Religion comme une chose indifférente , & la guerre comme un talent qui lui manquoit , & qu'il ne pouvoit remplacer que par la politique la plus raffinée.

Le Comte de Horn de l'illustre Maison de Montmorency , étoit le troisième Seigneur Flamand qui formoit des prétentions. C'étoit l'homme de son tems le plus brave , le plus hardi , le plus téméraire. Il avoit l'esprit faux , turbulent , agité. Il

étoit ennemi de tout repos, du sien par inquiétude, de celui des autres par ambition. Il avoit de l'aigreur dans le caractère, de la bisarrierie dans les idées, de la singularité autant ou plus que d'élévation dans les projets. Il ne respiroit que troubles, que factions, que révoltes pour y trouver son élévation. Il fut jaloux de ses supérieurs, fier envers ses égaux, superbe avec ses inférieurs, inégal pour tout le monde.

Le Comte d'Egmont étoit célèbre par ses victoires, le prince d'Orange admiré par sa sagesse, le Comte de Horn redouté par son crédit. Le premier avoit plus de réputation, le second plus d'autorité, le troisième plus de richesses.

On étoit dans l'attente de la résolution que Philippe alloit prendre, lorsqu'on apprit que Marguerite d'Autriche, Duchesse de Parme, fille naturelle de Charles-Quint, étoit partie d'Italie pour venir prendre possession du Gouvernement des Pays-Bas. Cette Princesse ne fut proprement destinée qu'à représenter ; le Roi laissa à Granvelle le secret de ses projets & le soin de sa vengeance.

Ce Cardinal qu'un génie étendu, l'école de son pere, & le cabinet de Charles-Quint avoient rendu capable des plus grandes choses, parut bien-tôt tout ce qu'il étoit : ambitieux, violent & altier. Il aimoit à faire une superbe ostentation de son crédit, à braver l'en-

vie qu'on portoit à sa fortune , à humilier les grands qui n'étoient que grands. Il ne dissimula jamais d'injure , ne pardonna jamais d'offense , n'oublia jamais de bienfait. Il paroissoit le Ministre de tous les Princes par la connoissance qu'il avoit de leurs intrigues ; le membre de tous les Etats, par l'habileté avec laquelle il pesoit leurs différens intérêts ; le Citoyen de tous les pays , par la facilité qu'il avoit à parler toutes les langues ; l'homme de toutes les professions , par l'universalité de ses connoissances. Charles-Quint avoit une si haute idée de son mérite , qu'il le recommanda à son successeur comme l'homme le plus essentiel de ses Royaumes ; & Granvelle fut si adroit courtisan , que

cette recommandation ne lui nuisit point dans l'esprit de Philippe : il fut le confident du fils, comme il l'avoit été du pere.

On n'a pas de peine à se persuader qu'un Ministre de ce caractère n'épargna aux Flamands aucune des humiliations qu'on leur destinoit. Philippe qui se désoit de l'empire naturel qu'a la Religion sur le mensonge, voulut qu'on combattit l'erreur avec d'autres armes que celles de la vérité : Granvelle employa la violence. Philippe avoit ordonné qu'on les traitât à peu près comme les Indiens, & que leur ruine affermit sa puissance : Granvelle travailla avec succès à les affoiblir. Philippe avoit souhaité qu'on fit perdre à la Noblesse l'habitude qu'elle

avoit formée de se mêler du Gouvernement : Granvelle la dégoûta peu à peu du Conseil. Philippe aspirait à dépouiller les Provinces de leurs privilèges, qu'un longue suite de Souverains avoit respectés : Granvelle les viola avec audace. Philippe avoit formé le dessein d'établir le despotisme en engageant ses sujets dans des démarches criminelles : Granvelle les força à la rébellion. Philippe avoit résolu d'affujettir ces peuples aux rigueurs de l'inquisition, aux réglemens gênans du Concile de Trente, à de nouveaux Evêques nommés par la Cour, qui devoient remplacer les Abbés du pays choisis par leurs inférieurs : Granvelle entama tous ces projets avec une vivacité & une hauteur

qui révolta les plus froids & les plus  
soumis.

Les Moines craignirent pour  
leurs intérêts, les Protestans pour  
leur Religion, le peuple pour sa li-  
berté, les nobles pour leur crédit.  
Ils unirent bientôt leurs méconten-  
temens, & porterent leurs plaintes  
au pied du trône. Ils firent plus : ils  
inviterent Dom Carlos à venir se  
mettre à leur tête, pour les garan-  
tir des procédés violens & précipi-  
tés de leurs ennemis.

Ce jeune Prince étoit né avec  
cette grandeur d'ame, cette passion  
pour la gloire, cette élévation de  
courage, cette compassion pour les  
malheureux, qui font les Héros :  
mais il avoit un goût décidé pour  
les choses extraordinaires & singu-  
lières :



lières , qui fait souvent des aventuriers. Le projet qu'on lui avoit communiqué , lui parut noble , parce qu'il étoit extravagant , & il s'y livra. Il paya de sa tête le consentement qu'il avoit donné à une idée si bisarre ; & le Duc d'Albe fut envoyé en Flandre pour réduire ou pour exterminer les mécontents.

Ce grand Capitaine joignoit à une naissance distinguée des biens immenses. Il avoit les yeux vifs , mais sévères ; le regard assuré & quelquefois terrible ; la démarche grave & le maintien austère ; l'air noble & le corps robuste ; le discours mesuré & le silence éloquent. Il étoit sobre , dormoit peu , travailloit beaucoup , écrivoit lui-même toutes ses affaires. Toutes les cir-

constances de sa vie offrent un spectacle intéressant. Son enfance fut raisonnable , & l'âge avancé ne lui apporta ni ridicule ni foiblesse. Le tumulte des camps ne fut pas pour lui une occasion de dissipation ; ce fut dans la licence des armes , qu'il se forma à la politique. Lorsqu'il opinoit dans le Conseil , il n'avoit égard ni aux desirs du Monarque , ni aux intérêts des Ministres ; il se déclaroit toujours pour le parti qu'il croyoit le plus juste ; souvent il ramenoit ceux qui l'écoutoient , à la probité , il ne les suivoit pas au moins dans leur injustice. Son intrépidité n'étoit pas bornée à un jour d'action , il la portoit partout ; & ses amis ont frémi mille fois , en lui voyant défendre , avec

une espèce de fierté, la mémoire de Charles-Quint contre les investives de Philippe II. Sa maison avoit un air de grandeur qu'il n'avoit copiée de personne, & que malheureusement personne n'a imitée de lui; il la remplissoit de jeune Noblesse, qu'il se plaçoit à former à la guerre ou aux affaires; ses élèves remplirent long-temps toutes les premières places de l'Espagne, & augmentèrent sa réputation. On ne trouve point dans les fastes de sa Nation un seul Capitaine plus habile que lui à faire la grande guerre avec peu de troupes, à ruiner les plus fortes armées sans les combattre, à donner le change à l'ennemi & à ne le jamais prendre, à gagner la confiance du soldat, & à étouffer

ses murmures. On prétend que dans soixante ans de guerre sous divers climats , contre différens ennemis , durant toutes les saisons , il n'a jamais été ni battu , ni prévenu , ni surpris. Quel homme ! s'il n'avoit terni l'éclat de tant de talens & de vertus par une sévérité outrée , qui dégénéroit en barbarie & en cruauté.

Le Duc d'Albe , par ordre du Roi, s'éloignant de son caractère , qui n'étoit pas porté à la dissimulation , affecta d'abord des intentions pacifiques. Il invita à une conférence tranquille les Seigneurs que leur naissance , leurs richesses , leur crédit , leur mérite , rendoient plus odieux & plus redoutables au Monarque qu'il représentoit. Le Prince

d'Orange ne fut pas du nombre : instruit par ses espions des résolutions sanguinaires de la Cour d'Espagne, ou prévoyant, par la connoissance qu'il avoit du génie de Philippe, l'orage dont les Pays-Bas étoient menacés, il avoit tenté de trouver sa sûreté dans un soulèvement général. Le Comte d'Egmont qui aimoit trop sincèrement sa patrie, pour consentir aisément à la voir en feu, avoit empêché qu'un conseil si violent ne fut écouté. Inutilement le Prince lui avoit répété que tant de sécurité lui deviendroit funeste, & qu'il feroit le pont sur lequel les Espagnols passeroient en Flandre : le Comte n'avoit pas été ébranlé ; & il n'avoit regardé ces discours que comme les conjectures

d'un esprit timide ou inquiet. Bien plus il avoit travaillé avec zèle à rassûrer un ami illustre qu'il croyoit prendre à tort le parti d'un désespéré. N'y ayant pu réussir, & voyant que le Prince d'Orange seroit sûrement dépouillé de ses terres, pour s'être éloigné ; il lui dit en prenant congé de lui : *adieu Prince sans terre*. Le Prince lui repliqua : *adieu Comte sans tête*. L'événement justifia la dernière prédiction.

Les Comtes d'Egmont & de Horn, enhardis par une innocence au moins équivoque, trahis par de faux sermens, séduits par des éloges flatteurs, entraînés par des promesses solennelles, se rendirent presque sans défiance auprès du Général Espagnol, Il les sacrifia, sans

balancer, aux soupçons ou au ressentiment de son maître, & peut-être aussi à son axiome favori qui étoit : *que peu de têtes de saumon valent mieux que plusieurs milliers de grenouilles.*

Le Duc d'Albe ne tira pas de sa barbare politique le fruit qu'il s'en étoit promis. Une exécution si précipitée & si injuste ; inspira plus de haine que de terreur , aliéna sans retour le cœur des Flamands, & plaça le Prince d'Orange sans concurrent à la tête des affaires. De tous les grands de ce pays-là , Granvelle n'avoit jamais craint que Guillaume , seul capable à ses yeux de former & de soutenir un parti. Aussi ce Cardinal retiré à Rome où il apprit le désastre des Pays-Bas, de-

manda-t-il avec empressement si le taciturne étoit pris, nom qu'il avoit donné au Prince d'Orange. Quand on lui eut dit que non, il ajouta que le Duc d'Albe n'avoit rien fait.

En effet, Guillaume I. étoit assez hardi pour concevoir de grands desseins, assez ambitieux pour s'y livrer, assez heureux pour les exécuter. Il tenoit à la gloire plus qu'au plaisir, plus qu'à sa famille, plus qu'à sa vie. Rien ne lui paroïsoit aussi héroïque que de briser le joug qui asservissoit sa patrie, & de cimenter la liberté publique du sang Espagnol. Cependant sa passion n'aveugla pas sa sagesse, & il sentit que sa partie n'étoit pas assez bien liée pour éclater. Il se retira dans



le cœur de l'Empire, où il traça à loisir le plan de la révolution qu'il méditoit. Guillaume , entr'autres talens , avoit celui de séduire tous ceux qu'il entretenoit. Il gagna si bien l'estime & la confiance des Princes Protestans d'Allemagne , qu'ils lui prodiguerent leurs vœux , leurs conseils , leurs troupes , & , ce qu'on aura quelque peine à croire , leurs trésors.

Avec ces secours , & ceux qu'il tira des Protestans de France , de la Reine d'Angleterre , des fugitifs que la tyrannie réduisoit à chercher un asyle auprès de lui , le Prince d'Orange entra deux fois dans les Pays-Bas. On lisoit sur ses drapeaux ces mots énergiques : *pro lege , pro grege , & rege ; pour la loi ,*

*pour le peuple , & pour la patrie. Des armées formées à la hâte , mal équipées , mal disciplinées , mal payées , conduites par un Général qui avoit plutôt le génie des affaires que celui de la guerre , ne pouvoient pas avoir des succès contre ces vieilles bandes Espagnoles , qui avoient fait trembler plus d'une fois toute l'Europe , & qui jouïssent de l'avantage d'avoir à leur tête un Chef que la victoire avoit toujours couronné. Guillaume , on peut l'assurer , prévint qu'il seroit battu : mais dans la situation où il se trouvoit , l'inaction étoit plus funeste qu'une défaite. L'imagination des Flamands étoit échauffée par les fuites , les bannissemens , les confiscations , les emprisonnemens , les*

supplices, les torrens de sang qui avoient signalé les premiers jours de l'administration du Duc d'Albe : il falloit entretenir ce feu qu'il eut été trop difficile de rallumer ; & cet objet étoit assez important pour lui sacrifier toutes les autres considérations. Après tout , cette expédition ne fut pas en tout sens malheureuse : ce Prince en emporta la consolation savoir que les peuples avoient fait des vœux pour lui ; qu'ils lui savoient gré des efforts qu'il faisoit pour briser leurs fers , & qu'ils étoient disposés à se joindre à lui, quand ils le pourroient faire sans trop hasarder.

Cependant Guillaume, après sa déroute, s'étoit retiré en France. François Duc de Guise, & l'Amiral

de Coligni , deux des plus grands hommes qu'il y ait jamais eu , y partageoient alors les esprits. Tous deux étoient sincèrement zélés pour la religion ; le Duc pour l'ancienne , & l'Amiral pour la nouvelle : tous deux libéraux ; l'un par grandeur d'ame , l'autre avec dessein : tous deux entreprenans ; le premier par caractère , le second par nécessité : tous deux exacts à maintenir la discipline ; celui-là par douceur , celui-ci par sévérité : tous deux passionnés pour la gloire ; l'un par des actions plus brillantes , l'autre par de plus vertueuses : tous deux adorés des troupes ; le Lorrain par affection , le François par estime : tous deux extrêmement célèbres ; le premier par l'éclat de ses victoires , le

second par sa ressource après les défaites : tous deux devinrent de grands hommes ; le Duc en suivant ses inclinations , l'Amiral en forçant les siennes.

Le Prince d'Orange ne balança pas entre ces deux concurrens : il s'attacha à celui dont la conformité de religion , de vûes , & de caractère lui permettoit d'espérer un plus grand retour. L'union entr'eux fut bientôt intime : l'infortune lie peut-être plus fortement les hommes que le besoin. Coligni devenu l'asyle d'un illustre exilé , en fut bientôt la ressource. Ce grand homme n'étoit pas si fort occupé des malheurs de sa Patrie , qu'il ne portât les yeux sur les Etats voisins. Il fit remarquer à son ami que les Espa-

gnols n'avoient point de marine dans les Pays-Bas , qu'il étoit possible de les attaquer avec avantage par mer ; & facile ensuite de conserver , d'étendre même les conquêtes qu'on auroit faites sur eux.

Le Prince d'Orange n'étoit pas de ces politiques , qui trouvent dangereux ou impraticables tous les projets qu'ils n'ont pas formé : la lumiere qu'on faisoit luire à ses yeux le frappa vivement. Il prit pour devise un plongeon , qui paroît toujours sur le haut des vagues , avec ces paroles : tranquile au milieu de l'orage , *mediis tranquillus in undis* ; & Lumay son plus secret confident & le commandant de ses vaisseaux , eut ordre d'insulter les côtes de la Hollande. Cet officier

qui déshonnoroit les nouvelles opinions par son fanatisme ; la liberté naissante , par ses cruautés ; l'autorité qu'il avoit usurpée , par son avarice , fut assez heureux pour surprendre le port de la Brille le premier d'Avril de l'an 1572 , & pour se rendre ensuite maître de la Ville.

Cette nouvelle répandue dans les Provinces y causa de grands mouvemens. Ces peuples , qui s'étoient laissés dépouiller de la plupart de leurs privilèges presque sans murmurer ; qui avoient vû tranquillement couler le sang de leurs Gouverneurs & de leurs Magistrats ; qui avoient construit de leurs propres mains les citadelles érigées pour les asservir : ces mêmes peuples ne poussèrent qu'un cri ; & ce

fut celui de la liberté. Ils parurent humiliés d'avoir tardé si long-tems à secouer le joug Espagnol, & disposés à ne le plus souffrir. Plus on avoit redouté le Duc d'Albe, plus on prit plaisir alors à l'insulter; & le nom de *la Brille*, qui signifie *Lunettes*, fournissant la matiere de plusieurs plaisanteries, bonnes ou mauvaises, on le représenta avec des lunettes sur le nez, comptant l'argent du dixième denier qu'il avoit imposé, & que beaucoup d'Ecrivains regardent comme le grand pivot sur lequel porta la révolution. Le Prince d'Orange, dont les disgraces n'avoient pas diminué la réputation, entretenoit ces dispositions par tous les moyens qu'un politique accomplie peut imaginer.

En



En répétant sans cesse les noms imposans de Religion , de patrie , d'indépendance , il alluma un incendie presque général ; il n'y eut dans toute la Hollande qu'Amsterdam , & Middelbourg dans toute la Zélande , qui restèrent dans l'obéissance.

Les confédérés n'avoient pas des succès aussi brillans dans les autres Provinces , mais pourtant ils en avoient. Le Comte Louis frere du Prince d'Orange , venoit de surprendre Mons par un stratagème assez singulier. Il introduisit dans cette place où il avoit des intelligences , des soldats François déguisés en Marchands qui conduisoient sur des charrettes des tonneaux doubles ; le tonneau extérieur étoit

rempli de vin : mais le tonneau intérieur étoit plein de bayonnetes , de courtes épées , & de carabines brisées. Le Corps de garde les arrêta d'abord , & fit la visite des tonneaux : mais comme on ne perça que le tonneau extérieur , les faux Marchands furent admis ; & s'étant armés pendant la nuit , ils tuerent la sentinelle qui veilloit à une des portes , massacrèrent tout ce qui se trouva dans le Corps de garde , & introduisirent dans la ville le Comte Louis avec un corps suffisant pour s'en rendre maître.

Toutes ces mauvaises nouvelles arriverent à peu près dans le même tems au Camp Espagnol. Le Duc d'Albe ne se trouvant pas assez de force pour les diviser , & pour atta-

## DU STADHOUDERAT. SI

quer en même tems les confédérés aux deux extrémités des Pays-Bas, prit sagement le parti de voler à Mons avec toutes ses troupes ; surprit & déconcerta le Prince d'Orange qui conduisoit des secours aux assiégés ; reprit la ville qui ouvroit les Pays-Bas aux François ; soumit toutes les autres places qui s'étoient revoltées ; marcha à grandes journées vers la Hollande, où ses conquêtes ne furent interrompues que par ses incommodités. Son fils Frédéric prit sa place, & il mit le siège devant Harlem.

Cette ville fut attaquée avec tout le courage que donnoit alors le sang Espagnol, & défendue avec la fureur qu'inspire la rébellion dans tous les temps. Toutes les ressources étoient

épuisées de part & d'autre ; & le bonheur paroissoit devoir décider désormais du succès de cette entreprise , lorsque la saison devint contraire aux Espagnols. Frédéric abbattu avec son armée par ce contre-tems , fit solliciter auprès de son pere la permission de lever le siège , & de renvoyer la prise de la place à un autre tems. « Je m'étonne de » votre peu de résolution , lui répondit le Duc d'Albe ; les difficultés de l'entreprise augmentent » la gloire du succès : achevez le » siège si vous ne voulez pas vous » montrer indigne du sang Espagnol » & du mien : pensez à l'importance » de la victoire , & non au nombre » des jours qui vous sont nécessaires pour l'obtenir. La soumission

» des Pays-Bas dépend de la prise  
 » de Harlem. Si je vous croyois en-  
 » core capable d'une lâcheté, je me  
 » ferois porter au camp tout mala-  
 » de que je suis ; & si ma maladie  
 » qui augmente tous les jours ne  
 » me laissoit pas assez de force pour  
 » conduire le siège , je ferois venir  
 » d'Espagne la Duchesse d'Albe  
 » pour tenir la place du pere & du  
 » fils. »

Cette lettre communiquée au  
 conseil de guerre raffermir toutes  
 les résolutions. Les travaux du siège  
 furent pressés plus vivement que  
 jamais. Plusieurs malheurs arrivés  
 coup sur coup aux Confédérés, vain-  
 quirent leur obstination au bout de  
 huit mois : ils demanderent enfin à  
 capituler au Général Espagnol , qui

ne répondit que ce mot terrible :

A DISCRETION.

Riperda qui commandoit dans la place , profita de l'horreur qu'avoit causé cette réponse , pour proposer un coup de désespoir. Il dit qu'il falloit armer tout ce qui étoit capable de combattre ; en former un bataillon quarré ; placer au milieu les vieillards , les enfans , les femmes ; ouvrir à l'entrée de la nuit une des portes de la ville ; & l'épée à la main se faire un passage au-travers du camp ennemi.

Cette proposition fut reçûe avec applaudissement : une femme d'environ cinquante ans , qui s'étoit signalée durant le siège par plusieurs actions éclatantes qu'on auroit admirées dans les hommes les plus

courageux , demanda des armes pour elle & pour les personnes de son sexe qui en pouvoient porter : toutes les femmes s'offrirent à son exemple , & promirent de faire leur devoir.

Frédéric instruit de cette résolution , accorda par crainte des conditions raisonnables qu'il auroit dû accorder par humanité ; il les viola depuis avec une barbarie , qui fixa sans retour les Hollandois dans l'horreur qu'ils avoient du joug Espagnol. Heureusement pour eux le Duc d'Albe manquoit alors de l'argent nécessaire pour les poursuivre. Il est vrai que quelque tems auparavant , la Cour de Madrid avoit emprunté des Génois quatre cens mille écus qu'elle avoit envoyés

dans les Pays-Bas pour payer ses troupes : mais les Vaisseaux Espagnols qui les portoient , ayant été poursuivis par des armateurs , furent obligés de relâcher en Angleterre. Elizabeth , qui cherchoit à rendre à Philippe une partie du mal qu'il lui avoit fait , fit naître mille difficultés pour empêcher de sortir de ses ports , & l'argent & la flotte dont elle savoit qu'on avoit un égal besoin en Flandre. Enfin après mille détours , elle leva le masque. Feignant de croire que cet argent n'appartenoit pas au Roi d'Espagne , mais à des Banquiers Italiens qui vouloient le prêter , elle dit qu'elle l'empruntoit pour elle-même , & le fit en effet porter dans ses coffres.



Cet événement qui paroît d'abord peu de chose, décida pourtant du sort des Confédérés. Après un examen réfléchi & désintéressé, je ne balance pas à croire que ce fut l'heureuse époque de leur liberté. Ils firent des progrès & conserverent leurs conquêtes, parce que le Général Espagnol étoit trop haï, & le Roi son maître trop décrié, pour trouver des Vaisseaux à crédit, ou de l'argent pour en acheter. Le Duc d'Albe demanda l'un & l'autre à l'Espagne, avec cette liberté que lui avoient acquise ses talens & ses exploits : mais il ne reçut de Philippe que des lettres pleines d'aigreur & de mépris. Outré d'un traitement si peu mérité, il demanda à son fils ce qu'il croyoit

qu'il dût faire en cette occasion :  
*demandez la permission de vous retirer ;*  
répondit-il , *afin que les fautes , l'ignorance , la lâcheté de votre successeur ,*  
*donnent un nouveau relief à votre gloire , & la mettent dans tout son jour ;*  
*que toute la terre , que le Roi lui-même connoisse quel homme il a mé-*  
*prisé , & ceux qu'il lui a préférés. Les*  
*auteurs des mauvais conseils & vos en-*  
*vieux verront à regret que la gloire des*  
*Espagnols , qui étoit votre ouvrage ,*  
*tombera par votre retraite. Il est tems ,*  
*mon pere , de vous reposer. Après soi-*  
*xante & dix ans , il ne faut plus penser*  
*à cueillir des lauriers , il faut seulement*  
*se reposer à l'ombre de ceux qui vous en-*  
*tourent , & jouir tranquillement de cette*  
*gloire , que vous avez acquise par tant*  
*de belles actions. La ruine de ces Pro-*

*vinces , qui va suivre votre départ , vous  
élevra des trophées , qui ne périront  
qu'avec l'Univers.*

L'enflure de ce discours fut un peu justifiée par les événemens qui suivirent le départ du Duc d'Albe. Louis de Requesens , Grand-Commandeur de Castille , son successeur , étoit poli , humain , obligeant , libéral & magnifique : mais ses talens guerriers ou politiques ne répondoient pas aux vertus civiles. Il commença pourtant son administration par un trait de sagesse & de courage tout ensemble , qui pouvoit avoir des suites heureuses.

Son prédécesseur s'étoit érigé à lui-même , dans la place de la citadelle d'Anvers , un trophée qui rappelloit moins le souvenir de ses vic-

toires , que celui de son orgueil : C'étoit une statue de bronze qui le représentoit armé de toutes pièces , la tête nue , tenant d'une main le bâton de commandement , étendant l'autre sur la ville comme pour la menacer : sous ses piés étoient les images de la rébellion & de l'hérésie , accompagnées de divers symboles. Sur la base de ce monument , on lisoit cette inscription latine en lettres initiales.

F. A. A. T. A. D. PH. II. H. A. B.  
P. Q. E. S. R. P. R. P. J. C. P. P. F.  
R. O. M. F. P.

Ce qui signifioit :

*Ferdinando Alvarez à Toledo , Albæ  
Duci , Philippi II. Hispaniarum apud*

DU STADOUDERAT. 61

*Belgas Præfecto, quod extinctâ seditio-  
ne, rebellibus pulsâ, religione procu-  
rata, justitia culta, Provinciarum pa-  
cem firmavit, Regis optimi Ministro  
fidelissimo positum.*

C'est-à-dire :

*A Ferdinand Alvarez de Toledé ,  
Duc d'Albe, Lieutenant en Flandre de  
Philippe II. Roi d'Espagne, pour avoir  
apaisé les troubles, chassé les rebelles,  
rétabli la Religion, fait fleurir la justice,  
assuré la paix dans les Provinces, très-  
fidèle Ministre du meilleur de tous les  
Rois.*

Il y avoit quelques devises sur  
les autres côtés de la base ; & au  
bas on lisoit le nom du Sculpteur  
avec ces mots insultans, *ex ære cap-*

*tivo* , qui vouloient dire que cette statue étoit faite de la dépouille des ennemis.

Requesens fit abbattre ce monument superbe de la fierté Espagnole. Cette action qui étoit une espèce de désaveu de la conduite du Duc d'Albe , n'eut pas pourtant l'effet qu'on s'en étoit promis , & il fallut continuer la guerre. Les Espagnols y perdirent bientôt cet ascendant qui les rendoit formidables. La réputation de capacité ou de valeur du Commandeur étoit si mal établie , que la plûpart des Officiers demandèrent à se retirer ; & que le Soldat servant à regret , se signala plus par ses désordres que par ses exploits. Ces troupes disciplinées , aguerries & infatigables,

ne montrèrent plus d'ardeur que pour le pillage. Leur valeur dégénéra en brutalité ; & elles ne parurent redoutables qu'aux gens défarmés , ou aux villes dont on leur confioit la défense. Accoûtumées à pousser les rebelles , elles plierent devant eux. Une victoire signalée qu'elles remportèrent à Mock sous les ordres de Davila , sur le Comte Louis , pouvoit leur rendre toute leur supériorité : mais elles déshonorèrent leur triomphe par leur rébellion.

Il y avoit près de quatre ans , que ces troupes victorieuses n'avoient été payées. Une dureté si marquée avoit affoibli peu à peu les liens qui les unissoient à leurs Chefs & à leur patrie. L'aigreur & le dépit avoient

pris insensiblement dans leur cœur la place de l'émulation & de l'amour de l'ordre. Les gens sages prévoyoiént depuis long-tems qu'un mécontentement si général auroit bientôt des suites funestes : mais les gens en place , ou ne le vouloiént pas voir , ou n'y pouvoiént point remédier. L'orage éclata enfin sur le champ même de bataille ; la voix de l'autorité y fut méconnue & même méprisée.

Chez toute autre Nation , un pareil soulevement eût plutôt tenu du tumulte que de la conspiration réglée ; le Soldat Espagnol phlegmatique & sage jusques dans ses écarts , mit de l'ordre & de la suite dans sa révolte. Il déposa ses anciens Officiers , mais il en créa de  
nouveaux.



nouveaux. Le Chef qu'on se donna propoſoit ce qu'il jugeoit utile ; & la multitude le confirmoit ou le rejettoit par ſes ſuffrages. La diſcipline fut mieux obſervée dans cette étrange République, qu'elle ne l'avoit été ſous les Généraux les plus célèbres , ou ſous les Légiflateurs les plus reſpectés.

Les mutins étant convenus d'un point fixe , dont ils ne s'écarterent point , s'approchèrent d'Anvers ; la Garniſon qui auroit pû les arrêter , leur ouvrit les portes & ſe joignit à eux. Ils marchèrent enſemble ſous leurs drapeaux à la place d'armes , & menacerent la Ville du pillage , ſi on ne leur donnoit pas tout l'argent qui leur étoit dû. Ils dreſſerent même un Autel où ils jurèrent en-

tre les mains de leur Aumônier de ne se jamais départir de la résolution qu'ils avoient prise, qu'ils n'eussent auparavant obtenu la justice qu'ils demandoient.

Requesens n'appaisa la sédition qu'en payant les troupes : il trouva dans la vente de sa vaisselle, & dans les emprunts qu'il fit aux Marchands d'Anvers, de quoi acheter la tranquillité. L'idée qu'il avoit de sa Nation lui fit croire, qu'il valoit mieux fournir aux mutins l'occasion de réparer leur faute, que de la punir : il les envoya au siège de Leyde, que malgré toute leur valeur, il fallut lever. On croit que cet événement malheureux avança ses jours.

La mort du Grand-Commandeur arrivée en 1546, devint fu-

nesté aux Pays-Bas , qui se trouverent sans Chef , & où il se forma trois partis. Celui du Prince d'Orange , que les Provinces de Hollande & de Zélande avoient mis à leur tête , & à qui elles avoient confié une autorité presque souveraine. Celui des Flamands qui étoient irrités , que sous prétexte de punir une partie de la Nation qui étoit revoltée, on eût dépouillé l'autre de ses privilèges ; ils dominoient dans le Conseil d'Etat. Celui des Espagnols , qui étant tous soldats , & n'étant pas payés , se choisirent un Général , ravagerent les campagnes , & pillerent les villes. Le premier étoit celui des rebelles , le second celui des Etats , le troisième celui de l'Armée.

Le Prince d'Orange faisoit l'insolent où les Espagnols étoient le plus odieux , pour réunir contre eux toute la Nation. Les Provinces firent entr'elles un traité d'union en 1546, qu'on appella *la Pacification de Gand* , où les rebelles furent admis , & où il n'y eut que la Province de Luxembourg qui refusa d'entrer. Les Espagnols y furent déclarés ennemis de l'Etat , & il y fut arrêté qu'on armeroit sans délai , pour les chasser des citadelles dont ils étoient les maîtres. Les Pays-Bas avoient commencé à devenir le théâtre de la guerre civile , la plus cruelle dont on ait jamais entendu parler , lorsque Dom Juan d'Autriche , fils naturel de Charles-Quint , désigné Gouverneur géné-

ral, arriva dans le Luxembourg.

Ce jeune Prince étoit célèbre en Europe par les victoires qu'il avoit remportées sur terre & sur mer, en Espagne & en Afrique contre les Mores, & contre les Turcs à Lépante. Il avoit du feu & de la douceur dans les yeux ; de la finesse & de la pénétration dans l'esprit ; de la dignité & de l'agrément dans les manières ; de la franchise & de la générosité dans les procédés ; de la fidélité & de la constance dans ses amours. Son courage étoit au-dessus des plus grands périls ; sa capacité au-dessus des plus grands obstacles, sa fermeté au-dessus des plus grands revers, son ambition au-dessus des plus grandes places, son activité au-dessus de tout. II.

étoit fier à l'égard des Grands , affable avec les soldats , libéral pour ses courtisans , homme de parole envers tout le monde.

Ces vertus ou ces talens , qui rendoient Dom Juan les délices de la Chrétienté , en firent la terreur des Elamands ; ils craignirent un mérite trop éclatant , dont l'impression pourroit influer sur leur liberté. Ce jeune Prince à qui on fit entrevoir ces allarmes , n'oublia rien pour les dissiper. A peine se fut-il rendu à Luxembourg , qu'il écrivit aux Etats pour leurs donner avis de son arrivée , & pour leur faire part de ses pouvoirs & de ses projets : il enchaîna en même temps la valeur ou le ressentiment des Espagnols , & leur défendit de continuer les hostilités.

Les Etats ne voulurent point hasarder de réponse , sans avoir consulté le Prince d'Orange qui étoit retourné en Hollande. Il leur fit dire , *qu'il n'y avoit que deux partis à prendre : le premier , de ne pas reconnoître l'autorité de Dom Juan , & de ne pas exposer encore aux caprices d'un nouveau Maître , une liberté qui leur avoit coûté tant de sang : le second , de ne le recevoir qu'après qu'il auroit fait sortir toutes les troupes étrangères , & qu'il auroit fait serment de maintenir tous les articles de la pacification de Gand.* Il ajoûta qu'il valoit beaucoup mieux s'en tenir au premier , qui n'étoit pas sujet à autant d'inconvéniens que le second , parce que les Espagnols n'étoient pas scrupuleux sur l'article des promesses , & qu'ils étoient aussi infidèles à garder

*leur parole , que faciles à la donner.*

Cette alternative tint quelque tems les esprits en suspens. Ils se déterminèrent enfin à reconnoître Dom Juan pour Gouverneur, à condition qu'il ratifieroit la pacification de Gand, & qu'il délivreroit les Pays-Bas du joug des armées étrangères. Le soin de porter cette résolution fut confié à Ischius, qui craignoit également de ne pouvoir s'acquitter de sa commission dans toute son étendue sans offenser le Prince, ni déguiser le sentiment des Etats sans se rendre coupable d'infidélité. *Voulez-vous*, lui-dit un de ses amis témoin de sa peine, *que je vous indique un moyen sûr de vous tirer de votre embarras, armez-vous d'un poignard; & lorsque vous serez seul avec Dom Juan,*



*immolez-nous cette victime : les Etats récompenseront la main intrepide , qui les aura délivrés d'un tyran qui ne vient ici que pour tromper.*

Ischius rejetta avec horreur un conseil qui peint d'un seul trait la haine des Flamands pour les Espagnols , & alla trouver le Prince qui ne parut pas s'offenser des conditions proposées par les Etats. Le vainqueur de Lépante se prêta à des arrangemens qui auroient été honteux , si la politique & les ordres du Roi Philippe ne les eussent annoblis. Il consentit à laisser au Conseil une autorité dont le bon usage auroit fait sa gloire , & à la sortie des troupes étrangères dont la présence faisoit sa force & sa sûreté.

Les Espagnols eurent beaucoup

de peine à quitter les Pays-Bas. Les Flamands au contraire, qu'ils avoient vû tant de fois fuir devant eux , témoignoient une joie extrême de leur départ , & alloient en foule les attendre sur les chemins pour les insulter. Ils souffroient impatiemment ces affronts de la part d'un peuple qu'ils avoient toujours méprisé. L'antipathie des deux nations parut alors plus que jamais ; il fallut cependant que les Espagnols remissent toutes les citadelles entre les mains des Officiers Flamands nommés par les Etats , & ils ne le firent qu'avec une extrême répugnance.

Dom Juan avoit espéré que les Flamands , gagnés par cette confiance , se relâcheroient insensiblement de leurs prétentions : il s'étoit

trompé ; & bientôt l'orgueil de ces rebelles qu'il s'étoit engagé à *étouffer dans leur beurre* , selon l'expression du Duc d'Albe , lassa sa patience. Honteux d'un personnage qui ne convenoit ni à sa naissance , ni à son caractère , ni à sa place , Dom Juan surprit le Château de Namur , où les troupes Espagnoles qui étoient passées en Italie , eurent ordre de l'aller joindre , tandis que les Etats de leur côté appelloient à leur secours le Prince d'Orange , qui , non plus que les Provinces de Hollande & de Zélande , n'avoit jamais voulu entendre parler d'accommodement. La guerre commença alors entre les deux partis. Celui de l'autorité prévaloit par-tout ; ses armes victorieuses menaçoient la Flandre d'une

ruine totale , lorsque le poison immola le vainqueur aux soupçons & à la jalousie de l'Espagne. Ce jeune Prince avoit osé aspirer autrefois à la Couronne de Tunis ; les vœux du Saint Siége l'avoient appelé depuis au Trône d'Angleterre ; il prenoit alors des mesures avec la ligue pour s'assurer la souveraineté des Pays-Bas ; c'étoit beaucoup plus qu'il n'en falloit pour pousser Philippe à la plus basse , à la plus cruelle , à la plus implacable vengeance.

La mort tragique de Dom Juan d'Autriche éleva au premier rôle un acteur admirable , qui n'avoit encore joué qu'en second , je veux dire , Alexandre Farnese Duc de Parme. La jeunesse de cet homme

célèbre n'avoit rien présagé de grand ; ses premiers pas vers la gloire furent tardifs , mais rapides. De l'obscurité d'un lâche & honteux repos , il passa avec une célérité qu'on n'imagine point , à l'éclat d'une réputation qui ébloüit les yeux vulgaires , & qui étonne les cœurs magnanimes. Un visage ouvert , des manières aisées , certain air de candeur qui trompoit jusqu'aux plus éclairés & aux plus défiants , couvroit dans lui les secrets d'un caractère dissimulé & enveloppé. Il mêloit avec tant d'art la douceur qui pardonne , & la sévérité qui punit , qu'il étoit tout ensemble l'idole & la terreur des armées qu'il commandoit , & des peuples qu'il étoit chargé de soumettre. Son ta-

lent fut égal à unir les siens & à défunir les ennemis : ses sourdes pratiques , ses intrigues cachées , ses manéges politiques, étoient un flambeau favorable ou fatal qui allumoit à son gré l'amour ou la haine.

Comme la modération étoit chez lui inséparable de la victoire , & la douceur du commandement , il vint à bout de faire chérir l'esclavage à des ames républicaines qui avoient goûté les plaisirs de la liberté. L'Histoire ne l'accuse pas d'avoir jamais sacrifié les occasions à ses plaisirs , les soldats à sa gloire , le devoir à son ambition : ami de l'ordre , il étoit dans tous les tems ce qu'il falloit être ; & il avoit sur-tout le mérite de la circonstance , qui est le plus rare & le plus précieux de tous les

mérites. Avant de rien arrêter , il demandoit , il fouhaitoit même des confeils : mais il étoit plus que ferme dans un parti lorsqu'il l'avoit pris ; & on étoit sûr de fa haine , quand on oſoit être alors d'un ſentiment différent du ſien. Son cœur étoit plus fort contre le ſuccès , qu'il ne l'étoit contre la diſgrace : il ne fut jamais corrompu par l'un , & il ſe laiffa toujous abbattre par l'autre. Il eut un ménagement affez rare pour ſon Souverain : ſa jaloſie & ſa défiance lui étoient connues : pour les ménager , il tempéra l'éclat de ſa gloire , & il diſſimula l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit des peuples. Sa maniere de faire la guerre étoit plus ſavante que hardie , plus raifonnée que tranchante , plus

défensive qu'offensive : il ne procédoit dans ses opérations militaires que par discussion , par système , par démonstration ; maniere lente , mais sûre , qui ne fait pas ordinairement les conquérans , mais qui fait les citoyens & les grands Capitaines. Ce Prince eut peu de défauts personnels : mais il eut ceux de l'Italie qui l'avoit vû naître , de l'Espagne où il fut élevé , des Pays-Bas où il faisoit la guerre , & enfin du siècle où il vivoit.

Lorsque le Duc de Parme prit le timon des affaires publiques dans les Pays-Bas , l'Espagne n'y possédoit proprement que les Pays de Namur de Luxembourg , de Limbourg : tout le reste étoit réuni contre elle , & ne se trouvoit partagé



DU STADHOUDERAT. 81  
tagé que sur l'article de la Religion.  
Le nouveau Gouverneur fit adroitement valoir ce motif, pour ramener à l'obéissance, l'Artois, le Hainaut, la Flandre Françoisse, & il attaqua avec succès les Provinces qui parurent plus affermies dans leur révolte.

Il eut à combattre dans ses expéditions le Prince d'Orange, dont les défaites continuelles n'avoient ni diminué l'audace, ni affoibli l'autorité : l'Archiduc Mathias frere de l'Empereur Rodolphe, que les rebelles avoient choisi pour leur Gouverneur par politique, & qu'ils renvoyèrent par mépris ; il n'avoit ni argent, ni troupes, ni capacité : le Prince Casimir fils de l'Electeur Palatin, que le goût des aventures

avoit conduit dans les Pays-Bas, que l'orgueil y rendit inutile, & que le dépit en fit sortir : le Duc d'Anlençon, qui après avoir fait le personnage de rébelle en France, celui de duppe en Angleterre, finit par celui de tyran en Flandre.

Tandis que le Duc de Parme faisoit des progrès rapides, & qu'il déconcertoit la rébellion jusqu'alors si audacieuse, il vit borner ses succès par la Cour d'Espagne, qui se laissa persuader, qu'il n'y avoit pour finir les troubles, qu'à faire sortir toutes les troupes étrangères des Pays-Bas. Cet ordre imprudent, dont il ne fut permis, ni d'empêcher, ni de suspendre l'exécution, mit le comble aux fautes énormes, qu'avoit fait Philippe II. dans le

cours de cette sanglante révolution. Il l'avoit en quelque sorte préparée, en confiant d'abord à une femme & à un Prêtre défarmés un Gouvernement, où l'autorité affoiblie & détestée avoit besoin d'un appui solide, d'un Ministre qui eût la force en main. Ce premier faux pas fut suivi d'un autre : les esprits rentrés d'eux-mêmes, dans une espèce de calme, pouvoient être entièrement ramenés au devoir par une conduite douce ; & il leur donna un homme cruel, qui dans six ans de Gouvernement envoya dix-huit mille personnes sur l'échafaut, & qui se reprochoit encore de n'en avoir pas fait périr davantage. Lorsque la guerre fut allumée de tous les côtés, & qu'elle ne pouvoit être heureu-

sement terminée que par un Capitaine tel que le Duc d'Albe, ce grand Général fut obligé de céder sa place à un honnête homme sans talens & sans expérience. La mort de Requesens occasionna, s'il se peut, un plus mauvais choix. On ne contesloit point à Dom Juan un mérite brillant, solide, & éprouvé : mais il avoit des vûes de fortune & des prétentions d'indépendance, qui ne s'accordoient pas avec la place qu'on lui faisoit remplir. L'élévation du Duc de Parme pouvoit peut-être remédier à tous ces malheurs : mais Philippe fut encore trahi par sa politique, lorsqu'il interrompit par le rappel des troupes Espagnoles le cours des exploits de son Général.

Le Prince d'Orange profita de ce tems de relâche pour mettre la dernière main à l'important ouvrage qui l'occupoit depuis environ vingt ans. Jusqu'alors les rebelles avoient mis le nom du Roi à la tête de leurs Ordonnances ; & ils n'avoient pû se résoudre à ne pas tenir à leur Souverain , du moins par quelque formalité. Leur guide représenta si bien le danger & l'inconséquence de cette conduite , qu'ils renoncèrent publiquement à l'obéissance de l'Espagne , & dressèrent l'Acte de leur liberté à Utrecht le 29 Janvier 1579. Cette Assemblée se trouva composée des Etats de Hollande , de Zélande , de Gueldres , de Frise , & d'Utrecht , auxquels se joignirent depuis Over-

*Confederation*  
1579.

Issel & Groningue. Cette union a été le berceau & la base fondamentale de la République des Provinces-Unies. Leur situation étoit alors si fâcheuse, qu'elles se firent représenter sous l'image d'un vaisseau sans voile & sans gouvernail, poussé au hasard par les flots, avec cette inscription : *Incertum quò fata ferant*. Mais bien-tôt du sein de tant d'orages devoit sortir une puissante République, assez heureuse pour naître, pour s'accroître, & pour s'affermir en moins d'années qu'il n'a fallu de siècles pour jeter les premiers fondemens des moindres Etats.

Pour fixer, s'il étoit possible, leur destinée, les Confédérés convinrent entr'eux de la forme de Gouver-

nement qui subsiste encore aujourd'hui. L'union qu'on forma, ressemble à celle de plusieurs Puissances qui se liguent pour leur sûreté commune, sans perdre leur Souveraineté ni leurs droits. Chaque Province, sans cesser d'être une République indépendante, compose avec les six autres une même République, qui n'a qu'un seul & même intérêt. Les Etats-Généraux, composés des Députés de toutes les parties de la confédération, représentent la majesté de l'Etat : mais ils n'en sont ni les maîtres ni les arbitres. Ils ne peuvent rien arrêter que du consentement des Etats de chaque Province, qui ne sont en droit de le donner qu'après avoir obtenu celui des Villes. De cette sorte

l'extérieur ébloüissant de la Souveraineté réside dans les Etats-Généraux , & l'autorité réelle & législative dans les seules Villes. Il est vrai que chaque Province s'est fagement dépouillée du droit de faire la guerre & la paix , & de conclure des alliances particulières : mais on s'est trompé en accordant la voix négative à chaque Ville ; si les deux tiers pouvoient conclure pour tout le corps , le Gouvernement en seroit plus sûr & plus fort. Ce sont les Provinces qui envoient les Députés à l'Assemblée générale , & celles-ci en envoient autant qu'elles jugent à propos ; cette liberté ne peut pas entraîner d'inconvénient , parce que les affaires s'y règlent , non par les suffrages des personnes , mais par



ceux des Provinces. La durée de la députation n'est pas uniforme. Quelques Députés ne le sont que pour un an ; d'autres pour un plus long tems ; il y en a qui le sont pour toute leur vie. Le Gouverneur, le Capitaine Général ni aucun Officier de Guerre n'ont séance dans les Etats-Généraux. Chaque Province y préside une semaine par tour ; & c'est à celui des Députés qui précède les autres de sa Province , à qui l'on défère cet honneur. On crut devoir terminer tous ces arrangemens , par intéresser personnellement le Prince d'Orange à la conservation de l'édifice qu'il avoit lui-même construit : il fut élu Stadhouder.

---

## GUILLAUME I.

*Prince d'Orange , premier Stadhouder ,  
Capitaine , & Amiral-Général  
en 1579.*

**L**A dignité de Stadhouder n'est pas différente de celle de Gouverneur , & ces deux termes sont synonymes. Guillaume l'avoit été de Hollande & de Zélande sous Charles-Quint & sous Philippe II. il continua à l'être sans opposition dans les tems de troubles ; & l'union d'Utrecht le revêtit du même titre dans les autres Provinces. Cet honneur ne fut pas un honneur stérile ; & il y trouva les plus brillantes prérogatives. Les plus flatteuses étoient ,

- 1°. D'accorder grace aux criminels.
- 2°. D'être Président de toutes les Cours de Justice, & de faire mettre son nom à la tête de tous leurs Jugemens.
- 3°. De choisir les Magistrats des Villes sur quelques sujets qu'on lui présentoit : dans plus d'un lieu, il avoit même la disposition entiere des Charges.
- 4°. D'envoyer en son nom & pour ses intérêts des Plénipotentiaires dans les Cours Etrangeres, & de donner audience particuliere aux Ambassadeurs des Puissances Etrangeres auprès des Etats - Généraux.
- 5°. De procurer l'exécution des Décrets portés par la République.
- 6°. D'être arbitre des différends qui survenoient entre les Communautés, les Villes ou les Provinces.

Outre le Stadhoudérat , Guillaume obtint les Charges de Capitaine & Amiral-Général, qui lui donnoient le commandement en chef des armées & des flottes de la République , avec la disposition de tous les emplois qui en dépendoient ; tous les Officiers de Guerre étoient obligés de lui prêter serment , après l'avoir prêté aux Etats de la Province & au Conseil d'Etat. Rien à l'armée ne lui faisoit sentir sa dépendance de la République , que la présence de quelques Députés qui l'accompagnoient , & sans l'avis desquels il ne devoit rien entreprendre de fort important. Ces trois grandes places sont devenues depuis comme inséparables.

Le Prince d'Orange ne jouït pas

long-tems paisiblement de tant de faveurs. Les progrès rapides du Duc de Parme firent sentir aux plus présomptueux l'impossibilité de se soutenir avec les seules forces d'un Etat naissant. Ces esprits républicains auroient bien souhaité de trouver des secours désintéressés : mais l'Europe n'en offroit point de ce genre ; & on se vit réduit à se donner au Duc d'Alençon, de l'aveu, à la persuasion même du Prince d'Orange. Guillaume se persuada qu'il continueroit à régner, sous le nom d'un jeune Prince sans expérience, qui lui devoit sa Souveraineté : espérance frivole ! De si grands services excitent plutôt la jalousie & la haine, qu'ils n'attirent la reconnoissance & l'attachement.

Le Duc d'Alençon fut proclamé Duc de Brabant, de Gueldre, & de Luxembourg, Comte de Flandre, de Hollande, de Zélande, de Hainaut, de Frise, & d'Owerissel, Marquis d'Anvers, Seigneur d'Utrecht & de Malines : multitude de titres qui ne le rendoient pas plus puissant. En l'appellant à leur secours, les Flamands avoient moins songé à se donner un Maître, qu'à se servir de ses forces pour n'en avoir aucun.

Le nouveau Souverain des Provinces-Unies passa en Flandre avec dix mille hommes de pié, & quatre mille chevaux. Son premier exploit fut de délivrer Cambrai assiégé par le Duc de Parme ; & ensuite il força Cateau-Cambrésis de se rendre à composition. Il eût fait de plus

grands progrès s'il eût reçu à tems des secours de son frere Henri III. qui ne l'estimoit point, ou des Etats du pays qui se défioient de lui.

Tandis que le foible Prince gémissoit sur le malheur de sa situation, ses favoris aussi méchans, mais plus hardis que lui, lui persuaderent d'opprimer des sujets qu'il ne pouvoit réduire, & de violer le serment qu'il avoit fait de conserver leurs privilèges, puisqu'ils n'observoient pas eux-mêmes celui qu'ils avoient fait de lui obéir. Il crut réaliser la brillante chimere du Gouvernement despotique dont on l'avoit enivré, en surprenant à la fois sept ou huit Villes importantes qui entraînaient la destinée de toutes les autres. Ce jour fut fixé au 18

Janvier 1583. L'entreprise réussit sur Dandermonde, Dunkerque, Dixmude, Alost, & Menin : mais elle manqua sur Bruges, sur Ostende, & sur Anvers.

Cette conspiration rendit les François si odieux en Flandre, qu'on les auroit tous exterminés, si on n'avoit crainct que le Duc qui tenoit des places ne les vendît aux Espagnols. Le Prince d'Orange consulté sur la situation où on se trouvoit, représenta qu'il n'y avoit que trois partis à prendre. Le premier, de se réconcilier avec l'Espagne en lui sacrifiant leur haine, leurs succès, & leur liberté. Le second, d'oublier tout ce que la légereté, l'ambition, & la vengeance du Duc d'Alençon avoient déjà causé de malheurs,



heurs , & de s'exposer à ceux qui en pouvoient naître. Le troisiéme de se soutenir avec les seules forces de l'Etat , & contre la puissance de l'Espagne , & contre le ressentiment des François ; ce qui paroissoit impossible. Après qu'on eut pesé mûrement les inconvéniens de chaque parti , on se détermina à se raccommoder avec le Duc d'Alençon. A juger de la réconciliation par les événemens qui la suivirent , elle ne fut pas sincère de la part des Flamands. Inutilement le Prince d'Orange leur répéta cent fois , que dans les affaires capitales , les ressentimens devoient être subordonnés à l'intérêt : il ne fut pas le maître de l'imagination des peuples qui confondoient dans leur esprit , au moins

dans leur cœur, les François & les Espagnols.

Le Duc ne tarda pas à pénétrer ces dispositions : elles le déterminèrent à quitter un pays où il se voyoit l'objet de l'exécration publique. La France où il avoit passé ses jours à faire la guerre, sans la savoir, à se mêler dans les intrigues sans aucune finesse, à former des factions sans vûes & sans politique, le revit avec peine, & se consola aisément de sa mort qui fut violente & peut-être avancée.

Le Prince d'Orange le suivit de près au tombeau. Il fut assassiné en 1584, âgé de 51 ans, par Balthazar Gerard Franc-Comptois, qui n'avoit point de querelle personnelle à venger, & qui ne pouvoit être

1584.

animé que par l'or & les promesses de l'Espagne , ou peut-être par un fanatisme qui fut malheureusement à la mode dans ce tems-là. Les Espagnols étoient portés à faire des réjouïssances publiques à la mort d'un ennemi si acharné & si redoutable : mais le Duc de Parme avoit une idée trop juste des bienséances pour le souffrir. Il savoit que ces noires trahisons ne faisoient point d'honneur à l'Espagne ; & il empêcha qu'on ne donnât dans son camp aucune marque de joie pour un événement qui le couvroit encore plus de honte , qu'il ne lui apportoit d'utilité.

Guillaume I. comptoit des Héros parmi ses Ancêtres , & il les surpassa tous. Sans asyle, il eut la har-

dieffe de s'exposer au ressentiment d'un Prince violent & soupçonneux, qu'on caractérisoit par le nom odieux de *Démon du Midi*. Sans forces, il eut le courage d'attaquer la Puissance la plus formidable qui fût alors en Europe. Sans expérience, il eut l'habileté de triompher des plus grands Généraux qu'ait peut-être produits l'Espagne. Sans Conseils, il eut l'adresse d'amuser quelquefois la Nation la plus politique, & de ne s'en laisser jamais surprendre. Sans trésors, il eut le secret de mieux payer ses Soldats que les Maîtres du nouveau Monde, & d'attirer par-là souvent dans son camp leurs propres troupes. Sans autorité, il eut le bonheur de régner presque despotiquement sur des

## DU STADHOUDERAT. 101

cœurs altiers qui prodiguoient leur tranquillité, leur fortune, leur sang pour éteindre la tyrannie. Personne ne fut mieux que lui disposer les esprits à ce qu'il vouloit, ou les faire changer d'opinions; donner un tour favorable à un projet, ou le faire trouver absurde; hâter les résolutions, ou les tirer en longueur; prendre le caractère du lieu, du tems, de la circonstance.

Après tout, le chef-d'œuvre du Prince Guillaume est d'avoir su persuader aux peuples qu'il n'étoit occupé que de leur liberté, tandis qu'il ne travailloit qu'à devenir leur Maître. Toutes ses démarches, quand on les suit avec attention, décelent visiblement ses projets, ses vûes, sa politique. C'est lui qui

prépara de loin la révolution , en introduisant ou favorisant de nouvelles opinions qu'il savoit être désagréables à la Cour de Madrid : c'est lui qui sous de frivoles prétextes souffla le feu des guerres civiles ; il fut le flambeau qui alluma de tous côtés la discorde : c'est lui qui divisa irréconciliablement les esprits & les cœurs , en formant & en exécutant le plan d'une guerre barbare : c'est lui qui successivement Luthérien , Catholique , Calviniste , & par-là même sans Religion , proscrivit le culte Romain comme l'unique lien par lequel on pouvoit tenir encore à l'Espagne : c'est lui qui par ses hauteurs , ses trahisons , ses conseils , renvoya tous les Princes étrangers , dont l'autorité lui faisoit ombrage :

C'est lui qui rompit trois fois les négociations si avancées, qui alloient terminer toutes les querelles. Tous ces pas vers la tyrannie lui avoient réussi ; & il touchoit peut-être au terme de ses desirs, quand un fer meurtrier termina ses jours, son ambition, & ses espérances.

---

## MAURICE,

*Prince d'Orange, second Stadhouder,  
Capitaine & Amiral Général en  
1587.*

A la mort de Guillaume, les affaires se trouverent dans une confusion horrible, où il les avoit jetées à dessein. Il s'étoit toujours flaté de les tirer de ce cahos, quand

il trouveroit quelque intérêt à le faire. Philippe II. crut devoir profiter de la consternation qu'un événement si imprévu avoit répandu dans les Pays-Bas, pour faire jetter des propositions d'accommodement. Il avoit toujours pensé que l'averfion des Provinces-Unies pour la domination Espagnole étoit l'ouvrage du Prince d'Orange; & c'étoit autant par politique que par vengeance, qu'il avoit mis à prix la tête d'un ennemi si dangereux & si opiniâtre. Il croyoit éteindre la rébellion dans le sang du Chef des rebelles: mais il éprouva que la véritable disposition des esprits avoit échappé à sa pénétration & à sa sagesse. Envain pour appuyer la négociation, & pour en abrégier les



lenteurs le Duc de Parme exécutoit-il en peu de mois d'assez grandes choses pour illustrer plus d'un Général, & pour faire la matiere de plusieurs guerres ; les Etats paroissent résolus à périr plutôt qu'à reconnoître leurs anciens maîtres. Pour éviter ce joug, qui leur paroissoit le plus grand des maux, ils se déterminèrent à se soumettre à une autre Puissance. On balança quelque tems entre les Anglois & les François : mais enfin la France dans le tems de sa plus grande humiliation, parut préférable à l'Angleterre, qui étoit au comble de sa gloire.

Henri III. ne savoit ni régner tranquillement sur ses peuples, ni semer la division chez ses ennemis,

ni préparer des événemens, ni profiter de ceux qui se présentoient. Sa dissipation le rendoit incapable des affaires ; & sa molesse, ennemi des périls & des inquiétudes de la guerre. Il étoit surchargé de sa Couronne , il refusa de l'agrandir d'une partie des Pays-Bas ; & les vœux de tous les bons François furent étouffés par les clameurs des flatteurs , & sur-tout par le désordre des guerres civiles qui commençoient alors à troubler la France. La ligue suscitée par la politique de Philippe II. conduite par l'habileté du Duc de Guise , fomentée par l'ambition de la Cour de Rome , exécutée par le fanatisme des Catholiques , força le Roi à refuser la proposition des Provinces confédérées. Les Hollandois

ayant perdu tout espoir de ce côté-là, tournerent leurs vûes vers l'Angleterre.

Elisabeth, dont la conduite a toujours été admirée de ceux-là mêmes qui avoient le plus d'intérêt à la décrier, régnoit alors dans cette île. Cette Princesse nommée le Roi Elisabeth pour son courage, comme le Roi Jacques son successeur fut appelé la Reine Jacques pour sa foiblesse, reçut d'abord les Députés des Etats assez froidement : soit qu'elle fût offensée de n'être recherchée qu'après la France ; soit qu'elle délibérât sur le parti qu'elle prendroit ; soit enfin que par des difficultés ménagées avec adresse, elle voulut se faire acheter plus chèrement ses bienfaits, elle ne déclara

que tard ses intentions. Il lui parut dangereux d'accepter une Souveraineté , qu'il faudroit défendre & contre toutes les forces de l'Espagne , & contre l'ambition de ceux qui la lui offroient. Elle aima mieux  
+ accorder de l'argent & des troupes , & s'assûrer de la reconnoissance des Provinces-Unies , en exigeant la garde des trois ports de Hollande & de Zélande , qui étoient le plus à sa bienséance. Ces places furent depuis restituées pour trois millions. Le Comte de Leycestre , favori de la Reine , fut chargé de conduire ces secours.

Ce Seigneur avoit séduit le cœur d'Elisabeth par une taille avantageuse , un air grave & modeste , une contenance aisée & majestueuse ,

une phisionomie vive & ingénieuse, une adresse singuliere à tous les exercices , des manieres caressantes & affectueuses ; & peut-être aussi par les services qu'il avoit été à portée de lui rendre durant les persécutions qui avoient éprouvé sa jeunesse. L'air de la Cour & une autorité presque souveraine corrompirent bientôt cet homme heureux, ou plutôt développerent son ame toute entiere.

La faveur de la Reine lui inspira de l'orgueil, & les bassesses des courtisans lui donnerent de la présomption. Il se crut également propre pour le cabinet & pour la guerre : mais il échoüa dans les affaires , parce qu'il étoit décrié du côté de la probité ; & dans les armées , par-

ce qu'il manquoit de sang-froid & d'expérience. Son étude ordinaire étoit d'approfondir les hommes ; quand une fois il les avoit connus , il se défioit des honnêtes gens par goût & des méchans par réflexion. Il eut un talent singulier pour former des factions , pour les soutenir ou les anéantir , selon qu'il les jugeoit contraires ou favorables à ses intérêts. On lui a toujourns vû opprimer sans ménagement ceux qui avoient de la complaisance pour ses volontés , & perdre sans ressource ceux qui osoient soutenir leurs droits. Son amitié & sa haine étoient également dangereuses : l'exil le délivroit de ses amis que son inconstance lui rendoit bientôt incommodes , & la mort terminoit

ordinairement la carrière de ses ennemis. Plusieurs, dit un Ecrivain contemporain, tomberent de son tems, sans avoir su qui les avoit fait tomber ; & plusieurs moururent sans connoître la main qui les faisoit mourir. L'ascendant qu'il avoit pris sur Elisabeth, mit toute l'Angleterre dans la nécessité de rechercher sa bienveillance, ou de craindre son ressentiment. Comme la Cour étoit gouvernée par ses intrigues, & que les Provinces l'étoient par ses parens, il falloit se soutenir par sa faveur, ou tomber par sa haine. L'Histoire l'accuse d'avoir amolli sa Nation par son luxe, de l'avoir familiarisée avec les injustices par ses vexations ; sur-tout de l'avoir accoutumée à l'esclavage par les hom-

mages qu'il exigeoit. Il aspira long-tems à l'honneur d'épouser la Reine. Lorsqu'il se vit déchû de ses espérances, il se détermina à s'éloigner. Le commandement des troupes qu'on faisoit passer en Hollande, lui parut propre à couvrir la diminution de son crédit, & peut-être aussi à le rétablir.

L'expérience prouva que ce choix étoit très-mauvais. Honoré du titre de Gouverneur suprême, & d'une autorité supérieure à celle des Stadhouders, Leycestre ne se fit remarquer que par une fierté révoltante, une ambition sans bornes, des perfidies multipliées. Il jouït peu de cette dignité, parce qu'il en étoit incapable, qu'il trahissoit les Etats, & qu'il vendoit leurs meilleures places.

Maurice



## DU STADHOUDERAT. II

Maurice fils de Guillaume, fut mis à la tête des affaires dans ces circonstances critiques. Revêtu du caractère de Gouverneur de quelques Provinces d'abord après la mort du Prince son pere, il fut fait Stadhouder, Capitaine, & Amiral général au départ du perfide & superbe Anglois. On oublia d'abord par tendresse, & il fit bientôt oublier par ses services, qu'il n'avoit que vingt ans. Toutes les forces de l'Espagne terrassées, & presque détruites à Nieuport : une grande partie du Brabant & de la Flandre conquise : la République reconnue libre & souveraine par ses anciens Maîtres : les Hollandois heureux dans l'intérieur de l'Etat par leur opulence, & redoutables au dehors par leurs for-

ces & par leurs alliances : trois victoires remportées en bataille rangée : trente-huit Villes prises après une attaque régulière : quarante-cinq Châteaux emportés d'assaut : douze places importantes délivrées d'un siège meurtrier ; tout cela n'est qu'une foible esquisse de sa brillante administration.

Les succès de ce grand homme furent tous glorieux , parce que tous furent difficiles. Il les remporta sur un Duc de Parme , qui avoit paru aussi savant dans les batailles que dans les retraites ; qui s'étoit toujours maintenu dans la brillante possession de combattre ou de ne combattre pas à son gré ; qui avoit gagné du côté de l'expérience , ce que les années lui avoient ôté de viva-

DU STADHOUDERAT. II 5  
cité : sur un Archiduc Albert, qui à  
la piété la plus tendre , à la douceur  
la plus insinuante , à l'équité la plus  
rigide , qui lui avoient érigé des trô-  
nes dans tous les cœurs , joignit une  
capacité plus que médiocre , une  
valeur héroïque , une prudence con-  
sommée : sur un Spinola , le seul  
Général depuis Lucullus , qui ait su  
la guerre sans l'avoir faite ; qui ait  
gagné des batailles sans s'être trou-  
vé à aucune ; qui ait formé admira-  
blement des sièges sans en avoir vû ;  
qui ait excellé dans la conduite des  
armées sans avoir servi. On deman-  
doit à Maurice quel étoit le premier  
Capitaine de l'Europe , il répondit  
que Spinola étoit le second : ré-  
ponse ingénieuse & un peu détour-  
née , qui renferme deux jugemens

que je crois tous deux vrais.

La vie du Stadhouder fut une chaîne rarement interrompue de combats, de sièges, de victoires. Henri IV. disoit ordinairement *qu'après lui, il n'y avoit point de plus grand Capitaine au monde que le Prince Maurice.* Médiocre dans tout le reste, il posséda la guerre en grand maître, & la fit toujours en Héros. Son camp devint l'école universelle de l'Europe : ses élèves ont soutenu, & peut-être augmenté sa réputation. Comme Montecuculli, il possédoit l'art si peu connu des marches & des campemens : comme Vauban, le talent de fortifier les places, & de les rendre imprenables ; comme Eugène, l'adresse de faire subsister de nombreuses Ar-

mées dans les Pays les plus stériles ou les plus ruinés : comme Vendôme, le bonheur de tirer dans l'occasion du soldat plus qu'on a droit d'en attendre : comme Condé, ce coup d'œil infallible qui décide du succès des batailles : comme Charles XII. le moyen de rendre les troupes presque insensibles à la faim, au froid, à la fatigue : comme Turenne, le secret, qui paroît s'être perdu, de ménager la vie de hommes. Au jugement du Chevalier Folard, Maurice fut le plus grand Officier d'Infanterie qui ait paru depuis les Romains.

L'ambition n'étoit pas moins héréditaire que le mérite dans le Sang d'Orange. Comme Guillaume, Maurice voulut vaincre plus pour lui que

pour la Patrie. Ses injustes desseins éclaterent après une longue dissimulation , à l'occasion de la paix qui fut proposée en 1607 entre les Espagnols & les Hollandois.

Tout sembloit devoir rendre cet événement nécessaire à la République. Quelques particuliers s'étoient enrichis pendant la guerre : mais l'Etat s'étoit obéré. La gloire des conquêtes qu'on avoit faites , avoit été chèrement achetée par un sang précieux. L'Espagne consentoit à reconnoître la liberté & l'indépendance des Provinces - Unies. On épargnoit enfin aux Etats la honte des premières démarches , & on s'abbaissoit à lui demander la paix.

Un Cordelier nommé Jean de Neyen , fut chargé d'entamer cette

importante négociation : il eût été difficile de faire un meilleur choix. Ce Religieux né dans Anvers , & originaire de Zélande , joignoit un grand sens naturel à une expérience consommée ; une douceur insinuante à une gravité respectable ; une franchise hardie à une familiarité commode ; une éloquence séduisante à des expressions simples ; les souplesses de la Cour au manège du Cloître ; le talent de s'accommoder à l'humeur des autres à l'avantage de n'en point avoir. On peut ajouter qu'il avoit été nourri dans l'intrigue , qu'il connoissoit parfaitement les intérêts de l'Espagne, qu'il étoit d'une profession qui le rendoit moins sensible aux rebuts inséparables de l'affaire dont il étoit

chargé ; & pour dire quelque chose de plus , c'étoit le Négociateur le plus agréable qu'on pût envoyer aux Hollandois , puisque le Prince d'Orange l'avoit honoré de son estime & de son amitié.

L'adroit Cordelier ne tarda pas à s'appercevoir que le projet de faire la paix entre les deux Puissances étoit chimérique. On avoit des deux côtés des prétentions si opposées , & on étoit si peu disposé à les relâcher , qu'il parut plus raisonnable de se borner à une simple treve. Maurice craignit un événement qui devoit diminuer son autorité , & qui pouvoit borner sa réputation. Pour prévenir , s'il pouvoit , ce malheur , il écrivit une lettre circulaire , où étoient exposés avec beaucoup d'art,



les motifs qu'avoient les Provinces-Unies de continuer la guerre. D'un autre côté, il fit répandre par ses émissaires des libelles sanglans, où la politique des Espagnols étoit traitée de perfidie, leurs conquêtes de brigandage, leur zèle de fanatisme, leurs traités de pièges. On leur reprochoit de regarder comme nuls les contrats qui se font entre les Sujets & les Souverains; de n'avoir député pour traiter de la paix que des Italiens qui comptent pour rien une trahison, ou des Moines qu'il est aisé de désavoüer; & d'avoir travaillé à corrompre le Grefrier des Etats, par un présent de cinquante mille écus. Ces odieuses imputations auroient fait aisément impression sur des corps encore ul-

cérés , si le grand Pensionnaire & ses amis n'eussent arrêté le mal dans sa source.

Barneveld , le plus grand Magistrat qui ait jamais gouverné les Provinces-Unies , avoit l'air noble & assuré ; une éloquence qui tenoit plus de l'oracle que du déclamateur ; toute l'expérience que donnent les grandes affaires & les longues réflexions ; un génie également propre au commerce , aux finances , aux négociations ; l'art de presser les affaires sans empressement , & de les reculer sans indolence ; un talent singulier pour pénétrer les secrets d'autrui en cachant les siens ; le mérite d'avoir entrepris de rétablir le crédit de sa patrie , & le bonheur d'y avoir réussi ; ce coup d'œil qui

distingue si heureusement un homme supérieur d'un homme ordinaire. Il étoit ennemi de l'injustice, de la brigue, des partis, des nouveautés même utiles. C'étoit un Romain : on lui connoissoit la vertu des Fabricius, des Catons ; il en montra la fermeté.

Maurice, qui savoit à quel point le grand Pensionnaire étoit citoyen, n'avoit pas seulement songé à le gagner : il essaya inutilement de le détruire ; & il se vit réduit à tenter de l'intimider. On fit arriver jusqu'à lui un billet, par lequel on le menaçoit d'une mort cruelle.

Barneveld, qui étoit un politique également hardi & rusé, fut tirer parti de la haine de ses ennemis. Ayant disposé ses partisans à le sou-

tenir, il entra dans l'Assemblée des Etats, y fit la lecture de l'écrit séditieux qu'on lui avoit remis; déclara qu'il étoit disposé à quitter le timon des affaires, puisque son autorité servoit de prétexte aux mécontens pour troubler l'Etat; demanda la permission de se retirer: & sans attendre de réponse, il sortit de la salle, pour donner le tems de délibérer.

Cette retraite causa un murmure universel dans l'Assemblée: ses amis qui étoient préparés à cette scene, en profiterent avec beaucoup de dextérité; & ses ennemis, dans la surprise que leur causoit une démarche si imprévûe, se joignirent aux autres, pour blâmer les persécuteurs de ce grand Magistrat. Dans la cha-

leur même de l'événement, on lui députa les principaux membres des Etats, pour le conjurer de ne pas abandonner dans une conjoncture si difficile, une République, qu'il avoit tant de fois soutenue par ses conseils.

Barneveld, qui n'avoit fait cette démarche que pour s'attirer cette prière, rentra dans l'Assemblée; & prenant un ton de maître, qu'il auroit évité dans un autre tems, il fit un tableau si pathétique des horreurs de la guerre & des charmes de la paix; il représenta si bien les dangers de l'une, & la nécessité de l'autre, que six Provinces se rendirent sur le champ à son sentiment. Il n'y eut que la Zélande, qui, aveuglée par les intérêts de ses armateurs, &

par ceux du Prince Maurice , continua de s'opposer vivement à la treve , sans vouloir seulement écouter à quelles conditions on la proposoit.

Cette opposition embarrassa extrêmement les Etats , parce qu'il étoit porté dans le traité d'Union fait à Utrecht en 1579 , que l'on ne mettroit bas les armes que du consentement unanime des Provinces ; & que quand elles se trouveroient d'un avis contraire , la contestation seroit terminée par le sentiment particulier du Stadhouder ; ce qui étoit remettre justement la décision de la treve au Prince Maurice , qui ne cherchoit qu'à prolonger la guerre.

Les esprits s'échauffoient sur cet-

te difficulté. Six Provinces choquées de ce que sous prétexte de cet article de l'union, une seule vouloit leur donner la loi, murmuroient hautement, & menaçoient de se porter aux dernieres extrémités; lorsque Jeannin & Spenser, Ambassadeurs de France & d'Angleterre, avertis de cette division, se rendirent à l'Assemblée. Après avoir fait l'éloge de la concorde, & montré les dangereuses suites des divisions, ces deux habiles Négociateurs tomberent sur le Traité d'Utrecht, & ils firent observer aux Zélandois, que dans le tems du Traité sur lequel ils s'appuyoient, il n'étoit pas question de faire une paix ou une treve propre à maintenir leur liberté, mais qu'il s'agissoit de se soumettre à la domination de

leur ennemi : que quand cette loi s'interpréteroit suivant leur pensée, le salut de l'Etat, qui est la souveraine des Lois, demandoit dans cette conjoncture, ou l'abrogation ou la dispense de celle qu'ils alléguoient : que quand même la nécessité de s'accommoder avec l'Espagne seroit douteuse, il convenoit que le moindre nombre cédât au plus grand, pour éviter des dissensions qui entraînent toujours la ruine des Républiques. Ils finirent par déclarer de la part des Rois leurs Maîtres, qu'il falloit consentir à la treve, ou renoncer à leurs secours, & peut-être à leur amitié.

Ces dernières paroles frapperent les Zélandois : s'ils ne furent pas suffisamment persuadés pour con-

courir



courir à la paix, ils furent assez intimidés pour ne la plus traverser : leur résolution fut que leurs Députés assisteroient aux Conférences, sans apporter nul obstacle, ni sans donner leur consentement à tout ce qui seroit conclu. Alors les négociations allèrent extrêmement vite : on conclut en 1609 une trêve pour douze ans ; & l'indépendance des Provinces-Unies, si long-tems disputée, fut enfin reconnue dans toute l'Europe.

Quarante-deux ans d'une guerre opiniâtre n'avoient pas été capables d'éteindre l'amour de la paix dans l'esprit des peuples. Ils se livrèrent tous à une joie immodérée ; & il n'y eut peut-être que celle du Stadhouder qui fut superficielle &

diffimulée. Ce Prince regardoit la treve comme le plus grand obstacle qu'on pût opposer aux desseins secrets qu'il avoit formés d'assujettir les Provinces. Le refus que les Etats de Hollande & de Zélande assemblés à Dorst avoient fait autrefois à Guillaume I. de la Souveraineté ; ne faisoit aucune impression sur lui ; il croyoit que son pere avoit manqué de résolution , ou que le tems lui avoit manqué. L'ascendant que des services essentiels & multipliés avoient donné à Barneveld sur les esprits , l'effrayoit beaucoup davantage.

Ces deux grands hommes avoient vécu long tems dans une liaison intime : le grand Pensionnaire l'avoit formée par ses bienfaits , & le Stad-

houder en avoit resserré les nœuds par sa reconnoissance : l'union de leurs talens , du phlegme de l'un dans le cabinet , de l'activité de l'autre dans les armées , avoit donné à la République un éclat dont le souvenir durera peut-être plus que la République même. Cette heureuse harmonie dura jusqu'à ce que l'ambition du dernier en rompît les brillans accords. Ils usèrent pourtant tous les deux de dissimulation durant quelques années : Barneveld , dans l'espérance de ramener le cœur de Maurice à la probité ; & Maurice, dans l'espérance de corrompre l'intégrité de Barneveld. La conclusion de la treve développa ces deux ames toutes entières : le grand Pensionnaire montra en la procurant , qu'il

préféroit les intérêts de sa patrie à ceux de la Maison d'Orange : & le Stadhouder en la traversant , qu'il avoit d'autres vûes que celles du bien public. Ce dernier comprit alors mieux qu'il n'avoit fait encore, qu'avant de penser à l'exécution de ses pernicioeux projets , il lui falloit ou gagner ou perdre le seul homme qui en pouvoit empêcher ou assurer le succès. Avant de recourir à la violence , on crut devoir essayer les caresses ; & voici comment on s'y prit.

Louise de Coligni , fille de l'Amiral de France , avoit épousé le Prince d'Orange Guillaume I. après la mort de sa troisième femme. Maurice qui avoit toujours bien vécu avec elle , lui ouvrit son cœur , & la

pria de fonder celui du grand Pensionnaire. Pour lui faire goûter ses projets d'élévation, & l'engager à les appuyer fortement auprès de Barneveld, il lui représenta qu'elle-même avoit le principal intérêt dans cette affaire ; parce qu'ayant absolument renoncé au mariage , Frédéric-Henri, le seul fils qu'elle eût eu de Guillaume , hériteroit de toute l'autorité qu'auroient acquise ses prédécesseurs , & la transmettroit à ses descendans.

La Princesse ébloüie par l'espérance de voir la tête de son fils unique ornée d'une Couronne , ne balança pas à se charger du rôle qu'on lui présentoit : elle eut le courage de demander au meilleur des Citoyens son suffrage pour anéantir

tous les droits de la liberté. Barneveld , qui étoit toujours prudent & sincère quand il falloit l'être , ne fit point de difficulté d'instruire cette Princesse de ses sentimens. Il lui protesta , „ qu'il ne fouhaitoit rien „ avec plus d'ardeur & de passion , „ que la gloire & l'agrandissement „ de la Maison d'Orange : qu'il répandroit volontiers son sang, pour „ lui procurer une élévation fondée „ sur la vertu, & accompagnée d'utilité ; mais il ajoûta que Maurice , „ en fouhaitant la souveraineté des „ Provinces-Unies, travailloit visiblement à sa ruine. Les raisons sur „ lesquelles il se fonda , étoient , que „ les Hollandois & les autres peuples confédérés avoient le cœur „ trop Républicain pour asservir

„ leur volonté à la volonté d'autrui :  
 „ qu'ayant renoncé à l'obéissance  
 „ d'un Roi très-puissant , ils se ré-  
 „ foudroient difficilement à subir le  
 „ joug d'un Prince particulier : que  
 „ la crainte des armes de l'Espagne  
 „ leur avoit fait rechercher autre-  
 „ fois des Maîtres étrangers ; mais  
 „ que les procédés du Duc d'Alen-  
 „ çon les avoient guéris pour tou-  
 „ jours de l'envie de se donner des  
 „ Souverains : que le souvenir de la  
 „ mort des Comtes d'Egmont & de  
 „ Horn , de l'entreprise d'Anvers ,  
 „ de la barbarie du Duc d'Albe &  
 „ de ses successeurs , leur faisoit haïr  
 „ jusqu'à l'ombre du pouvoir des-  
 „ potique : que depuis que la publi-  
 „ cation de la treve avoit assuré la  
 „ paix & la liberté , on ne pourroit

„ hasarder de troubler les douceurs  
„ de l'une ou de l'autre, sans s'ex-  
„ poser manifestement à être la vic-  
„ time de la fureur du peuple : que  
„ les trois Charges dont étoit revêtu  
„ le Prince Maurice, lui donnoient  
„ autant d'autorité, qu'en avoient  
„ eu les anciens Comtes de Hollan-  
„ de, les Duc de Bourgogne, &  
„ l'Empereur Charles-Quint lui-  
„ même : qu'il devoit se faire un  
„ plaisir d'entendre dire à toute heu-  
„ re, qu'il *falloit augmenter les pen-  
„ sions & les honneurs du Prince, qui  
„ exposoit continuellement sa personne  
„ pour le salut public* ; mais que si une-  
„ fois il prenoit l'odieux nom de  
„ Maître, on lui envieroit jusqu'aux  
„ livrées de ses valets. „  
„ Barneveld voyant l'impression que



faisoient ses raisonnemens sur la Princesse, ouvrit les Annales de Hollande pour appuyer ce qu'il venoit de dire , par l'histoire de ce qui s'étoit passé. Il lui fit voir avec surprise , qu'il n'y avoit presque point eu de Comte , contre lequel ses sujets n'eussent conspiré ; qu'un grand nombre avoit été attaqué jusques dans leurs places fortes ; plusieurs détrônés , quelques-uns même mis à mort.

La Princesse fut si frappée de ce qu'elle venoit d'entendre , qu'elle n'oublia rien pour guérir le Stadhouder de son ambition , & pour l'engager à ne plus penser à une entreprise qui lui deviendrait funeste , quand même le succès en seroit heureux. Tant de modération ne se

trouva pas du goût de Maurice ; il n'avoit pû arriver au Trône par la faveur , il médita de s'en frayer le chemin par le sang du grand Pensionnaire. Cette démarche étoit critique , mais elle étoit devenue indispensable. Il rechercha les envieux du mérite ou de l'autorité de ce grand homme ; & l'occasion de mettre en mouvement sa cabale ne tarda pas à se présenter.

Deux Théologiens de l'Université de Leyde , divisoient alors la Hollande par la hardiesse ou la nouveauté de leurs sentimens. Gomar anéantissoit les droits de la liberté ; Arminius affoiblissoit les droits de la grace. Le premier faisoit Dieu auteur du péché ; le second donnoit à l'homme tout le mérite des

bonnes œuvres. L'un soutenoit ce qu'il croyoit être le pur sentiment de Calvin ; l'autre défendoit ce qu'il pensoit être conforme à la raison. Tous deux étoient vifs , enthousiastes , factieux : ils vouloient se donner tous deux le relief d'être chefs de parti , & ils réussirent. Leurs opinions ensevelies d'abord dans la poussière de l'école , partagerent bien-tôt les Eglises , les Colléges , les Consistoires. La contagion devint générale ; & le public peu , ou point du tout instruit de ces matières , suivit aveuglément le parti du Ministre qu'il connoissoit , ou qu'il aimoit le plus.

Les Etats-Généraux qui connoissoient le génie des Théologiens ; craignirent les suites de ce fanatisme

me. Une conférence publique leur parut propre à rapprocher les esprits : elle les aigrit davantage. Les noms odieux de Gomaristes & d'Arminiens y prirent naissance , & devinrent le signal d'une haine générale & implacable. Qu'on juge de la violence de cette passion , la Religion en étoit la source.

Il est des occasions , où les hommes les plus modérés sont forcés à embrasser un parti, pour n'être pas en butte aux deux cabales. Réduit à cette triste nécessité , Barneveld , soit conviction , soit tempérament , soit raison , se déclara pour les Arminiens , qui étoient tolérans. Maurice , à qui tous les cultes étoient indifférens , mais qui ne vouloit pas être de celui du grand Pensionnaire ,

se tourna vers les Gomaristes , plus turbulens , parce qu'ils étoient dogmatiques. Le vrai zèle n'inspire pas plus d'activité que l'ambition en communiqua au Stadhouder. Caresses , places , promesses , pensions , tout fut prodigué aux Professeurs , aux Ministres , aux Magistrats , qui se déclaroient pour lui : ce furent là les argumens qui affoiblirent la faction opposée. Quand Maurice vit sa partie assez bien liée , il fit demander une condamnation solennelle des Arminiens par le Roi d'Angleterre qui la souhaitoit , & qu'on n'étoit pas en situation de désobliger impunément.

Ce Monarque , que Henri IV. appelloit par dérision *Maître Jacques* , aimoit mieux éclairer l'uni-

vers que de le vaincre , & voulut faire le Théologien où il ne s'agissoit que de politique. Il eut le plaisir singulier d'avoir procuré le Synode de Dordrecht , où les Gomaristes , comme les plus forts , accablèrent d'anathèmes leurs adversaires. Ces foudres ne firent pas grand mal par eux-mêmes aux coupables : mais ils fournirent l'occasion de les accabler. Sous prétexte de faire exécuter les décrets de l'Assemblée , le Stadhouder parcourut l'épée à la main les sept Provinces-Unies , & y destitua , emprisonna , exila tout ce qu'il avoit intérêt à croire & à trouver Arminien. Barneveld fut la dernière victime qu'il immola : il fit condamner à mort le pere de la Patrie , comme *destructeur de la Religion.*

Deux fils de ce grand homme, René & Guillaume de Barneveld, formerent depuis le projet de punir ce lâche attentat. Outre le desir de venger leur sang, ils se flattoient d'assûrer la liberté de leur patrie, en terminant les jours de l'ambitieux qui vouloit l'affervir. Les chefs de la conspiration n'avoient pas assez de génie pour la conduire, ni les conspirés un courage assez réfléchi pour l'exécuter. Elle fut découverte: Guillaume & une partie des coupables, trouverent leur salut dans la fuite: René fut pris & condamné à mort. On engagea Madame de Barneveld à implorer la clémence du Prince Maurice, que sa qualité de Stadhouder mettoit en droit d'annuler l'Arrêt. Je m'étonne, lui dit

lâchement le Prince , que vous faifiez pour votre fils , ce que vous avez refusé de faire pour votre mari. La Dame qui sentit toute l'indécence de ce discours , reprenant son caractère ferme & hardi , lui répartit avec mépris : *Je n'ai pas demandé grace pour mon mari , parce qu'il étoit innocent : mais je la demandois pour mon fils , parce qu'il est coupable.*

Maurice fut cruel & vindicatif inutilement : la mémoire du grand Pensionnaire reprit bien-tôt le dessus. Chacun avoit honte d'avoir concouru à abrégér des jours précieux , qui ne couloient que pour le bien public. L'auteur d'un si noir complot fut universellement détesté ; & on ne vit plus dans le bouclier de la République , que l'assassin



l'assassin du vertueux Barneveld.

Trois raisons se joignirent à l'indignation publique, pour écarter le Prince de la Souveraineté. 1°. Les Gomaristes sur lesquels il avoit compté, montrèrent peu de reconnoissance. Ils savoient, qu'en les protégeant, Maurice n'avoit pensé qu'à ses intérêts : il avoit servi à leur élévation ; ils avoient servi à sa vengeance ; ils jugeoient à propos de s'en tenir là. 2°. La France qui avoit toujours eu de la tendresse pour la République, qu'elle regardoit comme son ouvrage, voulut finir les divisions qui la déchiroient. Elle avoit parlé en faveur de Barneveld, dont l'intégrité, la capacité, le zele lui étoient connus. Maurice rejetta avec hauteur la médiation

de cette Couronne ; & Louis le Juste , qui comprit le motif d'un procédé si odieux , ne lui laissa pas ignorer , que s'il attentoit à la liberté publique , elle trouveroit en lui un appui. 3°. Le Stadhouder espéroit beaucoup , & presque tout , de l'Electeur Palatin son neveu , que la rébellion venoit d'appeller au Thrône de Bohême. *Ce Roi de neige* , ainsi appelé , parce que sa Royauté ne dura qu'un hyver , se vit chasser de ses Etats héréditaires , & réduit à mendier un asyle auprès de ce même Maurice , qu'il devoit un jour couronner. Les autres Princes Protestans d'Allemagne , frappés du même coup qui avoit abattu Frédéric , n'eurent garde , quelques promesses qu'ils

eussent faites , de se dépouiller , en faveur de l'ambitieux Stadhouder , de leurs forces , qui suffisoient à peine à leur propre conservation.

Tant d'obstacles porterent le désespoir dans le cœur de Maurice : il ne compta plus que des jours tristes , chagrins , languissans. Il s'étoit familiarisé avec l'idée d'une Couronne ; & il ne fut pas gagner sur lui de savoir s'en passer. La mort seule , qui ne tarda pas à venir , mit fin à ses inquiétudes.



---

---

## FREDERIC-HENRI,

*Troisième Stadhouder, Capitaine &  
Amiral Général en 1625.*

LE Prince Maurice ne s'étoit jamais marié ; ainsi il laissa Frédéric-Henri son frere , héritier de ses biens & de ses titres. Les peuples qui n'étoient pas encore bien remis des allarmes qu'ils venoient d'éprouver, étudierent avec attention le caractère du nouveau Stadhouder , pour savoir ce qu'en devoit espérer ou craindre la République. Ce Prince n'étoit pas dissimulé : on s'apperçut aisément qu'il étoit né sans beaucoup de penchant au vice , sans beaucoup d'inclination à la vertu.

Arminiens , Gomaristes , Catholiques , Calvinistes , tout lui étoit égal , parce qu'il étoit plus honnête-homme que devot. Il avoit l'esprit plus droit que vif , le sentiment plus tendre que haut , l'humeur plus tranquille que remuante , le cœur plus modéré qu'ambitieux. Maurice avoit fait l'impossible pour donner l'effor à cette ame ; il n'y avoit réuffi qu'imparfaitement. Les vices & les vertus ne font que peu de progrès où il est nécessaire qu'on les inspire. Ce n'est pas que Frédéric-Henri n'eût adopté les idées de son frere , mais relativement à son naturel. Il fouhaitoit de monter sur le Trône , mais il vouloit y être placé par les occasions. Il ne perdoit pas de vûe les projets de sa Maison , mais il

n'étoit pas d'humeur à leur sacrifier sa tranquillité. Il étoit trop prudent, ou trop paresseux, pour sacrifier à une Souveraineté incertaine, une vie agréable & une fortune toute faite, dont il jouïssoit. Il n'avoit qu'une passion, & peut-être qu'un talent, c'étoit celui de la guerre. Les exemples de valeur qu'il avoit reçus de ses ancêtres, il les transmit à ses descendans. Rival assez longtemps de Maurice, il fut enfin son successeur, & fit douter aux ennemis de la République, s'ils n'avoient pas perdu à la mort de ce grand Capitaine.

Ces illustres freres qui firent dans leur tems plus de bruit que tous les Rois de l'Europe ensemble, réunirent tous deux des choses assez ra-

**DU STADHOUDERAT. 151**  
res : une naissance qui les appelloit  
aux premières places ; des circon-  
stances qui les y placèrent ; un mé-  
rite qui les distingua ; un bonheur  
qui les y fit réussir ; un caractère qui  
les y fit adorer ; un changement de  
fortune enfin qui , sur la fin de leurs  
jours , éprouva leur constance &  
développa leur ame toute entière.  
Ils jouèrent à peu près le même rô-  
le , mais avec des talens différens.

Maurice étoit né grand Capitai-  
ne ; & Frédéric le devint. Le pre-  
mier étoit fier , mais d'une fierté no-  
ble & utile : il se plaçoit à former  
des guerriers habiles , assuré qu'il ne  
pourroit jamais être obscurci ni sup-  
planté : le second étoit modeste ,  
mais d'une modestie basse & nuisi-  
ble ; il regardoit trop aisément com-

même des rivaux des hommes qui lui étoient inférieurs, & les écartoit. L'un avoit le cœur grand & généreux, l'esprit élevé & pénétrant : l'autre se distinguoit davantage par la douceur & la bonté de ses sentimens, que par la justesse & la régularité de ses idées. L'aîné inquiet, parce qu'il étoit ambitieux, cherchoit à tout brouiller pour trouver plus de facilité à tout assujettir : le cadet, content de sa situation, travailloit à tout réunir pour jouir tranquillement de ce qu'il avoit. Celui-ci prétendoit tout emporter d'autorité ; ses prières mêmes étoient des commandemens : celui-là préféroit d'obtenir les choses par l'insinuation ; il n'ordonnoit pas, il prioit. D'un côté l'on voyoit un vi-



sage inquiet, un air agité, des passions fortes & véhémentes: de l'autre, une sérénité que rien ne troublait, des travaux sans empressement, du repos même jusques dans l'action, si l'on peut s'exprimer ainsi. On étoit forcé d'admirer dans l'un tous les talens d'un Conquérant: on aimoit à louer dans l'autre les vertus de la société. Au jugement de tout le monde, Maurice étoit un plus grand homme: mais Frédéric-Henri étoit plus aimable.

Les premiers jours de l'administration du nouveau Stadhouder ne furent pas heureux. Il se détermina à tenter le secours de Breda, dont le siège avoit été formé sous son prédécesseur. Spinola qui avoit pour maxime de ne pas attendre un en-

nemi dans des lignes , chargea un de ses Lieutenans de la défense de sa tranchée , & il marcha à la tête de trente mille Espagnols au-devant des troupes de la République. Frédéric-Henri fut déconcerté par cette audacieuse manœuvre : le caractère plutôt réservé que téméraire de son rival , lui en imposa ; il le crut plus fort qu'il n'étoit , & il s'éloigna , quoiqu'à regret , de la place , dont les défenseurs , après de nouveaux prodiges d'intelligence & de valeur , furent enfin forcés à se rendre.

La perte de Breda , qui appartenoit en propre à la Maison d'Orange , n'eut pas les suites funestes qu'on en devoit craindre. L'épuisement de la Monarchie Espagnole borna deux

ans entiers les victorieux à une guerre purement défensive ; & le rappel de Spinola qui fut l'ouvrage de la jalousie , mit les Hollandois en état de faire peu de tems après une guerre heureusement offensive.

Frédéric-Henri profita en grand Capitaine , de l'ascendant qu'il fut prendre sur les médiocres Généraux que la Cour de Madrid eut à lui opposer. La crainte qu'il leur inspira , les empêcha de hasarder des batailles : mais elle lui facilita la prise de beaucoup de Villes. Les annales des siècles offrent peu de Conquérons , qui comptent parmi leurs exploits trois sièges aussi importans que ceux de Bois-le-Duc , de Mastricht , & de Breda. La première de ces places , communément appelée *la Pucelle*

*du Brabant*, parce qu'elle n'avoit jamais été prise, quoiqu'elle eût été souvent assiégée, fit une défense digne du nom qu'elle portoit, du Gouverneur qui la défendoit, & du Prince qui l'assiégeoit. Elle ne se rendit aux Hollandois, qu'après avoir épuisé tout ce que la situation, l'art, le génie, la valeur, presque le désespoir, fournissent d'armes pour se défendre.

Mastricht étoit d'une si grande conséquence pour les Espagnols, qu'ils ne devoient rien oublier, & qu'ils n'oublierent rien en effet pour la conserver. Si d'un côté la réputation de la place & de Frédéric-Henri, attiroit dans le camp des assiégeans les braves de divers Etats, qui vouloient se former aux armes;

de l'autre, les assiégés pouvoient compter sur toutes les ressources d'un Etat puissant, & de ses Alliés. Après divers événemens différemment honorables pour les deux partis, la Ville fut prise par le Général Hollandois, à la vûe de trois armées venues pour la sauver; de Flandre, sous le Marquis de Sainte-Croix; du Palatinat, sous Dom-Gonçales de Cordoue; & d'Allemagne, sous le Comte de Papenheim.

La réduction de Breda fut aussi difficile & plus utile: elle rétablit la sûreté du Commerce sur la côte de Zélande, & sur les frontieres de la Hollande. Elle délivra un pays assez étendu des incursions des Garnisons Espagnoles: elle rétablit la liberté de la navigation sur le Wa-

hal , la Meuse , & les bouches de l'Escaut. Elle couvrit le vainqueur d'une gloire supérieure à celle qu'avoit acquise le Prince Maurice en la prenant sur les Espagnols , & le Marquis de Spinola en la reprenant sur les Hollandois ; parce qu'il n'y employa ni la ruse comme le premier , ni les longueurs d'un blocus & les horreurs de la famine comme le second.

Les victoires de Frédéric-Henri avoient moins d'éclat que d'utilité. Ce sage Prince conservoit jusques dans ses triomphes un air de modestie & de simplicité , qui empêchoit les Espagnols de voir l'étendue de leurs désastres , & presque de la soupçonner. Il évitoit avec tant de soin de les humilier par des hauteurs , ou

de les aigrir par des railleries , qu'ils oublioient aisément leurs defaites passées , & ne se précautionnoient guère contre celles qui les menaçoient. Rassûrés par la modération réelle ou apparente du Stadhouder , ils croyoient que chaque perte qu'ils faisoient seroit la dernière ; & cette persuasion étoit la cause & comme le garant de nouveaux malheurs. Les affaires de l'Espagne étoient ruinées dans les Pays-Bas ; & on ne soupçonnoit pas qu'elles fussent en péril : le masque tomba enfin. La Cour de Madrid apperçut toute l'horreur de sa situation ; & elle se jeta dans un long & difficile labyrinthe de négociations , en vûe de regagner par l'intrigue , s'il étoit possible , la supériorité qu'elle

avoit perdue dans les combats.

La paix particulière de l'Espagne & des Provinces-Unies étoit difficile à faire , parce qu'elle se trouvoit comme nécessairement liée avec celle de plusieurs autres Puissances , qu'il paroïssoit presque impossible de réconcilier. L'époque des divisions , qui déchiroient alors l'Europe , est célèbre dans l'Histoire. L'hérésie avoit d'abord allumé le flambeau de la guerre : l'ambition du Roi de Suède fit bientôt un intérêt de politique d'une affaire de Religion. Le Cardinal de Richelieu appuya les prétentions de ce conquérant de toutes les forces de la France , dans la vûe d'affoiblir la Maison d'Autriche. Les Provinces-Unies , malgré leur économie , ouvrirent



vriront leurs thrésors à Gustave, afin que l'Empereur occupé de la défense de ses Etats, ne pût pas continuer à envoyer des secours à Philippe IV. contre la République. L'incendie devint bien-tôt général : lorsqu'il eut dévoré une partie de l'Europe, on songea enfin à l'éteindre : la France y travailla avec zèle, mais sur le plan & suivant les vûes de Richelieu.

Ce politique hardi & sublime, en s'engageant dans les périls de la guerre, avoit imaginé un moyen qu'il jugeoit infailible, de faire une paix glorieuse & avantageuse : c'étoit d'engager tous les ennemis de la Maison d'Autriche à appuyer fortement les prétentions de la France, qui de son côté, appuyeroit les

leurs de tout son crédit. Comme le tems paroissoit venu de faire agir ce puissant ressort , cette Couronne fonda tous ses alliés qui se trouverent dans les dispositions les plus favorables : il n'y eut que les Provinces-Unies , dont les sentimens parurent équivoques , & la conduite couverte de quelques nuages. Pour ranimer leur attachement , on imagina de renouveler avec elles les anciens traités : les Plénipotentiaires nommés pour Munster , eurent ordre de passer par la Haye , & d'y négocier une nouvelle alliance avec les Etats.

MM. d'Avaux & de Servien trouverent les esprits partagés sur la maniere dont il falloit terminer la guerre. Les uns croyoient qu'il

ne falloit mettre bas les armes, qu'après qu'on se feroit affûré, par un traité garanti de toute l'Europe, la souveraineté des fept Provinces, & les conquêtes qu'on avoit faites fur les Espagnols. Les autres n'imaginant pas qu'on pût arracher tout-à-la-fois un fi grand facrifice à Philippe, penfoient qu'on pouvoit fe contenter d'une treve qui laiffât à la République le tems de rétablir fes forces, & à l'Espagne le loisir de fe familiarifer avec l'idée de l'indépendance de fes anciens fujets. Le Stadhouder appuyoit ce dernier fentiment : fa Maifon qui s'étoit élevée par la guerre, paroiffoit avoir befoin de la guerre pour la maintenir. Il étoit poffible qu'on vit avec chagrin dans fes mains en un tems

de calme, une autorité dont on l'avoit revêtu dans des tems orageux : les mêmes talens qui avoient fondé la République , pouvoient paroître propres à l'affervir ; & des services passés devoient être naturellement immolés aux craintes bien ou mal fondées d'un peuple , que la constitution de son gouvernement & le souvenir des choses passées rendoient défiant. Toutes ces considérations donnoient à Frédéric-Henri , de l'éloignement pour la paix : mais , parce qu'il voyoit la République épuisée par la guerre , il prenoit le milieu d'une treve , qui donneroit à la République le tems de respirer , & qui lui assureroit à lui-même la continuation de son crédit , par la crainte des événe-

DU STADHOUDERAT. 165  
mens qui la pourroient suivre.

Il étoit indifférent à la Cour de France, que les Etats fissent la paix ou une treve, pourvû qu'ils ne traitassent que de concert avec elle, & suivant les anciens projets. Après beaucoup de difficulté, les deux Puissances s'obligerent à *ne conclurre aucun traité avec l'Espagne, que conjointement, & à ne pas avancer leur négociation l'une plus que l'autre.*

Cette heureuse harmonie ne dura pas long-tems; le Cardinal Mazarin désespérant de finir par la force des armes la conquête des Pays-Bas, qu'on étoit convenu en 1635 de partager avec la République, imagina de les acquérir entierement à la France, par la voie de la négociation; & il crut avoir trouvé dans

la cession de la Catalogne qui s'étoit donnée à la France, & du Roussillon qu'on avoit conquis, de quoi faire goûter son projet à l'Espagne même. Cette chimere l'avoit si bien séduit, qu'il la regardoit déjà presque comme réalisée. Il écrivoit à MM. d'Avaux & de Servien à Munster : „ Les critiques & les mal  
„ intentionnés cesseront de plain-  
„ dre le sang qu'on a répandu, & les  
„ dépenses qu'on a faites, si on an-  
„ nexé à la Couronne le Royaume  
„ d'Austrasie, dont les Princes non-  
„ seulement ont résisté à la France,  
„ mais lui ont causé de violentes  
„ jalousies. Paris deviendra par-là le  
„ cœur de la France, & se trouvera  
„ placé dans le lieu le plus sûr du  
„ Royaume. On étend notre fron-

„ tiere jusqu'à la Hollande , & jus-  
„ qu'au Rhin du côté de l'Allema-  
„ gne , en retenant la Lorraine , &  
„ en prenant possession du Luxem-  
„ bourg & de la Bourgogne. Les en-  
„ nemis domestiques de l'Etat ,  
„ n'ayant plus de retraite ni même  
„ de lieu voisin où ils puissent s'as-  
„ sembler , cesseront de faire des  
„ conjurations & de sortir de la  
„ Cour , afin d'y rentrer à main ar-  
„ mée. La puissance de la France  
„ deviendra redoutable à tous ses  
„ voisins , & particulièrement aux  
„ Anglois , toujours jaloux de sa  
„ grandeur ; & qui , par un coup si  
„ funeste pour eux , perdront l'espé-  
„ rance de pouvoir lui nuire : c'est  
„ pourquoi il faut tâcher de leur ca-  
„ cher ce mystère avec beaucoup

„ d'art : les Etats des Provinces  
„ Unies redoubleront leur crainte  
„ & leur attachement pour la Fran-  
„ ce , qui s'étendra jusqu'aux portes  
„ de la République : la Religion Ca-  
„ tholique en recevra un grand avan-  
„ tage , puisque ceux qui la profes-  
„ sent , ne sont pas tant persécutés  
„ à cause de leur doctrine , que par  
„ leur attachement au parti d'Espa-  
„ gne. La Maison d'Autriche , qui  
„ ne peut nuire que du côté des  
„ Pays-Bas , ne sera plus en état de le  
„ faire , non-seulement parce que  
„ c'est là où les Allemands assem-  
„ blent & réunissent leurs forces ,  
„ mais parce que quelque grands  
„ que soient les avantages qu'on  
„ remporte sur eux , s'ils gagnent  
„ une bataille , ou s'ils surprennent



„ une place vers la Somme , ils jet-  
„ tent la terreur dans Paris , comme  
„ cela s'est vû à la bataille de Hon-  
„ necourt & à la prise de Corbie. Il  
„ faut alors rappeler les troupes  
„ d'Italie, de Catalogne, & des fron-  
„ tieres , pour secourir le dedans du  
„ Royaume , ou pour empêcher les  
„ mouvemens impétueux des peu-  
„ ples. Enfin l'acquisition du port  
„ de Mardick & de Dunkerque , le  
„ plus commode qui soit dans la mer  
„ Océanne, facilitera le Commerce,  
„ approchera la France de Messieurs  
„ les Etats , & la fera regarder de  
„ l'Angleterre comme il faut. On ne  
„ doit pas craindre que les dépenses  
„ augmentent par l'acquisition de  
„ tant de places ; car au contraire ,  
„ on peut épargner par le retran-

„ chement des Garnisons de Picar-  
„ die : d'ailleurs on rasera un grand  
„ nombre de places dans les Pays-  
„ Bas ; parce qu'on n'a jamais lieu  
„ de craindre que la Hollande ose  
„ irriter une Puissance si fort au-  
„ dessus de la sienne. Les Peuples  
„ Flamands qui souffrent des oppres-  
„ sions incroyables, parce que leur  
„ pays est depuis long-tems le théa-  
„ tre de la guerre, se trouvant sou-  
„ lagés par cette réunion, on ga-  
„ gnera infailliblement leur affec-  
„ tion ; & ils se soumettront avec  
„ plaisir à un nouveau Maître, qui  
„ les fera vivre dans une profonde  
„ tranquillité. „

„ Ce projet, sans parler des autres  
Puissances, devoit naturellement  
révolter les Provinces Unies : mais

le Cardinal crut pouvoir les gagner ou les appaiser, en faisant entrer dans ses vûes le Stadhouder, dont l'influence dans les affaires importantes étoit sûre & publique. Ce Prince qui paroissoit n'avoir que peu de jours à vivre, voyoit avec regret les Etats disposés à abbaïsser sa Maison, & il étoit tout occupé du soin affligeant d'en affermir l'autorité chancelante. Mazarin lui offrit Anvers, & lui fit adroitement envisager cette Ville comme une clé du pays, qui maintiendrait son fils pendant la paix dans le même degré de considération qu'il auroit pû avoir durant la guerre, ou comme un poste qui lui ouvreroit une retraite honorable, en cas qu'il fût obligé de se retirer. A cette condition, Fré-

déric-Henri s'engagea à favoriser l'échange, qu'il résolut de proposer comme une de ses idées, pour calmer les défiances & diminuer les contradictions.

Je ne sai si les soins du Prince auroient réussi ; mais ils devinrent inutiles par l'adresse & les artifices des Espagnols. Ces adroits politiques firent proposer à la France le mariage de l'Infante, qui porteroit à Louis XIV. les Pays-Bas en dot ; & quoique des deux côtés on regardât cette proposition comme une chimere, la Cour de Madrid s'en servit avec succès pour répandre l'allarme dans les Provinces Unies, comme si le traité eût été conclu. Quelques Historiens ajoutent que pour aigrir davantage les esprits, on

fit courir le bruit que la cession que l'Espagne se dispoſoit à faire de ſes droits ſur les Pays-Bas comprenoit même les Provinces-Unies.

Depuis quelque tems les Hollandois paroifſoient aiſés à intimider : dans la crainte d'être trompés , ils ſe livroient eux-mêmes à la ſéduction ; & ſuſceptibles des moindres allarmes , on les trouvoit toujours plus portés à croire les fauſſes terreurs qui leur venoient de leurs ennemis , que les plus ſincères affûrances qu'ils pouvoient recevoir de leurs alliés. Cette diſpoſition les rendit faciles aux inſinuations des Eſpagnols , & par une raiſon contraire , elle les mettoit en garde contre la France.

Toutes fortes de raiſons devoient

leur inspirer d'autres sentimens. Les obligations essentielles que la République avoit à cette Couronne ; la foi des traités si souvent renouvelée ; la défiance qu'ils devoient avoir de leurs anciens Maîtres ; l'espérance d'obtenir des conditions plus avantageuses , ou du moins d'en assurer l'exécution , en faisant un traité commun avec leurs alliés. Mais une confédération comme celle des Provinces-Unies ne se gouverne pas comme un autre Etat. Ce grand nombre de Chefs particuliers, dont le suffrage influe dans les résolutions générales , forme une multitude presque aussi sujette aux caprices populaires que le peuple même. Un faux bruit artificieusement répandu , suffit dans le tems dont je

parle pour causer dans toute la République une résolution générale d'idées & de sentimens. Ce ne furent plus les Espagnols ses ennemis nés, qu'elle crut devoir redouter; ce furent les François ses anciens amis, qui devinrent l'objet de ses défiances; & elle parvint à se persuader que sa sûreté exigeoit qu'elle maintînt l'Espagne dans son voisinage pour s'en faire une barrière contre la France. Il est vrai qu'un système aussi monstrueux n'emporta pas d'abord tous les suffrages: mais il faisoit des progrès si rapides, qu'on devoit craindre qu'il n'entraînât bien-tôt tout l'Etat. Pour prévenir, s'il en étoit encore tems, un si grand malheur, M. de Servien se rendit à-la Haye, où il employa pour cal-

mer les soupçons & les craintes , tout ce que la politique la plus adroite & la plus savante pouvoit fournir de vrai ou de spécieux à un grand négociateur. Il insista en particulier sur ce que l'union des deux Puissances qui avoit fait leurs succès pendant la guerre , les rendroit encore les arbitres de la paix ; au lieu qu'un accommodement particulier, quel qu'il fût , ne leur apporteroit qu'un avantage faux ou passager.

Ce raisonnement pouvoit être solide ; je crois même qu'il l'étoit : mais il avoit trop de préventions à détruire pour se faire jour. Les intrigues toujours renaissantes & toujours spécieuses des Espagnols ; les craintes bien ou mal fondées qu'inspiroient les progrès de la France à  
des



des esprits timides ou prévoyans ; les insinuations artificieuses de MM. Paw & Knuyt , deux des principaux Députés des Etats à Munster ; les avantages d'une paix actuelle , que dix ans de victoires ne pouvoient rendre ni plus utile ni plus glorieuse ; les facilités de l'Espagne à accorder toutes les demandes ; celles même qu'on hasardoit sans espérer de rien obtenir : tout cela faisoit plus que balancer l'attachement qu'on avoit aux anciens traités , & l'éloquence du Plénipotentiaire François.

Après tout , le grand mobile dans tout le cours de cette importante négociation , ce fut la Princesse d'Orange. J'ignore les ressorts que fit agir l'Espagne pour se l'attacher. Si

ceux que rapporte l'Histoire étoient véritables, cette Princesse seroit déshonorée à jamais, pour avoir sacrifié à un vil intérêt, la réputation des Provinces-Unies, & la grandeur de sa Maison, qui demandoit la continuation de la guerre. Quoi qu'il en soit, elle profita de la situation où se trouvoit le Stadhouder, dont l'esprit baissoit sensiblement, pour le faire entrer dans ses sentimens. Ce n'étoit plus ce Frédéric-Henri qui ne respiroit que combats; c'étoit un homme foible, tremblant à la vûe du moindre péril, esclave des volontés de sa femme, jaloux de son propre fils, refroidi pour la France jusqu'à témoigner de l'aversion pour le nom François, passionné pour les Espagnols, ses irrécon-

cilliables ennemis , pleurant au seul souvenir de la mort dont il avoit si souvent bravé les horreurs. Son dernier acte d'autorité fut de consentir , contre la foi des traités les plus solennels , à se détacher de la France à Munster , pour faire une paix séparée avec l'Espagne.

---

## GUILLAUME II.

*Quatrieme Stadhouder , Capitaine & Amiral Général en 1647.*

A Peine Frédéric-Henri étoit expiré, que son fils Guillaume II. âgé de vingt & un ans , fut revêtu de toutes ses Charges , dont il avoit la survivance depuis long-tems. Ce jeune Prince réunissoit dans sa per-

fonne tout ce qu'il falloit pour perpétuer la gloire de sa Maison : des traits agréables , réguliers , & majestueux ; un corps robuste , adroit , & infatigable ; des manieres aisées , séduisantes & populaires ; des connoissances qui s'étendoient aux Langues , à la Poésie , à l'Histoire , aux Mathématiques : une expérience que le génie & les réflexions avoient plus étendue que les années. Son esprit manquoit un peu de justesse ; son cœur de modération ; sa politique de probité ; son ambition de frein ; sa valeur de prudence ; son ame de fermeté.

Né avec un penchant insurmontable à l'héroïsme réel ou apparent , il crut trouver dans l'oppression de sa Patrie une grandeur qu'il

auroit apparemment cherchée dans sa défense, si la paix ne lui en eût ôté les moyens. Son caractère violent & impétueux, pour lequel l'innation étoit le plus grand des maux ; les sollicitations de la Princesse son Epouse, qui étant fille de Roi, régardoit comme une honte de n'être pas Reine ; la faveur populaire qui ne pouvoit être guère plus déclarée ; les fureurs de quelques Prédicateurs, qui espéroient la ruine du parti Arminien que l'indulgence de Frédéric-Henri avoit laissé renaître : ces raisons, & quelques autres moins décisives, lui firent croire que le tems étoit venu d'exécuter le projet d'élévation que ses Ancêtres avoient préparé. Tout paroissoit concourir en effet à le placer sur le

Trône, & rien, ce semble, ne le traversoit. Toutes les Puissances de l'Europe étoient, ou indifférentes sur le sort de la Hollande, ou intéressées à sa destruction.

Le Nord étoit agité par les fureurs d'une guerre sanglante, qui avoit successivement épuisé la Suède, la Prusse, la Pologne, le Danemarck : ces Etats étoient trop occupés de leurs malheurs, pour penser à ceux d'une République presque naissante. L'Empereur dépouillé par le traité de Westphalie, du pouvoir arbitraire qu'avoit usurpé la Maison d'Autriche en Allemagne, forgeoit de nouveaux fers à l'Empire, dans le loisir d'une paix forcée. L'Espagne humiliée de se voir réduite à reconnoître l'indé-

pendance des Provinces-Unies, auroit plutôt cherché à y attiser le feu des guerres civiles qu'à l'y éteindre. L'Angleterre devenue l'esclave d'un usurpateur, épousoit sa haine contre la Hollande, qui avoit osé s'intéresser au sort de l'infortuné Charles I. La France devoit être mécontente de ces ingrats Républicains, qui venoient de préférer publiquement leurs anciens tyrans, à l'alliance d'une Couronne à laquelle ils étoient redevables de leur salut.

Guillaume étoit trop clairvoyant, pour ne pas appercevoir ce concours de circonstances heureuses, & trop ambitieux pour n'en pas profiter. Il ne lui falloit qu'un prétexte pour éclater, & il ne tarda pas à se présenter. La paix avec l'Espagne

étoit à peine signée , que la réforme des Troupes fut proposée aux Etats comme nécessaire aux Finances , à la tranquillité , au commerce ; & la plûpart des assistans , dont l'économie , l'avidité & la défiance faisoient toute la politique , la reçurent avec applaudissement. Corneille Bicker , le Magistrat de cette Assemblée qui avoit le plus de réputation & d'autorité , appuya la proposition avec tant de chaleur , & par des raisons si fortes , que la réforme fut résolue , & à l'instant il s'en fit un Edit solennel.

Le Stadhouder fut désespéré d'une résolution qui diminueoit son autorité , & qui anéantissoit ses espérances. Des paroles injurieuses , des menaces fieres , des résolutions



violentes , annoncerent une partie des mouvemens qui agitoient son cœur. Tous ces éclats inutiles firent bien-tôt place à des soins plus importans : ce Prince voyoit les Troupes , sur-tout les étrangères , embarrassées de leur destinée ; & en s'opposant à la réforme , il les intéressoit nécessairement à sa fortune & à la ruine des Magistrats. Pour parvenir à l'empêcher , il représenta avec cette éloquence mâle & rapide qui lui étoit si naturelle , le danger qu'il y auroit à exposer ainsi sans défense la République à la haine secrète des Espagnols , & au ressentiment public des François. On répondit qu'on n'avoit rien à craindre de l'Espagne épuisée par des guerres étrangères ; ni de la Fran-

ce, déchirée par des guerres civiles sous un Roi mineur.

Guillaume se tourna d'un autre côté : il engagea la Princesse son épouse, qui, par fierté, n'étoit jamais allée chez personne, à faire quelques visites aux Bourgeoises qui avoient la réputation de gouverner leur maris. Cet expédient parut d'abord réussir : mais l'inébranlable Bicker se montra si ferme, & parla si haut, répéta tant de fois les mots imposans de Sparte & de Rome, de Citoyen & de Patriote, de bien public & d'avantage particulier, que les bons Hollandois se reprochant leur foiblesse, sacrifierent leur tendresse & la vanité de leurs femmes au désir de s'immortaliser ou de s'enrichir.

*Bicker.*

Cependant les Députés n'étoient pas tranquilles : ils craignirent avec raison que Guillaume n'employât la violence au lieu de la brigue , & qu'il ne les forçât à faire ce qu'ils lui avoient d'abord refusé. Les plus sages prirent le parti de se retirer , & laisserent ce Prince inconsolable d'avoir été pénétré par des hommes qu'il avoit cru pouvoir aisément aveugler. Sa colere intimida ceux qui étoient restés à la Haye : ils chercherent un tempérament qui pût l'appaiser & sauver leur honneur : ils crurent l'avoir trouvé en lui proposant de conserver les vieux Corps , & de licencier seulement les nouvelles levées : on trouva même bon qu'il se rendit dans les Villes principales , pour y disposer les Ma-

gistrats à se conformer à ce ménagement. Ce voyage mit le comble à son désespoir : il fut reçu froidement par-tout ; plusieurs Provinces ne voulurent point lui accorder d'audience : Amsterdam même refusa de lui ouvrir ses portes.

Guillaume se plaignit aux Etats de l'injure qu'on avoit faite à sa dignité. Il ne s'en tint pas là : il fit arrêter les Députés des Villes qui l'avoient le plus mal reçu, & les fit conduire au Château de Louvestein, où ils furent enfermés. Cette entreprise intimida les Citoyens, & enhardit les Troupes : séduites par le zèle que Guillaume affectoit pour leurs intérêts, & attendries par les humiliations qu'il avoit essuyées en plaidant leur cause, elles lui firent

entendre , qu'il pouvoit disposer d'elles , & employer leur valeur où il lui plairoit. Le Prince attendoit ces offres avec impatience , & sur le champ il en profita. Par son ordre , les Corps dispersés dans plusieurs postes , se réunirent pendant la nuit aux environs d'Amsterdam , par où la vengeance & la politique vouloient qu'il commençât son expédition.

Cette Ville étoit subjuguée sans ressource & peut-être pillée sans ménagement , si le Courier de Hambourg , qui traversa le camp sans être aperçu , n'avoit porté dans la Ville les premières nouvelles du péril qu'on couroit. A l'instant les portes sont fermées , les Bourgeois mis sous les armes , le canon con-

duit sur le rempart, les Matelots dispersés sur le port, les écluses lâchées, le pays inondé. Le Stadhouder déconcerté par ces précautions, ne savoit à quoi se résoudre ; & il ne voyoit point de jour à sortir avec bienséance du fâcheux pas où il se trouvoit. Son bonheur voulut que le Magistrat, qui n'étoit pas encore tout-à-fait remis de sa frayeur, lui fit proposer un accommodement, & offrir quelque espèce de satisfaction. Le Prince ne se rendit pas difficile : il se contenta de la promesse qui lui fut faite, que le Bourg-Maître Bicker seroit déposé ; & il fit mettre en liberté les six Magistrats qu'il avoit envoyés au Château de Louvestein : il exigea seulement qu'ils fussent privés de leurs Char-

ges. Cependant la honte & le chagrin qu'eut Guillaume de voir ses entreprises sur la liberté déconcertées & ruinées , abrégé ses jours : pour comble d'horreur & d'infortune , l'indignation publique le suivit jusques dans la nuit du tombeau.

Les Théologiens Hollandois trouverent dans la mort précipitée de ce Prince ambitieux , des marques évidentes de la colere céleste. Les Ministres le dépeignirent à leurs Auditeurs sous l'image d'un Lucifer que son orgueil avoit précipité. Les Poètes comparèrent dans leurs satyres son triste sort avec celui du téméraire Icare. Les Magistrats même firent battre une Médaille , pour joindre l'idée de l'en-

treprise sur Amsterdam , avec celle de sa mort : d'un côté , l'on représenta un soleil sortant de la mer , & sur le rivage un cheval fougueux qui s'élançoit dans la Ville , avec ces paroles de Virgile , *Crimine ab uno disce omnes* : de l'autre , un Phaéton foudroyé pour son audace , avec ce demi vers d'Ovide , *Magnis excidit, ausis.*

---

## GUILLAUME III.

*Cinquième Stadhouder , Capitaine & Amiral Général en 1672.*

LES premiers éclats de l'indignation publique duroient encore , quand Guillaume III. fils posthume de Guillaume II. vint au monde.

La



La populace Hollandoise, qui ne fait ni supporter la tyrannie ni conserver la liberté, ni se passer de maître ni lui obéir, changea tout à coup de passion & de langage. Elle montra autant d'inclination pour le fils, qu'elle avoit témoigné d'averfion pour le pere; & les titres fastueux qu'elle avoit détestés dans l'un, elle souhaita de les voir revivre dans l'autre. Heureusement pour la République, elle avoit alors à sa tête des Magistrats, qui, sans mépriser la faveur populaire ne la recherchoient pas. Ils alloient au bien par un goût décidé pour la gloire ou pour l'ordre. Ils préféroient l'honneur de servir leur patrie à l'avantage de se faire des partisans; & sur le plan d'une admi-

nistration si sage & si généreuse, les Etats se réservèrent les charges de Stadhouder, de Capitaine, & d'Amiral Général.

Ce n'est pas que les Députés de Zélande, & quelques autres en petit nombre, ne fussent portés à sacrifier leurs lumières au zèle qu'ils avoient pour le Sang d'Orange, & aux récompenses qu'ils en espéroient : mais la Province de Hollande appuya les intérêts de la liberté par des raisons si fortes, qu'elle ramena tous les esprits à son sentiment. “ *A-t on besoin, disoit-elle, „ d'un Général d'armée, lorsqu'on a la „ paix, & qu'on est dans le dessein de la „ maintenir ? Si on veut en avoir un, il „ ne faut pas l'aller chercher au berceau : „ attendons que les inclinations du*

„ Prince nous aient appris qu'il est di-  
 „ gne d'une Charge que ses Ancêtres ont  
 „ possédée. Un choix fait avec précipi-  
 „ tation , & sans connoissance , terni-  
 „ roit l'honneur de la République : le  
 „ Prince lui sera obligé de la justice  
 „ qu'elle rendra un jour à son mérite ;  
 „ au lieu qu'il ne lui devoit point  
 „ de reconnoissance pour un amour  
 „ aveugle & précipité. On remonte sans  
 „ raison à l'établissement de l'union ;  
 „ puisqu'on n'a jamais mis des enfans  
 „ à la tête de nos Armées , mais des  
 „ hommes capables de les comman-  
 „ der. „

Les partisans de la Maison d'O-  
 range virent avec chagrin , qu'on  
 prenoit des arrangemens contraires  
 à leurs intérêts : leur mécontente-  
 ment éclata par un air chagrin , des

mouvemens tumultueux , des satyres contre le Magistrat , des émotions populaires , par des révoltes même déclarées. On craignoit encore quelque chose de plus violent de la part des factieux , lorsqu'un nouvel incident anéantit ou éloigna leurs espérances.

Cromwel , nom consacré à l'admiration & à l'horreur de tous les siècles , poursuivoit par-tout avec fureur les infortunés rejettons du Thrône qu'il venoit d'abbattre. La Hollande leur avoit donné généreusement un asyle ; & la Hollande dès cet instant étoit devenue son ennemie irréconciliable. Pour rendre cette compassion inutile , & pour satisfaire tout ensemble son ambition , l'habile & heureux usur-

pateur conçut l'idée d'une République composée de l'Angleterre & des Provinces-Unies ; & qui , sous deux différentes formes de gouvernement , agiroit suivant les mêmes vûes , dans le même esprit , & pour les mêmes intérêts. Un Conseil composé de Députés des deux Nations devoit diriger les ressorts d'un Etat aussi singulièrement constitué. Les affaires auroient été réglées à la pluralité des suffrages ; ce qui asserviroit visiblement les Provinces Unies à l'Angleterre , qui devoit avoir un plus grand nombre de voix , à raison de sa supériorité de puissance.

Il n'est pas naturel qu'un peuple , qui a acheté son indépendance par des ruisseaux de sang , & qui joue

un rôle considérable dans les affaires générales , goûte un projet qui ruineroit son crédit , & qui affoiblirait sa liberté. Les Etats Généraux rejetterent avec chaleur une proposition odieuse & chimérique , qu'on n'auroit osé leur faire , si on les avoit estimés : le Protecteur fut d'autant plus offensé de leur refus , qu'il avoit plus de tort de ne l'avoir pas prévu , & de s'y être exposé. La vengeance lui dicta en cette occasion un projet plus utile à la Nation qu'il gouvernoit , que tout ce que la sagesse la plus profonde & la politique la plus déliée avoient inspiré jusqu'alors à ses plus grands Rois. Ce fut un règlement qui défendoit aux vaisseaux étrangers d'introduire dans les ports Britanniques d'autres

denrées , ou d'autres marchandises , que celles qui étoient crûes ou fabriquées chez la Nation qui les apportoit : cet acte fut le terme des progrès rapides des Hollandois , qui s'étoient rendus les maîtres de tout le Commerce.

Cromwel avoit trop d'étendue dans l'esprit pour n'avoir pas vu que le premier effet de ce règlement seroit une augmentation considérable de prix sur les denrées que sa Nation tiroit de l'étranger ; puisque les Hollandois n'ayant , pour ainsi dire , chez eux aucune espèce de récolte , n'auroient plus rien à porter ; & que les autres peuples n'avoient point de marine pour porter ce qu'ils avoient : mais il avoit prévu aussi ce qui arriva , que cette cherté

donneroit du goût aux Anglois pour un Commerce si utile ; que la quantité de vaisseaux que l'on construïroit à cette occasion , rendroit également facile l'exportation du superflu , & l'importation du nécessaire ; & que les profits de ces deux opérations enrichiroient bien-tôt le Royaume.

Ce règlement , qu'on peut regarder comme l'époque de la grandeur de l'Angleterre & de la supériorité de son Commerce , indisposa fortement les Provinces-Unies contre celui qui en étoit l'auteur. Tous les Historiens s'accordent à dire que Cromwel aigrit ces premiers mouvemens , pour occuper l'esprit remuant des Anglois , & pour ôter aux Princes de la Maison de Stuart l'es-



pérance de jamais remonter sur le Thrône. Mais ce fameux tyran pensoit trop en grand , pour ne pas travailler à rendre ses passions utiles à sa gloire & à son pays. Il fit demander aux Etats Généraux une satisfaction éclatante , pour quelques insultes que la populace avoit faites aux Ambassadeurs Anglois , malgré les précautions & la sévérité du Magistrat : il exigea que la République renonçât à la pêche du hareng , qui se faisoit sur les côtes d'Angleterre , ou qu'elle achetât le droit de la faire par un tribut. Enfin il prétendit que les vaisseaux Hollandois devoient baisser le pavillon devant les Anglois , non comme une civilité qu'ils faisoient à une Nation supérieure , mais comme un hom-

mage qu'ils étoient obligés de rendre aux Maîtres de l'Océan.

Les Provinces-Unies ayant rejeté avec indignation des propositions si injurieuses, on arma des deux côtés; & il n'y eut peut-être jamais de guerre qui ait été conduite avec plus d'art, de suite, d'intelligence, du fond du cabinet, que le fut celle-là par les Chefs des deux Républiques. Tout sembloit égal en eux; leur naissance qui étoit médiocre, leurs connoissances qui étoient étendues, leur santé qui étoit inaltérable, leur travail qui étoit continuel, leurs services qui étoient innombrables, leur réputation qui étoit universelle, leur autorité qui étoit immense. Cependant ils se ressembloient peu.

Cromwel étoit arrivé aux honneurs par le sang, la trahison, le parjure : Jean de Wit y étoit parvenu par des talens, des services, de l'expérience. Le Protecteur étoit audacieux, remuant, né, ce semble, pour changer le monde : le grand Pensionnaire ennemi de l'oppression, de la discorde, de la violence. Le premier rapportoit à l'accroissement de sa fortune, ses liaisons, sa patrie, sa religion : le second, sans négliger ses intérêts, honoroit ses amis, son pays, son Dieu. L'un avoit une fierté, une arrogance, qui faisoit tout ployer, & qui résistoit à tout : l'autre, une dignité, une autorité naturelle qui pouvoit tout, & à laquelle rien ne résistoit. L'Anglois étoit également

habile à pénétrer les desseins des autres , & à cacher les siens ; d'autant plus impénétrable , qu'il affectoit en public la candeur & la liberté. Le Hollandois aussi adroit , sans être fourbe , cachoit sous un air aisé & naturel , les vûes les plus étendues. Il ne manqua à la fortune du Protecteur , qu'un fils capable de lui succéder ; & à celle du grand Pensionnaire , qu'une mort digne de lui.

De ces deux rivaux , le mieux secondé devoit l'emporter ; & Cromwel eût cet avantage. Il profita de sa supériorité pour imposer aux vaincus le joug d'une paix tout-à-fait honteuse. La plus humiliante condition portoit : *Que les Etats Généraux des Provinces-Unies ne pren-*

*droient jamais le Prince d'Orange , ni aucun de ses descendans , pour Stadhouder , ou Gouverneur de la République , ni pour Chef ou Premier Président au Conseil d'Etat , ni pour Capitaine général des Armées de Terre , ni pour Gouverneur particulier à aucune Province , Fort , ou autres Places que ce fût ; ni pour Amiral général , Vice-Amiral , Contre-Amiral , ou Capitaine de Vaisseau ; & qu'ils s'opposeroient toujours efficacement aux entreprises que feroient ce Prince , ou ses Partisans , pour lui procurer quelque Emploi dans tous les lieux de leur obéissance.*

Cromwel soutenoit qu'il ne pouvoit ni jouir d'aucune tranquillité , ni se réposer avec confiance sur les Provinces-Unies pendant que le jeune Prince conserveroit l'espoir

de parvenir aux Charges de ses Ancêtres ; & que cette espérance animeroit ses amis à exciter des mouvemens , & à faire des cabales avec Charles : il est visible que cette crainte étoit chimérique. Un enfant presque au berceau ne pouvoit , ni se rendre maître de la République , ni en consacrer les forces au rétablissement du Roi d'Angleterre. Si le Protecteur portoit ses vûes jusqu'à la majorité du Prince , il étendoit sa prévoyance à un tems , où probablement il ne vivroit plus ; & où plus probablement encore , il ne seroit pas en état de forcer la République à tenir la parole qu'elle lui auroit donnée.

Quoi qu'il en soit , les Etats Gé-

néraux rejetterent l'article de l'exclusion avec une fermeté qu'il ne paroïssoit pas possible de vaincre : le Protecteur, quoique d'un caractère à se roidir contre les difficultés, désespéra pour cette fois de les surmonter, & donna à la négociation une nouvelle face extrêmement adroite. Il savoit que la Province de Hollande continuoît à être aigrie contre la Maison d'Orange depuis les entreprises de Guillaume second : il soupçonna, peut-être même lui fit-on insinuer, qu'on seroit bien-aïse d'avoir un prétexte d'exclure le fils des Charges qui avoient donné trop d'autorité au pere. Cette raison le détermina à déclarer qu'il seroit content d'obtenir de la Hollande seule ce qu'il

avoit d'abord exigé des Etats Généraux. Il n'ignoroit pas que cette Province ne pourroit pas résister aux six autres sans rompre l'union , & sans exposer la République à une ruine presque certaine , si elles persévéroient dans le dessein d'avoir un Stadhouder , & de mettre un Capitaine Général à la tête de leurs armées : mais on peut soupçonner le Protecteur d'avoir jetté à dessein cette étincelle de division , pour allumer dans les Provinces-Unies un embrasement qui les empêchât de prendre part aux affaires & au gouvernement d'Angleterre.

Après tout , ce tempérament pouvoit ne pas réussir. Il est vrai que MM. de Beverning & Nieuport, qui négocioient la paix en Angleterre,



gleterre, avoient signé au nom de la Province de Hollande l'article secret de l'exclusion du Prince d'Orange : mais il falloit en obtenir la ratification, ce qui paroissoit extrêmement difficile. Pour y parvenir, on se vit obligé à développer ce mystère, dont le secret n'avoit pas été seulement dérobé aux Provinces, mais encore aux Députés des Villes de Hollande. Avant de faire cette importante ouverture aux Etats de cette Province, M. de Wit, qui en étoit Pensionnaire, eut la précaution de faire jurer à tous les membres de ces Etats, qu'ils ne dévoient point la proposition qu'on leur alloit faire ; qu'ils ne diroient même à personne qu'on eût exigé d'eux ce secret.

Il étoit impossible qu'il ne se formât des avis différens sur une affaire si imprévûe. Ceux qui étoient de la confiance, après avoir paru plus étonnés que les autres, opinèrent pour l'exclusion, puisqu'on ne pouvoit avoir la paix qu'à ce prix avec l'Angleterre : les autres n'osèrent prononcer sur une affaire si importante, sans ordre de leurs Supérieurs ; & il leur fut permis d'en aller conférer avec les seuls Bourg-Maîtres de leurs Villes, & toujours dans le plus grand secret.

Le retour des Députés augmenta plutôt qu'il ne finit les contestations : les uns parurent plus déterminés que jamais à soutenir l'exclusion, & les autres à la combattre. Quelques esprits conciliateurs pro-

posèrent un tempérament qu'ils crurent propre à réunir tous les partis , & qui déplut à tout le monde. Ils étoient d'avis que la Hollande s'engageât simplement à ne jamais élire de Stadhouder : mais cet expédient n'auroit pas été du goût de Cromwel , qui demandoit l'exclusion personnelle du Prince d'Orange. D'ailleurs il paroissoit plus raisonnable de fermer le chemin des honneurs à quelqu'un en particulier , que de dépouiller la Province du droit de se choisir un Chef lorsqu'elle le croiroit convenable à ses intérêts.

Après de longues & de vives contestations , l'exclusion passa à la pluralité des suffrages. L'acte qui en fut dressé portoit que : *Sur les instances*

réitérées de son Altesse, le Seigneur Protecteur de la République d'Angleterre, & sur l'appréhension qu'elle avoit témoignée plusieurs fois, que si le Prince d'Orange ou quelqu'un de ses descendans, qui tireroient leur extraction de la Maison de Stuart, venoient à avoir les plus hauts emplois dans l'Etat, cela causât une grande défiance & de la jalousie entre les deux Nations, qui produiroient une dangereuse guerre; les Etats de Hollande déclaroient qu'ils n'éliroient jamais le Prince d'Orange, ni aucun de ses descendans, pour Stadhouder, ou pour Amiral de cette Province, ni ne consentiroient qu'aucun de leurs membres donnât sa voix pour le faire Capitaine général de la République.

Les Provinces n'eurent pas plutôt appris ce qui venoit de se pas-

fer, qu'elles s'élevèrent avec chaleur contre l'acte d'exclusion : on prétendoit que cette démarche donnoit atteinte à l'union, déshonoroit l'Etat, étoit contraire à la liberté de la République & à la reconnaissance qui étoit dûe à la Maison d'Orange. Le tems & la patience ne suffisant pas pour calmer les esprits, les Etats de Hollande se déterminèrent à publier leur apologie : elle commençoit par le détail des mouvemens qu'on s'étoit donnés pour engager Cromwel à se désister de l'exclusion & de la fermeté avec laquelle il avoit persisté à demander l'exécution d'un article dont il faisoit dépendre sa sûreté. Inutilement avoit-on espéré qu'après avoir obtenu ce qu'il exigeoit

avec tant de fierté, le Protecteur pourroit se relâcher lorsqu'il verroit les fermentations que ces événemens causeroient dans la République. Rien n'avoit pu le toucher : indifférent pour la tranquillité intérieure des Provinces, il avoit voulu qu'on lui remit l'acte qui la troubloit.

De là nécessité où l'on s'étoit trouvé de consentir à l'exclusion, l'apologie passoit au droit qu'on avoit eu de le faire. Chaque Province, disoit-on, est souveraine dans son ressort ; & elle peut se donner un Stadhouder ou le rejeter. Dès qu'il est prouvé que les Etats de Hollande sont les successeurs de ces anciens Comtes, qui exerçoient eux-mêmes, ou qui faisoient exer-

cer à leur gré leur autorité; il est évident qu'ils doivent jouir des mêmes prérogatives. On convient qu'au premier coup d'œil, la conduite de la Province de Hollande paroît violer l'union qui doit régner entre les différens membres d'un même corps : mais l'exclusion est réellement une de ces affaires domestiques qu'on peut régler sans consulter les Provinces, & qui ne peuvent jamais influer dans les affaires générales de la République.

Le reproche d'ingratitude envers le Sang d'Orange, étoit rejeté avec beaucoup de hauteur. Les Princes de cette Maison, disoit-on, ont été payés des services qu'ils ont rendus, par les richesses qu'on leur a prodiguées, par les distinctions qu'on leur

a accordées , par les Charges dont on les a revêtus. La naissance ne donne nul droit aux dignités d'un Etat Républicain ; & la succession de Chefs dans une même famille , a presque toujours été funeste à la liberté publique. On abuse ordinairement d'un pouvoir dont on a jouï trop long-tems ; & tôt ou tard les travaux & la considération des pères élèvent par degrés les descendants à la Souveraineté. La République s'est vûe à la veille d'être une nouvelle preuve d'une vérité , dont l'expérience de tous les tems démontre la certitude.

Le silence profond qu'on avoit gardé sur une affaire si importante , paroïssoit plus difficile à justifier , & ne l'étoit guère davantage : le se-



cret , disoit l'Apologiste , étoit absolument nécessaire afin d'éviter les longueurs que la différence des avis auroit entraînées. Les lois de l'union demandent qu'on communique les alliances & les traités qui intéressent toutes les Provinces : mais l'exclusion du Prince d'Orange regardant uniquement la Hollande de qui Cromwel l'avoit exigée , il eût été dangereux de renvoyer cette affaire aux Etats , dont on connoissoit la passion pour l'élévation du Prince. La complaisance qu'ils avoient eue pour les desseins ambitieux de Guillaume II. & le sacrifice qu'ils lui avoient accordé des défenseurs de la liberté , justifioit le mystère qu'on lui avoit fait de ce qu'on méditoit contre la Maison d'Orange.

Pendant que la Province de Hollande travailloit à regagner la confiance des autres Provinces , elle étoit déchirée dans son propre sein , par l'ambition & le fanatisme de quelques Ministres qui déclamoient publiquement contre l'exclusion. Vainement le Magistrat leur ordonna-t-il de garder le silence sur ces matieres , & leur défendit-il de parler de politique dans les sermons ; leur penchant les ramenoit toujours aux intérêts de la Maison d'Orange ; & ce ne fut qu'avec le tems , & par la crainte du châtiment , qu'on les força à respecter les ordres de leur Souverain.

Le rétablissement de Charles II. sur le Trône d'Angleterre , ranima quelques années après leurs

espérances : ils ne douterent point que ce changement de décoration n'inspirât bientôt au parti dominant dans l'Etat , des frayeurs qu'il n'avoit pas eues du tems de Cromwel. L'exclusion de son neveu le Prince d'Orange , qui étoit le lien des traités qu'on avoit faits avec le Protecteur , devoit être naturellement une occasion de rupture entre le Roi & la République. Il est vrai que Charles avoit juré un attachement éternel aux Provinces-Unies , où il avoit trouvé un asyle dans ses malheurs : mais les sermens des Souverains ne valent pas la parole des autres-hommes ; & le Roi de la Grande-Bretagne étoit d'un caractère à oublier plus aisément qu'un autre les bienfaits qu'il avoit reçûs ,

& les engagement qu'il avoit contractés. Indépendamment de ses goûts & de ses projets, ce Prince étoit trop facile pour se refuser aux empressements de ses peuples qui vouloient la guerre. Le commerce étendu & florissant d'un voisin habile & heureux les avoit aigris : ils n'avoient pas réussi à en arrêter les progrès ni par la concurrence ni par des outrages ; ils eurent enfin recours à la force ouverte. Je ne dissimulerai point qu'on a accusé la France d'avoir attisé le feu, pour affoiblir les deux Puissances l'une par l'autre, & s'assurer ainsi de loin les conquêtes qu'elle méditoit de faire dans les Pays-Bas.

Cette guerre dont les Provinces-Unies remportoient l'honneur, fail-

lit à les perdre : il fut tramé , jufques dans leur fein , un complot odieux pour favoriser les armes Angloifes. Les Conjurés étoient convaincus que des revers ménagés avec art , décrieroient le gouvernement établi , & qu'il fe feroit des changemens favorables à leur idole , le Prince d'Orange. Le grand Pensionnaire avoit l'œil à tout : il foupçonna cette trahifon , la découvrit , la publia , la punit , & inspira fagement fes alarmes aux membres accrédités de la République.

Les Etats de Hollande effrayés du péril qu'ils avoient couru , publièrent le fameux *Edit perpétuel & irrévocable* , qui portoit que la *Charge de Stadhouder ou Gouverneur de la*

*Province , ne seroit jamais conférée à qui que ce fût.* La Déclaration fut signée par tous les Citoyens qui avoient des Charges ; & le Prince d'Orange lui-même fut obligé d'en jurer l'observation.

Telle étoit la situation des Provinces-Unies , lorsque Louis XIV. commença à paroître sur la scène comme Conquérant. Ce Monarque , dont le nom imprime d'abord dans l'esprit une idée qu'on ne remplit jamais dans les caractères qu'on en trace , porta la guerre dans les Pays-Bas , pour faire valoir les droits de la Reine Marie-Thérèse d'Autriche.

Depuis long-tems on méditoit en France la conquête de la Flandre : le Cardinal de Richelieu en for-

ma d'abord le projet. Charles premier , Roi d'Angleterre , que ce grand Ministre avoit fait sonder , parut plutôt disposé à traverser qu'à favoriser l'entreprise. Le Chevalier Templé prétend que pour rendre la mauvaise volonté de ce Prince inutile , on excita dans l'Ecosse les premiers troubles qui le menerent par degrés sur un échafaut. Les Provinces-Unies regarderent ce dessein d'un autre œil qu'on ne l'avoit vû à Londres : elles consentirent à l'aggrandissement de la France , pourvû que la France de son côté contribuât à leur aggrandissement ; & les deux Puissances se réunirent pour s'emparer de la Flandre après l'avoir partagée. La conquête en étoit avancée , lorsque la République crut

s'appercevoir. qu'elle sacrifioit sa fûreté à l'espérance chimérique de s'aggrandir. Cette raison la détacha de son allié, & la réunit à ses ennemis : le Cardinal Mazarin ne travailla pas pour cela avec moins d'ardeur sur le plan que son prédécesseur lui avoit laissé ; & il prit avec Cromwel des mesures si justes, que les Pays-Bas étoient perdus sans retour pour l'Espagne, si une mort prématurée n'eût fini les jours de l'usurpateur. Soit que Mazarin fût abbattu par ce contre-tems, ou qu'il eût les vûes d'intérêt qu'on lui a prêtées, il conclut assez précipitamment la paix, lorsque Turenne ne demandoit que cinquante mille hommes & deux campagnes, pour finir les conquêtes qu'on avoit projetées



jettées. A peine Louis XIV eut commencé à regner par lui-même, qu'il reprit un dessein qui étoit trop brillant pour ne pas séduire un Monarque, dont l'élévation dans l'esprit & dans le cœur forma le caractère. Après qu'il eut mis ses finances dans un bel ordre, rassemblé de nombreuses flottes, acquis Dunkerque, le meilleur port du canal, trois moyens sans lesquels on ne croyoit pas pouvoir réussir; ce Prince porta ses armes dans les Pays-Bas Catholiques.

L'Espagne si redoutable autrefois à l'Europe, par sa politique & par sa puissance, n'étoit pas même, au tems dont je parle, l'ombre de ce qu'elle avoit été. Après avoir long-tems donné de la jalousie aux

autres Couronnes , elle étoit parvenue à leur inspirer de la compassion. Gouvernée par une Régente foible , & par un Confesseur ( *le Pere Nitard Jésuite* ) dont la meilleure de toutes les Ecoles n'avoit pû faire un homme d'Etat ; cette Monarchie se voyoit dans un état de langueur qui annonçoit sa ruine. Ses Ministres qui avoient été jusqu'alors comme l'ame des affaires générales , n'étoient plus occupés que de petites intrigues de Cour , & des privilèges de leurs Charges. Ses Ambassadeurs accoutumés à gouverner les Conseils de tous les Princes chez lesquels on les envoyoit , se voyoient réduits à briguer bassement l'appui des moindres Ministres ; & les Conquérans , les possesseurs de l'Amé-

rique, n'avoient pas de quoi lever des armées, encore moins de quoi les payer.

Les François accoutumés à surmonter les plus grands obstacles, triomphèrent sans effort de l'ennemi que je viens de peindre. Leurs conquêtes furent nombreuses & rapides dans un pays mal fortifié, plus mal défendu. Douay, Lille, Tournai, Ath, Charleroi, plusieurs autres Villes, tomberent en peu de tems sous la puissance du vainqueur. Le reste des Pays-Bas auroit eu le même sort, si des mouvemens qui se faisoient de tous côtés contre la France, n'eussent porté cette Couronne à borner le cours de ses victoires, & à faire la paix en 1668 à Aix-la-Chapelle.

Louis XIV. laissa entrevoir , où on soupçonna qu'il quittoit à regret les armes : la crainte bien ou mal fondée qu'il ne les reprit , fut l'origine de la triple alliance. La Suède s'éloigna dans cette occasion de ses principes , de ses vrais intérêts , & y entra par légèreté ou par complaisance : l'Angleterre , pour se venger des François qui avoient pris parti contre elle dans la guerre qui venoit d'être terminée à Breda : les Provinces-Unies , pour tenir éloignée de leurs frontieres une Puissance offensée & redoutable. Les Hollandois firent plus : ils insultèrent leurs anciens Protecteurs par les médailles que firent frapper leurs Magistrats , par les satyres que publièrent leurs Ecrivains , par les discours

que tenoient leurs Ambassadeurs.

Louis XIV. ne put voir sans indignation l'orgueil des Provinces-Unies : il ne suspendit sa vengeance quelque tems que pour donner à M. de Louvois son seul confident , le loisir de travailler à la rendre plus terrible.

Ce Ministre qui a été pendant si long-tems le principal instrument des victoires de la France étoit digne d'un pareil choix. Quoique jeune , & naturellement porté au plaisir , il avoit formé l'habitude de se livrer au travail avec une application qui n'a point d'exemple : déjà il connoissoit parfaitement la capacité de tous les Officiers , la valeur de tous les Régimens , la force de toutes les Places , les ressources

de toutes les frontieres. L'ennemi n'avoit presque point de secret, qu'il ne vînt à bout de découvrir, point de forteresse où il n'eût des espions, point de vûes qu'il ne pénétrât, point d'avantage qu'il ne lui enlevât, ou qu'il ne rendît inutile. Par ses soins, la discipline avoit été rétablie dans les Armées, la subordination introduite dans les Corps, le Soldat délivré des vexations de l'Officier & des friponneries du Munitionnaire, le Royaume entier mis à couvert du pillage & de l'insolence des gens de guerre. C'est lui qui le premier fit regner l'abondance dans nos camps; qui veilla avec soin à la santé des Troupes, dont il prodiguoit peut-être d'ailleurs la vie; qui trouva le secret de lever de nom-

breuses Armées, sans violence & sans injustice. L'espérance & la crainte, qui sont les grands mobiles des actions des hommes, n'ont peut-être jamais été des instrumens aussi sûrs entre les mains de personne qu'entre les siennes : il ne laissa jamais d'action héroïque sans récompense, ni de faute sans châtement : mais il n'imputoit pas à un brave homme les hasards & les caprices de la fortune. L'Histoire l'accuse d'avoir été dur envers ses créatures, & violent à l'égard de ses ennemis ; de s'être plus occupé de la grandeur du Monarque, que du bonheur des Sujets ; d'avoir sacrifié à son ambition le repos de l'Europe, dont il pouvoit empêcher les troubles, ou rétablir plutôt la tranquillité. Il eut

moins de génie pour former des projets , que de talens pour les exécuter ; plus d'élevation dans l'esprit , que dans le cœur ; une audace qui dégénéroit en abbattement , & presque en désespoir dans les revers. Avant lui les opérations de la guerre rouloient sur les Généraux ; il énerva leur courage & retrecit leurs idées , en les tenant dans une dépendance trop servile de la Cour & du Ministère. Je ne balance pas à croire qu'il n'eut point d'égal pour les détails militaires ; il étoit moins propre à la conduite d'un grand Royaume.

Dès que M. de Louvois eut le secret des desseins de son Maître , il chercha les moyens de les faire réussir , les difficultés s'applanissoient aisément devant un homme



de son caractère ; cependant il s'en trouva une qu'il parut difficile de surmonter. Les dernières campagnes , & la nécessité de munir les Places conquises , avoient épuisé tout ce qu'il y avoit de munitions de guerre dans le Royaume : les magasins étoient vuides , & on ne voyoit point de jours à les remplir , lorsque M. de Louvois proposa une idée que le succès a eu de la peine à justifier : il prétendit qu'il falloit tirer des Hollandois eux-mêmes de quoi leur faire la guerre ; & il partit secrètement , suivi de deux valets de chambre intelligens & fidèles , pour réaliser un projet aussi singulier. Les valets qui représentoient deux riches Négocians étrangers , & le Ministre qui passoit pour leur Facteur ,

ne se furent pas plutôt présentés, que tous les magasins leur furent ouverts, même ceux des Places fortes. Les Hollandois qui croyoient la paix affermie, tournerent tout au profit de leur commerce, & ne balancerent point à vendre leurs munitions, parce qu'ils se tenoient assurés de les remplacer dans la suite à un moindre prix. De cette manière, poudre, salpêtre, méche, machine de guerre, tout fut enlevé & transporté en des lieux sûrs hors des Provinces-Unies. Les trois François avoient fait leur dernière emplette à Leyde, lorsque se promenant dans la Ville pour en voir les curiosités, ils entendirent un ouvrier qui s'écria : Voilà M. de Louvois ! Sans se déconcerter, ils ga-

gnèrent le fauxbourg , prirent la poste , & rentrèrent heureusement en France.

Le rapport du Ministre convainquit le Roi qu'il régnoit une confusion horrible dans le pays qu'on se proposoit de rendre le théâtre de la guerre : deux partis vifs & puissans déchiroient alors les entrailles de la République : l'un n'étoit attentif qu'à empêcher l'élévation du Prince d'Orange, & l'autre qu'à la procurer. Chaque faction avoit ses Chefs, ses enthousiastes, ses martyrs. L'incertitude de ce qui devoit arriver, causoit une espèce d'anarchie, qui étoit visiblement la suite d'un vice dans le gouvernement, & qui en préparoit la ruine. L'Etat se trouvoit sans guide, la loi sans force, le Ma-

gistrat sans autorité, la Milice sans discipline : les Gouverneurs des Places s'en croyoient les maîtres, & détournoient à des usages particuliers les sommes destinées à leur défense. On trouvoit un embarras égal à exiger des impôts, & à en faire usage. Si quelque Citoyen plus tranquille ou plus éclairé, imaginoit un moyen de rétablir les affaires publiques, il étoit sur le champ combattu par d'autres qui aimoient mieux voir périr l'Etat que de le voir sauvé par leurs ennemis. Les deux partis avoient un point fixe, dont ils étoient résolus de ne se jamais écarter; c'étoit de ne céder jamais l'un à l'autre, & de s'ensevelir plutôt s'il en étoit besoin, sous les ruines de la République.

Cependant le grand Pensionnaire & ses amis jouïssent encore d'une grande considération , & entretenoient presque toujours la pluralité des suffrages : mais il étoit aisé de voir que tout se dispoit à un changement de scene , qui ébranleroit où détruiroit cette autorité. La sagesse profonde de M. de Wit , & les ressorts délicats de son administration échappoient aux regards du vulgaire , tandis que le jeune Prince d'Orange fixoit tous les yeux sur lui. L'éclat de sa naissance , les services de ses ayeux , la magnificence de sa Cour , des talens naissans , sa jeunesse & ses malheurs , tout le rendoit l'idole de la multitude. Les vœux & les cris publics le plaçoient à la tête des armées : les vieux Ré-

publicains trouvoient qu'il y avoit de l'imprudence à confier le salut de la République à un jeune Prince sans expérience , & aux fils d'un ambitieux , qui avoit voulu l'affervir. „ Peu s'en est fallu , disoient-ils , „ que ces entreprises n'ayent réussi „ dans un tems où les Provinces „ jouïssent d'un repos parfait ; & „ ce n'est que par une espèce de miracle que s'est conservée cette liberté précieuse que nos ancêtres „ ont achetée par tant de travaux. „ Si la paix n'assûroit pas notre indépendance , que ne devons-nous „ pas craindre durant le cours de „ la guerre qui va commencer ? Le „ Prince fut-il né modéré , ses flateurs lui inspireroient de nous asservir , pour le voir en état de ré-

„ compenser leur zèle , & de n'avoir  
 „ point à redouter de révolutions.  
 „ On doit craindre qu'il ne se serve  
 „ de l'autorité qu'on lui aura con-  
 „ fiée , plutôt pour venger les inju-  
 „ res qu'il prétend avoir reçues , que  
 „ pour servir l'Etat qui l'aura élevé.  
 „ Un jeune Prince qui dispose à son  
 „ gré d'une belle armée , est bien  
 „ séduisant & bien dangereux. „

Ces raisonnemens pouvoient bien  
 retarder de quelques jours la pro-  
 motion qu'on se proposoit de faire ;  
 mais ils n'étoient pas capables de  
 l'empêcher : six Provinces s'étoient  
 déjà déclarées en faveur de Guil-  
 laume , & il avoit beaucoup de par-  
 tisans dans la septième , qui étoit  
 celle de Hollande. Ces suffrages en-  
 traînerent enfin celui du grand Pen-

fonnaire, & il déclara le Prince d'Orange Capitaine & Amiral général. Deux fautes, toutes deux capitales, accompagnèrent cette démarche ; de Wit en premier lieu la fit trop tard. S'il eût consenti plutôt à ce choix, il auroit gagné l'affection des peuples, qui paroissoit attachée à cette marque de complaisance ; attiré grand nombre de vieux Officiers qu'un bruit de guerre avoit ranimés, & qui retomberent peu à peu dans leur indolence ; vaincu enfin l'opposition que les partisans de la Maison d'Orange faisoient à la levée de vingt-six mille hommes ; puisque cette opposition partoît de la crainte qu'on avoit d'en voir passer le commandement en des mains étrangères. La seconde faute que fit  
le



le Pensionnaire, ce fut de donner des bornes trop étroites au pouvoir du nouveau Général : par là il s'en fit un ennemi irréconciliable, & il continua à être chargé lui-même des hasards auxquels sa patrie alloit être exposée.

Tandis que les Provinces-Unies prenoient si mal leurs mesures pour se défendre, la France multiplioit les moyens de les attaquer avec avantage. Des Géographes exacts & profonds travailloient sans interruption à dresser des Cartes des terres de la République : point de ruisseau, de ravin, de buisson, de moindres choses, s'il se peut encore, qui n'y fussent marquées avec une exactitude qui n'avoit point d'exemple. Les Hollandois pouvoient former

des alliances qui auroient ou empêché ou retardé leurs disgraces ; on les priva de ces secours par des traités. On fit plus ; on arma contre eux le Roi d'Angleterre, l'Evêque de Munster & l'Archevêque de Cologne : le premier fut séduit par l'argent qu'on lui donna pour ses plaisirs ; le second , par l'espérance de faire des conquêtes & de les garder ; le troisiéme , par les conseils du Prince de Furstemberg Evêque de Strasbourg , qui le gouvernoit. A ces précautions on joignit de nombreuses armées, Turenne & Condé, & le plus profond secret.

Ces préparatifs produisirent des événemens qui étonnerent l'Europe entiere. Tous les siècles se souviendront que l'an 1672 , les François

se présenterent sur les bords du Rhin ; qu'ils le passerent fierement à la nage , en présence d'un ennemi retranché à loisir ; qu'ils prirent ou dissipèrent tout ce qui se présenta pour retarder leur marche victorieuse ; que des Villes qui passoient pour considérables , ouvrirent leurs portes au seul nom des vainqueurs ; que trois des sept Provinces furent subjuguées en aussi peu de tems qu'il en auroit fallu pour les parcourir ; & que la République entiere seroit devenue en moins de deux mois la proie des Conquérans , s'ils avoient eu autant de conduite que de valeur.

Au lieu de marcher à Muyden , ce qui étoit décisif , avec la plus grande partie de leurs forces , ils y envoyèrent le Marquis de Roche-

fort avec cinq cens chevaux, qui le manqua. On s'arrêta à prendre les Places qui sont sur l'Iffel, tandis qu'on pouvoit pénétrer dans le cœur de la Hollande qui n'étoit pas encore inondée. Il falloit presser les expéditions, & on s'amusa à écouter des propositions de paix. Les trente mille prisonniers qu'on avoit faits aux vaincus, les laissoient sans défenseurs, & ils furent relâchés pour une somme assez modique. Le bon sens vouloit qu'on demantelât les Places, & on s'obstina à y laisser des garnisons, ce qui réduisit à rien les armées, & les mit dans l'impossibilité d'agir. Enfin un peu de constance étoit nécessaire pour finir l'entreprise; & le Prince entra dans ses Etats au mois d'Août.

avec l'élite des ses troupes.

Jean de Wit avoit vû l'orage ; & s'il eût été crû , on l'auroit ou conjuré par des satisfactions convenables, ou affoibli par des précautions assorties aux circonstances. Il proposoit d'appaiser un Monarque jeune , ambitieux , puissant & offensé , ou de brûler les magasins que la France avoit formés à Nuys ; ce qui l'auroit mise dans l'impossibilité de commencer la guerre. Les Partisans du Stadhouderat , ne voulurent ni l'un ni l'autre , parce qu'ils s'attendoient à trouver dans le malheur de la patrie , la ruine du grand Pensionnaire , & l'élévation du Prince d'Orange. Cette résistance retint de Wit dans une espèce d'inaction qui lui fut reprochée depuis comme tra-

hison , & qui n'étoit qu'une suite de son caractère pacifique , & de l'espérance qu'il ne perdit jamais de regagner la France. Ce Magistrat avoit le défaut de se trop livrer à des spéculations politiques : des calculs qu'il avoit faits , lui avoient appris que les dépenses qu'on seroit obligé de faire pour conquérir les Provinces-Unies , surpasseroient les avantages qui en pourroient revenir ; & il en avoit conclu en Républicain intéressé , que Louis XIV. pourroit être déterminé par ce motif à renoncer à son entreprise. Deux passions vives & ardentes qui régnoient alors dans le cœur du Monarque François , l'ambition & la vengeance , n'écouterent pas les cris de l'avarice , & apprirent trop tard à de

Wit , que des raisonnemens de cabinet ne sont pas toujours de sûrs garans dans les affaires d'Etat.

Après que le grand Pensionnaire eut porté la confiance jusqu'à la témérité avant la guerre , il poussa l'abbattement jusqu'au désespoir après les premiers revers. Un homme de sa réputation auroit dû mépriser & braver le danger , trouver des ressources où les cœurs ordinaires n'en voyoient point , s'enfvelir , s'il le falloit , sous les ruines de la patrie , en la défendant. La République s'étoit trouvée autrefois dans de plus grandes extrémités , puisqu'elle avoit fait échoüer la politique de Philippe II. il étoit possible qu'elle résistât à la puissance de Louis XIV. L'Espagne , malgré sa

foiblesse faisoit des efforts , & l'Empire , malgré sa lenteur , des mouvemens pour arrêter les progrès rapides du Conquérant. Il n'y a que des résolutions fermes qui garantissent les Etats attaqués de tous côtés , & menacés d'une ruine prochaine.

De Wit fit sans doute toutes ces réflexions : mais les lumieres de l'esprit sont de peu de ressource contre la foiblesse du cœur. Entierement occupé du mal , il n'osoit pas voir le remède qui en pouvoit arrêter le cours. Accablé par les progrès des François , par la haine des peuples , par l'incertitude de ses amis , le Pensionnaire ne vit de ressource que dans la modération du vainqueur. Par son Conseil , les Etats Généraux



Demandèrent la paix à la France : si le vertueux Pomponne eût été écouté on l'auroit accordée à des conditions honorables pour la Puissance qui la donnoit , mais honnêtes pour celle qui la recevoit. Malheureusement Louvois , qui étoit le Ministre favori , se livra à toute la hauteur de son caractère , & fit arrêter qu'on exigeroit des vaincus des choses tout-à-fait contraires à leur honneur à leur religion , à leur liberté.

La dureté de ces conditions déconcerta le Pensionnaire & ses Partisans , qui avoient espéré & fait espérer plus de générosité : cependant ils parurent fermes dans le parti qu'ils avoient pris. “ La République „ ébranlée jusques dans ses fonde-

„ mens par les secouffes qu'on vient  
„ de lui donner , doit désespérer , di-  
„ soient-ils , de pouvoir retarder ou  
„ empêcher sa chute autrement que  
„ par la soumission. Nous sommes  
„ dans une égale impossibilité , d'ar-  
„ racher à l'ennemi , ce qu'il a con-  
„ quis , & de conserver ce qui nous  
„ reste. Les postes à garder sont sans  
„ nombre , & nous avons peu de  
„ troupes pour les défendre : atta-  
„ qués au dehors par une Puissance  
„ redoutable , & au dedans par des  
„ séditions , comment parvenir à  
„ éviter notre ruine autrement que  
„ par un accommodement ? Quel-  
„ que rudes que soient les Lois que  
„ veut imposer la France , on ne les  
„ jugera pas si déraisonnables , si l'on  
„ considère qu'elle est déjà maîtresse

„ de trois Provinces, & qu'elle le  
„ deviendra de celle de Frise quand  
„ il lui plaira. Attendre que toutes  
„ nos Places soient prises l'une après  
„ l'autre, c'est exposer imprudem-  
„ ment notre patrie à être traitée  
„ en pays conquis. „

Quoique ces vûes pacifiques fussent les vûes de presque tous les gens en place, on fut déterminé à la continuation de la guerre par un accident heureux, mais inopiné. Tandis qu'on délibéroit à Amsterdam sur le parti qu'il convenoit de prendre, l'Hôtel-de-Ville étoit assiégé par le peuple inquiet sur une résolution dont dépendoit sa liberté. La paix entraînoit la plûpart des suffrages, lorsque Gilles Valkenier & Gerard Hasselaer, deux

Bourg-Maitres vifs & intrepides ; menacerent d'ouvrir les fenêtres , & d'avertir le peuple qu'il étoit trahi. Le danger présent d'être mis en pièces par une populace furieuse , l'emporta sur celui dont on étoit menacé par les conquêtes de l'ennemi. On prit le parti de la résistance ; & cette résolution portée de Ville en Ville , y causa une généreuse révolution. La République n'avoit pas changé de face depuis le vif empressement qu'on avoit témoigné pour l'accommodement ; cependant la rupture prévalut par-tout ; & s'il y eut quelques opposans , ils furent obligés de jurer comme les autres , qu'ils sacrifieroient à la patrie leurs biens & leurs jours.

Un changement si surprenant

dans les idées, étoit visiblement le triomphe du Général, & la ruine du Pensionnaire. Depuis assez long-tems les gens éclairés, le peuple même inspiré par les partisans de la Maison d'Orange, souhaitoient que toute l'autorité fût réunie dans un parti, afin qu'étant devenu le maître, il pût pousser ses desseins sans opposition, & répondre des événemens. Durant les beaux jours de la République, les vœux avoient été pour de Wit, qu'on regardoit comme l'auteur de cette félicité : la décadence des affaires avoit inspiré d'autres sentimens ; ils éclaterent pour la première fois à Dordrecht. Le peuple qui croyoit la République trahie ou mal gouvernée, demanda que le Prince fût rétabli dans les

Charges de ses ancêtres : *vive Orange* , disoient ces séditieux , *les de Wit & leurs Partisans sont la cause de nos malheurs ; nous voulons le Prince pour notre Stadhouder.*

Les Magistrats intimidés par ces cris & par les menaces qui les suivirent , envoyèrent prier le Prince de se transporter dans leur Ville pour calmer , s'il étoit possible , la fureur du peuple irrité. Ce Général s'en défendit long-tems ; ou par scrupule de quitter l'armée , ou pour donner au feu le tems de devenir plus vif. A la fin il céda aux instances des Députés , que la crainte d'être mis en pièces , s'ils revenoient seuls , rendoit plus éloquens , que le desir de voir dans leurs murs l'idole de la multitude , & leur suc-

cesseur dans le gouvernement.

Le Prince n'eut pas plutôt pris place dans le Conseil, qu'il fut surpris de s'entendre demander quelles propositions il avoit à faire : il répondit qu'il étoit venu à la priere de l'Assemblée pour apprendre ce qu'on pouvoit souhaiter de lui. On se borna à des complimens & à la priere de visiter les magasins & les fortifications. Il le fit accompagné des Magistrats qui s'étoient flatés que cette légère satisfaction calmeroit peut-être les agitations du peuple, & il se disposa ensuite à regagner son camp. Les séditieux voulurent savoir avant son départ, s'il avoit été élevé à la première dignité de la République : il n'eut pas plutôt dit avec une modération vé-

ritable ou feinte , qu'il n'étoit pas & ne pouvoit point être Stadhouder à cause d'un serment qui le lioit , qu'ils jurèrent tous de ne jamais mettre bas les armes , qu'ils n'eussent obtenu du Magistrat l'illustre Chef qu'il vouloient avoir. Les Régens intimidés par ces nouvelles menaces , renoncèrent par un acte authentique à l'Edit perpétuel , choisirent le Capitaine Général pour leur Gouverneur , & le dispensèrent du serment qu'il avoit fait de n'accepter jamais le Stadhouderat.

Le Prince d'Orange qui outroit assez souvent les apparences de la droiture , de la religion , & de la vertu , fit difficulté de recevoir cette dispense , quoique plus légitime que celle des Ministres dont il se contenta.



tenta. Comme les Ecclésiastiques n'ont aucun droit de rompre les sermens publics faits au Souverain, c'étoit au Magistrat seul qui les avoit exigé, à en dispenser : mais le Prince fit apparemment réflexion que cette démarche le rendroit plus agréable aux Pasteurs & plus respectable aux peuples.

Quoi qu'il en soit, on n'eut pas plutôt levé ses scrupules, que l'acte de son élection fut signé par tout le Conseil, & envoyé à Corneille de Wit, ancien Bourg-Maître, & frere du grand Pensionnaire, pour qu'il le signât. Ce grand homme qui étoit retenu dans son lit par des infirmités contractées au service de la République, refusa assez fierement de violer un serment qu'il avoit fait

au Souverain , & dont il ne croyoit pas que la Régence eût droit de le dispenser. Envain les Députés lui représenterent qu'il devoit céder aux fureurs d'une populace armée qui environnoit sa maison , & qui menaçoit de le massacrer : cet intrépide Magistrat persista à dire qu'il n'estimoit pas assez ses jours pour les prolonger par la signature d'un décret préjudiciable à la liberté. On commençoit à désespérer de le gagner , lorsque son épouse éplorée , lui présenta ses deux jeunes fils , & le conjura tendrement de se conserver pour eux. Le trouvant inflexible , elle le menaça d'ouvrir toutes les portes , de se jeter avec ses enfans entre les bras des séditieux , de sauver , si elle le pouvoit ,

sa famille, & de l'abandonner, puisqu'il le vouloit, à une opiniâtreté inutile, & à une mort inévitable.

Ces paroles prononcées avec fermeté & d'un ton tragique, l'émurent : il se laissa vaincre & signa. Il crut sauver son honneur, & se réserver un subterfuge pour réparer cette foiblesse, lorsque le péril seroit passé, en ajoutant à son sein ces deux lettres, v. c., c'est-à-dire, *VI COACTUS*, *contraint par la force* : mais un Ministre ayant expliqué au peuple ce que signifioient ces deux lettres, on contraignit de Wit de les effacer, & de signer simplement comme tous les autres.

Le soulèvement de Dordrecht fut un mal contagieux qui se répandit par-tout. Chaque Ville voulut

avoir le Prince d'Orange pour son Stadhouder ; & on l'invitoit de tous côtés à venir prendre possession de sa nouvelle dignité. Les Etats Généraux rectifièrent ce que ces élections précipitées & tumultueuses avoient d'irrégulier en confirmant l'élévation du Prince. Cependant les émotions populaires ne diminuoient point : la multitude continuoit à n'avoir nul respect pour ses Magistrats ; & la rage fut poussée jusqu'à attenter aux jours du grand Pensionnaire , qui avoit été contraire à la révolution.

De Wit fortement pressé d'intercéder pour Vander Graef , le seul de ses assassins qui eût été pris , ne voulut jamais se laisser fléchir. En vain lui répéta-t-on mille fois qu'il y au-

roit de la gloire à sauver la vie d'un homme qui avoit voulu la lui ôter, & que l'occasion étoit favorable de regagner par un trait de clémence, le cœur de la multitude qui fouhaitoit vivement cet acte de générosité : il répondit toujours qu'il falloit laisser à la Justice un cours libre, parce que l'impunité ne servoit qu'à rendre les scélérats & plus nombreux & plus hardis. Le peuple, ajoûtoit-il, me hait sans raison ; je ne veux pas regagner son amitié par une démarche qui exposeroit les jours de tous les gens en place, & que mes ennemis regarderoient plutôt comme une marque de ma foiblesse, que de la force de mon cœur ou de ma raison. La suite fit voir que le parti de la douceur auroit été le

parti de la sagesse. Le peuple échauffé par le sang qu'il vit répandre, forma mille accusations injurieuses contre les deux freres : ils firent l'un & l'autre des efforts inutiles pour se justifier. Comme on est toujours coupable quand on est haï, les preuves même de leur innocence étoient des crimes aux yeux de leurs ennemis. Cette prévention détermina le grand Pensionnaire à quitter sa place. Cet acte de grandeur d'ame ou de désespoir, fut le dernier de la vie de ce Magistrat ; il fut massacré peu de jours après, & avec lui Corneille de Wit son frere, le plus grand homme, après lui, de la République.

Je ne voudrois pas assûrer après plusieurs Ecrivains, même modé-

rés , que le Stadhouder avoit ordonné ou préparé cet attentat : il s'est toujours défendu d'avoir part au crime , quoiqu'il ait consenti à en recueillir le fruit. Son caractère ne décide pas à mon gré la difficulté que forme l'Histoire ; & je pense que c'est un de ces problèmes politiques que le cœur des Lecteurs résoudra toujours.

L'instant de l'élévation du Prince d'Orange devint comme une nouvelle époque dans l'Histoire des Provinces Unies , & presque dans l'Histoire générale. Les Puissances qui avoient contribué aux malheurs de la Hollande ; celles qui les avoient souhaités ; celles qui les avoient vûs avec indifférence ; celles qui n'avoient fait que des vœux

pour sa conservation ; celles qui s'étoient remuées lentement en sa faveur : tout se réunit pour sa défense. Ce changement arrivé si à propos fut attribué au génie du Stadhouder ; & c'étoit l'ouvrage des circonstances. On avoit triomphé de voir humilier les Hollandois , que leurs richesses rendoient arrogans : mais on étoit désespéré de l'aggrandissement de la France. La plus foible passion fut à l'ordinaire sacrifiée à la plus forte : & parce qu'il s'agissoit de secourir la Hollande , celui qui la gouvernoit , se trouva , sans y avoir contribué , le lien de la ligue qui se forma pour elle.

Avec cet avantage , le Prince d'Orange se rendit bientôt l'ame &



l'arbitre de l'Europe. Il répandit par ses émissaires que les François , plus puissans que n'avoit été Charles-Quint visoient comme lui à la monarchie universelle , & s'y prenoient mieux pour y parvenir. Ce fantôme révolta l'orgueil des Puissances , irrita leur jalousie , fortifia leurs soupçons , réveilla leur politique , & les disposa à former une union constante qui assurât leur tranquillité. L'adroit Stadhouder fut le centre où se réunirent toutes ces haines contre la France. Avec le nom imposant d'un système d'équilibre qu'il imagina , il réunit les peuples les plus divisés , il gagna la confiance des Cours les plus soupçonneuses , il concilia les intérêts les plus opposés , il éteignit les haines les plus

implacables, il s'affujettit les esprits les plus indépendans, il anima les Nations les plus languissantes, il prit un ascendant absolu sur les plus grands Monarques. Le fruit de tant d'intrigues, fut sensible pour la République : elle cessa d'être le théâtre de la guerre, qui passa dans les Etats voisins.

Les Partisans du Prince d'Orange saisirent cet instant brillant pour affermer leur crédit, en augmentant le sien. Gaspard Fagel, qui jouïssoit d'une grande considération à Harlem, disposa le Sénat de cette Ville à faire proposer aux Etats de Hollande de rendre le Stadhoudérat héréditaire dans la Maison où il venoit de rentrer. " Tout le tems „ qui s'est écoulé depuis la mort

„ de Guillaume second , a été un  
„ enchaînement de malheurs pour  
„ nous, disoient les Députés. Les  
„ guerres étrangères qui , durant  
„ vingt ans , ont épuisé l'Etat , & les  
„ dissensions domestiques qui l'ont  
„ déchiré , ont ébranlé les fonde-  
„ mens de la République. Les au-  
„ teurs de tous ces désastres ont subi  
„ le sort qu'ils méritoient : les uns  
„ ont été sagement dégradés ; les  
„ autres ont été immolés à la ven-  
„ geance publique. L'autorité qu'ils  
„ avoient laissé avilir , a passé dans  
„ des mains habiles , capables de la  
„ faire respecter par le citoyen , &  
„ de la défendre contre l'ennemi.  
„ Assûrons à nos descendans le  
„ bonheur dont nous jouïssons ; que  
„ les premieres Charges de l'Etat

„ soient rendues héréditaires dans  
„ l'auguste Sang qui les a rendues  
„ si utiles aux peuples. Venise &  
„ Gènes n'ont-elles pas leurs Do-  
„ ges ? La grande Bretagne a eu son  
„ Protecteur, dès qu'elle a pensé à  
„ s'ériger en République. Le Stad-  
„ houdérat est essentiel à notre  
„ gouvernement ; & nous n'avons  
„ été si long-tems malheureux , que  
„ parce que nous nous sommes op-  
„ posés à l'élévation du Prince d'O-  
„ range. „

Ce discours rempli de sophismes  
pouvoit être aisément réfuté ; ce-  
pendant il ne le fut pas : le parti  
Républicain étoit trop abbattu pour  
l'oser ; & les amis du Stadhouder  
ne voyoient de salut pour eux , que  
dans la continuation & l'augmen-

tation de sa puissance. Non contents de se rendre aux invitations des Députés de Harlem, ils les remercièrent de leur zèle. Il sembloit qu'on craignît de rentrer dans les droits de la liberté, & de manquer quelque jour de Souverain. Ce n'étoit pas assez de s'être donné un Maître pour le tems présent, on vouloit être assuré d'en trouver un à l'avenir ; & on s'obligeoit avec toute sa postérité, à obéir à tous les descendants mâles du Prince d'Orange. Ainsi fut lâchement sacrifié par le Magistrat, un droit précieux qu'il étoit obligé de laisser aussi entier à ses successeurs, qu'il l'avoit reçu de ses ancêtres. L'exemple de la Province de Hollande entraîna sur le champ la Zélande. Les trois Pro-

vinces qui avoient été conquises par les François & les Munstériens, Gueldre, Utrecht, Over-Yffel, formerent ces nœuds un peu plus tard : mais elles ne se virent pas plutôt délivrées de leurs vainqueurs qu'elles demanderent à rentrer dans l'ancienne union, dont une force supérieure les avoit détachées, & qu'elles accorderent au Prince d'Orange les mêmes prérogatives.

Les services que le Stadhouder avoit rendus à sa Nation, ne paroissent pas au dessus des sacrifices qu'on venoit de lui faire. La République s'étoit dépouillée d'une partie de la souveraineté pour un de ses Sujets : mais un sujet devenu trop grand, a presque toujours honneur de l'être : un état qui tient le

milieu entre le Trône & la soumission, est un état violent qui ne peut durer. Une ambition commune suffit alors, pour travailler à franchir les bornes de l'autorité dont on est revêtu; & le Prince d'Orange auroit été un phénomène dans l'Histoire, s'il avoit pû se résoudre à respecter les barrières qui limitoient sa puissance. Il travailla à son élévation : mais, suivant son caractère profond & dissimulé, il s'y prit si adroitement, qu'il fit presque douter s'il avoit d'autre part au projet, que d'avoir laissé agir ses amis.

Dès que les François eurent vuide la Gueldre, les Etats Généraux composés des partisans du Stadhouder, lui donnerent le pouvoir de réformer le Gouvernement de cette

Province , d'éloigner des Charges ceux qui lui en paroïtroient incapables , & d'en revêtir les personnes qu'il jugeroit propres à les remplir. Le Prince d'Orange tira de cette imprudente commission , l'avantage de mettre à la tête des affaires des Magistrats dévoués à ses intérêts. Conrad Leclerc , que beaucoup de pénétration dans l'esprit , assez de politesse dans les manieres , une insinuation infinie dans le caractère , rendoient propre à conduire des manoeuvres importantes , & difficiles , fut fait Secrétaire des Etats du quartier de Nimegue. Il se servit du crédit que lui donnoient son Protecteur , sa place , son mérite personnel , pour disposer les peuples à sacrifier leur indépendance. On lui entendoit



entendoit dire publiquement, que dans l'épuisement où se trouvoit la Province, il lui étoit impossible de se soutenir par ses propres forces ; qu'il ne voyoit de ressource pour elle que dans la protection du Prince d'Orange, & qu'il ne falloit pas balancer à lui en offrir la Souveraineté. Tout bas il disoit à ceux qu'il favoit avoir le plus d'autorité, qu'il feroit avoué quand il le faudroit, que leurs services feroient reconnus, & que si la Gueldre ne se hâtoit, elle feroit prévenue par la Hollande. Les autres émissaires du Prince faisoient le même manège dans les quartiers de Zutphen & d'Arnheim.

Lorsqu'on crut avoir mis les esprits dans la disposition où on les vouloit, les Etats de la Province

furent assemblés. Après quelques difficultés, on conféra la Souveraineté du pays, & la qualité de Duc de Gueldre au Prince d'Orange: ce beau présent fut accompagné de tous les éloges, de toutes les soumissions, de toutes les marques d'admiration & de reconnoissance qui pouvoient flatter un Prince de vingt-quatre ans.

Le Stadhouder cacha sagement la joie que lui causoit l'offre qu'on lui faisoit. Il répondit aux Députés de Gueldre, qu'il avoit besoin de tems pour réfléchir sur un événement de cette importance, & qu'il devoit aux autres Provinces l'attention de les consulter. Il ne s'adressa pourtant qu'à celle de Hollande, de Zélande, & d'Utrecht,

sans doute pour leur insinuer qu'elles lui devoient les mêmes honneurs, puisqu'il leur avoit rendu les mêmes services. Il ne crut pas devoir demander l'avis de la Frise & de Groningue, parce que ces Provinces avoient un Stadhouder particulier. A l'égard de Lover-Yffel, le Gouvernement n'y avoit pas encore été changé, & il y avoit dans la régence, des membres dont il avoit raison de se défier.

Les Etats d'Utrecht, où le Prince avoit beaucoup de créatures, consentirent unanimement qu'il acceptât la Souveraineté : ceux de Hollande, après des contestations longues & ameres, se trouverent partagés : mais la Zélande lui écrivit beaucoup & de fortes raisons pour

l'en dissuader. Elle lui représenta que les offres qu'on lui faisoit étoient incompatibles avec les lois de l'union ; qu'un vain titre lui raviroit la confiance & l'affection des peuples ; que le nom de Souverain n'ajouteroit rien ou presque rien à l'autorité dont il jouïssoit ; qu'il y auroit enfin plus de gloire à refuser les propositions qu'on lui faisoit , qu'à les accepter.

On peut juger des dispositions du Prince par la maniere dont il écrivit aux Provinces après en avoir reçu les résolutions. Sa lettre à la Province d'Utrecht est pleine de sentiment : on ne remarque que de la froideur dans celle qu'il adressa à la Hollande : il regne beaucoup d'aigreur & de ressentiment dans sa

réponse à la Zélande. Il est aisé de juger par cette conduite, combien le Prince d'Orange étoit sensible à l'espérance de régner : il y renonça pourtant, parce qu'il vit que les esprits s'aigrissoient tous les jours, qu'on le borneroit sûrement à la Souveraineté de la Gueldre, & qu'il réveilleroit sans retour les soupçons des Provinces.

La victoire que le Stadhouder venoit de remporter sur lui-même, méritoit certainement des éloges. Je ne suis pas de ceux qui font honneur à sa modération, du parti qu'il prit dans ces circonstances : mais il est toujours fort louable d'avoir eu le courage & la prudence de combattre son ambition. Cependant le refus du Prince qui devoit guérir les

défiances publiques , les augmenta  
par une de ces bisarreries , dont la  
philosophie & la politique sont éga-  
lement embarrassées à trouver la  
cause. “ Il n’est pas naturel, disoient  
„ les Républicains , que la Gueldre  
„ ait fait par réconnoissance ce qu’on  
„ n’accorde jamais qu’à la tyrannie.  
„ On veut faire passer pour un sen-  
„ timent unanime la résolution de  
„ quelques esprits brouillons & in-  
„ téressés. Les foibles ont été séduits  
„ par la crainte , les ambitieux par  
„ l’espérance , & les mieux inten-  
„ tionnés par l’adresse qu’on a eue  
„ de leur persuader qu’ils n’étoient  
„ pas en assez grand nombre pour  
„ rien empêcher. Prétendre , com-  
„ me on veut , que tout se soit fait  
„ à l’insçu du Prince , c’est une chi-

„ mere ; ses agens exécutoient ses  
 „ ordres , & n'ont remué que de son  
 „ consentement. Son refus n'est pas  
 „ un effet de sa modération , c'est  
 „ un refus forcé ; & il n'a rejeté la  
 „ Souveraineté , que lorsqu'il a vû ,  
 „ par la disposition des esprits qu'il  
 „ avoit fait sonder , qu'on ne pou-  
 „ voit l'étendre aux autres Provin-  
 „ ces , ni la posséder même tranqui-  
 „ lement. „

Ces discours répétés avec effu-  
 sion de cœur , firent une si forte im-  
 pression sur l'esprit du peuple , qu'il  
 passa tout d'un coup de la passion  
 qu'il avoit eue pour son Stadhouder,  
 à une haine aveugle & implacable :  
 les États de Hollande même parta-  
 gerent les murmures des mécon-  
 tens , pour avoir biaiisé dans une af-

faire où il s'agissoit de la ruine du gouvernement. Les choses furent poussées si loin , que les Magistrats de cette Province se virent réduits à faire un Edit qui condamnoit à mort tous ceux qui oseroient dire , *que le Prince d'Orange avoit voulu se rendre Souverain du pays , & que les Etats de la Province avoient eû intention de délibérer pour lui déferer cette Souveraineté,*

Dès que le Stadhouder eut vû ses projets d'élévation renversés, il n'imagina de moyen pour soutenir son crédit, que la continuation de la guerre , & il tourna toutes ses vûes de ce côté-là. Il se croyoit d'autant plus assuré de réussir , que les Princes confédérés plus aigris qu'accablés par les victoires de



Louis XIV , paroïſſoient plutôt déterminés à s'enſevelir ſous les ruines de leurs Etats , qu'à recevoir la loi d'un Monarque , qui l'offroit peut-être avec trop d'orgueil. L'Empereur Léopold peu touché des malheurs des Cercles , témérairement engagés dans une guerre cruelle par ſes intrigues , ne ſongeoit qu'à tenir ſans ceſſe l'Europe armée contre la France , ſous le prétexte impoſant de défendre la liberté publique. L'Eſpagne preſqu'entièrement dépouillée des Pays-Bas , par ſa négligence ou par ſa foibleſſe , attendoit du ſort des armes une révolution heureuſe qui pourroit la remettre en poſſeſſion de ce qu'elle avoit perdu. Le Danemarck & le Brandebourg n'eſpéroient conſerver leurs

conquêtes sur la Suede, qu'en éloignant de leurs Frontieres le Francois qu'ils favoient prêt à voler au secours de leur ennemi. Le Parlement d'Angleterre plus jaloux des succès de la France que du Commerce de la République, n'oublioit rien pour faire passer ses passions & ses sentimens dans le cœur de son Souverain.

Il n'y avoit que les Provinces Unies qui penchassent vers la paix. Elles s'ennuyoient de fournir seules aux frais d'une guerre ruineuse, qui sembloit n'être plus que celle de leurs alliés. L'honneur de compter parmi leurs Pensionnaires l'Empereur, le Roi d'Espagne, celui de Danemarck, presque tous les Electeurs, & un grand nombre de Prin-

ces d'Allemagne, n'empêchoit pas qu'elles ne sentissent leur épuisement. Elles exposèrent leur situation aux Ambassadeurs qui s'étoient rendus à Nimégue, moins pour rendre la tranquillité à l'Europe, que pour faire croire qu'ils l'avoient voulu. La menace que firent les Etats de conclurre une paix particulière, si on ne travailloit sérieusement & de bonne foi à la paix générale, intimida les Princes confédérés : la crainte que ces Puissances intimidées ne se prêtassent à un accommodement, allarma beaucoup le Prince d'Orange. Il fut rassuré par le Chevalier Temple, qui, en qualité de Ministre du Roi médiateur, lui promit ou de rendre la paix impossible, ou d'en éloi-

*Temple.*

gner du moins la conclusion.

Ce Négociateur, le plus célèbre, je crois, qu'ait eu sa Nation, paroïsoit bien capable de ce qu'il promettoit. Quoique les Anglois aient rarement la souplesse & la dissimulation que demande l'intrigue, & qu'ils appellent eux-mêmes les négociations *l'artillerie de leurs ennemis*, M. Temple étoit devenu un des premiers politiques de l'Europe. Bien éloigné de l'usage de ses compatriotes, qui se bornent à la connoissance de leur gouvernement & de leur commerce, il avoit étudié à fonds les affaires étrangères, & y excelloit. Dès qu'un homme pouvoit lui donner des lumieres ou des conseils utiles, il le recherchoit de quelque pays qu'il fût; & l'Histoire

observe qu'il n'a jamais souhaité la confiance ou l'amitié de personne, qu'il ne soit venu à bout de l'acquérir. Son esprit vif & brillant, sa conversation enjouée & ingénieuse, le faisoient passer quelquefois pour un homme superficiel ; & cette persuasion qu'il fortifioit le plus qu'il pouvoit, avançoit beaucoup plus ses projets, que l'air profond & mystérieux qu'affectent les autres Négociateurs. Né avec des passions violentes & emportées, il employa sa raison à s'en rendre maître, & sa politique à laisser croire qu'il en étoit esclave : par ces deux moyens, il avoit acquis un empire absolu sur son cœur, & beaucoup d'ascendant sur l'esprit des autres. Son grand principe en politique étoit qu'il fal-

loit toujours dire la vérité : l'expérience lui avoit appris que c'étoit la seule ruse infailible , & sa délicatesse vouloit que ce fût la seule digne d'un honnête homme. Plein de l'horreur qui est ordinaire à sa Nation pour la servitude , il distinguoit dans ses Ambassades le service du Roi , du service de la Patrie ; & autant qu'il étoit zélé pour l'un , autant étoit-il froid & indifférent pour l'autre. On l'accusa peut-être avec justice d'avoir poussé trop loin les sentimens Républicains. La passion qu'il avoit pour les Lettres , ne lui permettoit pas de dissimuler son mépris pour les Ministres publics qui négligeoient de se cultiver ; il prétendoit que l'étude des hommes sans celle des livres , n'est pas suffi-

fante pour former un homme d'Etat. Une volupté douce & recherchée, plus connue ordinairement de notre Nation que de la sienne, faisoit ses délices : touûjours borné à l'instant présent, il regardoit les espérances & les craintes de l'avenir, comme des espérances & des craintes imaginées pour le vulgaire. Ceux qui ont le plus étudié le Chevalier Temple, prétendent qu'il aimoit ses amis jusqu'à leur sacrifier sa fortune, & qu'il haïssoit ses ennemis au point de ne les pouvoir entendre nommer sans chagrin ; que ses vûes en politique étoient plus justes que profondes ; qu'il étoit vain dans le succès, & aigre dans la disgrâce ; que si on étoit séduit d'un côté par l'agrément de son com-

merce, on étoit révolté de l'autre par un ridicule amour-propre qui lui faisoit tout ramener à lui. Il fut d'une humeur douce, mais inégale; singulier dans ses manières & dans ses sentimens; passionné enfin pour le plaisir & pour la gloire.

Le Chevalier Temple employa tout ce qu'il avoit de pénétration & de finesse, pour tenir la parole qu'il avoit donnée au Prince d'Orange il joignit ses intrigues au cri des peuples & aux menaces du Parlement, pour forcer le Roi d'Angleterre à se déclarer contre la France; ce qui ôtoit jusqu'à l'espérance de voir jamais rétablir la tranquillité dans l'Europe. Charles II. qui étoit tout ce qu'il vouloit; & à qui il ne manqua que de l'ambition pour être



être le premier homme de son siècle feignit de se rendre : pour persuader jusqu'à ses Sujets les plus défiants , il contracta des alliances , leva des troupes , leur fit passer la mer , & ordonna des prières publiques , *pour détourner la colere du ciel que les péchés de la Nation avoient irrité.* Quoique M. Temple fût instruit de la politique , des intérêts , du caractère de son Roi , il se laissa éblouir par ces vaines démonstrations. La honte qu'il eût de s'être laissé tromper , le conduisit depuis dans la solitude , où se croyant uniquement occupé à faire passer à la postérité ses actions , il lui transmit ses haines & ses passions.

Les Plénipotentiaires François ,  
MM. Destrades , Croissy & Davaux ,

profiterent en grands Politiques de la sécurité du Prince d'Orange & du Chevalier Temple son ami, pour avancer le grand ouvrage de la paix avec la Hollande. Elle fut enfin conclue à Nimegue le 10 Août 1678, malgré les brigues du Stadhouder, & les plaintes des alliés.

Le Prince d'Orange désespéré d'un événement, qui, de Chef & d'arbitre en quelque maniere de l'Europe, le réduisoit presque à la qualité de particulier, prit un parti qui étoit également la preuve, & d'une ambition sans bornes, & d'un génie fort élevé. Il médita de surprendre le Maréchal de Luxembourg avant que la nouvelle du traité ne fût bien publique. Il se promettoit les plus grands avantages

de cette manœuvre pour peu qu'elle fût heureuse ; de flatter le ressentiment des Princes ligués que les Ministres Hollandois n'avoient pû entraîner dans leurs vûes pacifiques ; de forcer le Roi d'Angleterre à se déclarer contre l'ennemi commun ; d'engager enfin à la tête d'une armée victorieuse , les Etats à rentrer en guerre.

Ces idées , qui paroîtront peut-être chimériques aux yeux du vulgaire , n'étoient que sublimes : mais l'ascendant ordinaire du Général François sur son concurrent , les déconcerta. Ce grand Capitaine n'eut pas été plutôt averti de l'accommodement conclu à Nimégue , qu'il agit comme s'il n'y avoit plus d'ennemis à son voisinage : cette sécu-

rité enhardit le Prince d'Orange à hasarder un combat. M. de Luxembourg étoit à table lorsqu'on lui annonça l'ennemi : le coup d'œil qu'il avoit infailible, lui fit voir à l'instant le danger de sa situation, & les moyens d'en sortir. Trop dissipé le plus souvent pour prévoir les événemens, il avoit le précieux talent de les tourner tous à son avantage. Ces coups imprévus, qui troublent l'imagination des hommes ordinaires, élevoient la sienne : il augmentoit sa réputation de ce qui auroit ruiné celle d'un autre ; & sans avancer un paradoxe, on peut assurer qu'il gaignoit à être surpris.

Le Stadhouder l'éprouva à la bataille de Saint Denis près de Mons. Il est vrai que comme il attaquoit

un ennemi désarmé, le commencement de l'action lui fut favorable : mais la fin du combat ne répondit pas au commencement. Forcé à la retraite, après quelques succès inutiles, le Général Hollandois n'emporta que le regret d'une perfidie honteuse & infructueuse.

L'entreprise du Prince d'Orange ne fut pas vûe du même œil partout : ses partisans publièrent qu'elle étoit héroïque, & qu'il ne pouvoit finir la guerre plus glorieusement. Ses ennemis supposant, ce qui est plus que vraisemblable, qu'il étoit instruit de la paix quand il avoit engagé ce combat, détestoient hautement une trahison si noire. Les indifférens regarderent cette action comme un coup de désespoir, par

lequel il cherchoit à broüiller les affaires , & à rompre un accommodement qui l'alloit dépouiller d'une partie de son autorité , & le réduire à l'oisiveté ou au manége des factions.

Cela seroit arrivé ainsi apparemment , si le Stadhouder n'avoit pris ses mesures de plus loin , pour se ménager en Angleterre un dédommagement de ce qu'il alloit perdre en Hollande. Ce Prince avoit passé la mer l'année qui précéda la paix , pour tâcher d'engager charles II. son oncle à lui donner en mariage la Princesse Marie, fille aînée du Duc d'York , qu'on regardoit comme l'héritiere présomptive des trois Royaumes de la Grande Bretagne, le Roi n'ayant point d'enfans légi-

times, ni le Duc d'enfans mâles. Trop d'obstacles traversoient cette importante affaire, pour qu'il parût possible de les lever. Le Duc zélé pour sa religion jusqu'à lui sacrifier trois Couronnes, ne devoit pas être porté naturellement à donner sa fille à un Protestant. Le Roi trop indolent pour vouloir fortement quelque chose, n'étoit pas d'un caractère à faire violence à un frere pour lequel il avoit de l'inclination. Le Prince d'Orange qui souffloit dans toute l'Europe la guerre contre la France, n'étoit pas agréable à la Cour de Londres, où jusqu'au Monarque, tout étoit pensionnaire de Louis XIV. La Princesse Marie, qui n'avoit que quinze ans, pouvoit être aisément entraînée par l'auto-

rité d'un pere extrêmement vif, & par l'exemple d'une mere qui étoit morte dans la Communion Romaine. Mylord Arlington, quoique déchu de fa premiere faveur, confervoit encore un grand ascendant fur l'esprit du Roi ; & il avoit une haine invincible contre le Stadhouder , qui ne lui avoit témoigné aucune considération à la Haye.

Tant d'obstacles réunis firent une impression si forte sur le Prince d'Orange, qu'il se détermina à quitter l'Angleterre, sans avoir eu le courage de faire les premieres ouvertures du dessein qui l'y avoit conduit. Le Comte de Danby combattit avec succès une résolution qu'il jugeoit imprudente : par ses conseils le départ fut différé, & l'af-



faire du mariage proposée par lui-même au Monarque. „ Sire, lui dit-  
„ il, en l'abordant un gros paquet  
„ à la main, j'ai reçu des lettres des  
„ personnes du Royaume les plus  
„ dévouées à vos intérêts : persuadées  
„ que le Prince d'Orange n'a  
„ passé la mer qu'en vûe d'épouser  
„ la Princesse Marie, elles opinent  
„ unanimement à la lui donner.  
„ Si vous attendez que le Parlement  
„ vous demande cette union,  
„ vous ne pourrez, ni y consentir de  
„ bonne grace, ni vous y opposer  
„ sans danger. Forcez le Prince &  
„ la Nation à la reconnoissance, en  
„ formant comme de vous-même  
„ des liens qui leur sont si chers. Le  
„ Duc d'York consentira difficile-  
„ ment à cette alliance ; mais avoir

„ égard à ses répugnances , ce se-  
„ roit trahir ses plus précieux inté-  
„ rêts. Tous les Anglois qui sont  
„ alarmés sur sa croyance , ont be-  
„ soin d'être rassûrés ; lorsqu'ils ver-  
„ ront une de ses filles unie à un  
„ Prince qui est en quelque maniere  
„ le Chef du parti Protestant ; ils  
„ regarderont la religion du Duc  
„ comme purement personnelle , &  
„ ne craindront point qu'elle passe  
„ à ses héritiers.

Le Roi séduit ou intimidé par ces réflexions , céda aux prieres de son Ministre , & arracha le consentement du Duc d'York. Le Prince d'Orange averti de ces favorables dispositions , se rendit au Palais sans délai : *Mon neveu* , lui dit le Monarque , *il n'est pas bon que l'homme*

*soit seul ; je veux vous donner une aide semblable à vous , & lui déclara tout de suite sa résolution. Le dégoût que Charles avoit pour les affaires , lui en faisoit précipiter ordinairement la conclusion. La pénétration de son esprit lui fournissoit dans la plupart des événemens des raisons de vouloir & de ne vouloir pas , qui le jettoient dans des réflexions qu'il ne vouloit pas faire. Pour éviter la peine qu'il avoit à se déterminer dans ces occasions , il finit en deux heures un mariage qui devoit faire la destinée de trois Royaumes , & décider de la tranquillité de l'Europe entière. Mylord Arlington , chagrin que cette affaire se fût conclue à son insu , fit un compliment si singulier au Prince d'Orange , qu'il*

mérite d'être rapporté. *Il y a, lui dit-il, certaines choses bonnes en elles-mêmes, qu'on gâte par la maniere de les faire; il y en a d'autres au contraire mauvaises de leur nature, & que la maniere de les faire rend bonnes: mais j'avoue que celle du mariage de votre Altesse est si bonne, que de quelque maniere qu'elle fût faite, elle ne pouvoit devenir mauvaise.*

La nouvelle de cet événement portée par les différentes Cours de l'Europe y causa de la joie, du chagrin, ou de la surprise, selon les suites qu'on crut qu'il auroit. La France qui éclata d'abord contre cette alliance, se radoucit aussi-tôt qu'on lui eût fait entendre que l'esprit du Prince d'Orange seroit infailliblement ramené par ce moyen,

à des vûes modérées & pacifiques. Les alliés ne douterent point que le Roi ne cédât aux sollicitations de son neveu & aux vœux de son peuple, & qu'il n'abandonnât enfin les intérêts de Louis XIV. Les Provinces-Unies furent alarmées pour leur liberté : elles soupçonnerent leur Stadhouder d'avoir pris avec la Cour de Londres des mesures secrètes pour les asservir. Les Anglois furent partagés : les Catholiques & les Royalistes craignirent pour leur religion & pour le Thrône : les Presbytériens & les Républicains furent rassûrés contre la persécution & le despotisme : les vrais Citoyens, tous ceux qui aimoient sincèrement leur patrie, virent avec chagrin un asyle ouvert à tous ceux qui l'auroient

troublée, ils soupçonnerent ce qui arriva, que les esprits inquiets & inconstans, plus commun dans la Grande Bretagne qu'ailleurs, iroient porter leurs mécontentemens au Prince d'Orange, qui étoit d'un caractère à s'en déclarer vengeur. Tels furent en effet les moyens qui le placèrent sur le Thrône.

Il faut tout dire : le Roi Jacques par sa conduite avoit rendu la révolution facile. Ce Prince avoit assez légèrement entrepris de changer la Religion, & les lois de ses Royaumes ; sa précipitation, ou l'incapacité de son Conseil, le fit échouer. Naturellement haut & violent, il regarda comme indigne d'un Souverain, les ménagemens adroits qui gagnent les peuples. Il confondit

la fierté avec la grandeur , & l'opiniâtreté avec la constance. Il n'eut jamais la patience d'attendre les occasions , ni le courage souvent louable , de céder aux difficultés.

Devenu Roi de la Grande Bretagne, Guillaume ne dédaigna pas la place de Stadhouder. En usurpant l'un , il conserva l'autre ; & il alloit se consoler souvent à la Haye des chagrins qu'on lui donnoit à Londres. On a dit pour justifier ses fréquens voyages , qu'il n'étoit que Stadhouder en Angleterre , & Roi en Hollande. Les Anglois en effet ne l'estimerent que médiocrement ; & il me paroît qu'ils sont les seuls qui l'aient bien connu , & qui aient jugé sainement de son caractère & de ses lumieres.

Je ne craindrai point d'avancer que la flaterie plus que la vérité, a tracé tous les portraits qu'on nous a donnés jusqu'ici de ce Prince célèbre. Ses ennemis mêmes se sont laissés entraîner par le torrent , & ont copié sans discernement ce qui avoit été hasardé par ses Pensionnaires. Il fut la preuve, que le bonheur se mêle des réputations comme des fortunes , & qu'un Roi médiocre peut jouir de la plus brillante réputation dans l'Histoire. Justifions cette espece de paradoxe par des traits empruntés de ses propres panégyristes. Sa physionomie prévenoit en sa faveur ; mais ses manieres le trahissoient : il les avoit fieres , austeres , rebutantes , mêlées malgré cela d'un air de finesse ; toujours



jours mauvais , quoique la finesse même soit souvent utile. Il parloit peu & désagréablement ; c'étoit le résultat de son éducation , de son indolence , & de sa fierté. La dissimulation à laquelle on l'avoit accoutumé dans sa jeunesse , lui fut quelquefois aussi funeste qu'avantageuse : si les Hollandois l'honorent du nom de sagesse , les Anglois la détestèrent comme défiance. Il eut plus de pénétration pour connoître les hommes , que de talent pour les gagner : l'inflexibilité de son caractère ne lui permettoit pas de se plier à leurs goûts , à leurs vûes , à leur génie. On ne peut pas avoir moins d'intention , ni plus de discernement qu'il en avoit : il imaginoit mal , mais il jugeoit bien. Son

esprit n'avoit pas assez d'étendue pour embrasser plusieurs objets ; & il ne parvint à connoître les différentes Cours de l'Europe , qu'en ignorant l'intérieur des Etats qu'il étoit chargé de conduire ou de gouverner. Le grand art des Souverains , l'art de former les hommes , lui fut tout-à-fait inconnu. Les talens sous son règne ne donnoient nul droit aux honneurs : ils étoient décernés par l'humeur & par le caprice ; ce Prince cherchoit moins des Ministres habiles , que des Courtisans soumis. Il porta la prévention pour ou contre aussi loin qu'elle pouvoit aller , & une première impression ne fut jamais effacée : il aimoit ou il haïssoit ; il estimoit ou il méprisoit sans retour. La guerre ne

fut pas son côté brillant ; il ne forma presque point de siège qu'il ne levât , ne donna point de bataille qu'il ne perdît , ne se mesura avec aucun Général sans être battu. C'est avoir fini son éloge militaire , que de dire qu'il fut brave ; encore l'étoit-il moins par l'héroïsme , que par Religion : il étoit Prédestinarien. Ses succès ne prouvent pas autant qu'on le prétend , l'étendue de son génie. Le hasard seul le fit Stadhouder. L'irrésolution de Jacques II. le plaça sur le Thrône où il se repentit plusieurs fois d'être monté. De l'aveu de tous les Anglois , il y montra une grande inapplication , beaucoup d'humeur , & très-peu de capacité. Sa haine contre la France lui tint lieu de tous les talens. Elle

le fit l'ame d'une puissante ligue ; lui attacha tous les ennemis de Louis XIV. & lui donna tous les Réfugiés pour panégyristes.

De tous les Stadhouders, Guillaume fut celui qui eut le plus d'ambition , & un de ceux qui respectèrent davantage la liberté ; il vouloit pourtant régner : mais il trouva plus de facilité à déthrôner le Roi son beau-pere, qu'à asservir les Provinces-Unies. L'imprudence de Jacques II. fut le salut de la République.

*Fin du Tome premier.*



